
3 1761 04722146 0







CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

Loi sur les Contrefacteurs, du 19 juillet 1793 (an II.)

La Convention Nationale, après avoir entendu son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront, durant leur vie entière, du droit exclusif de vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

II. Leurs Héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans, après la mort des Auteurs.

III. Les Officiers de paix seront tenus de faire confisquer à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres, ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission des Auteurs.

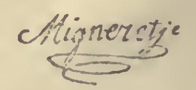
IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale

V. Tout Débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

VI. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravures, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, ou au cabinet des estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravures, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartienne aux beaux-arts, en auront la propriété pendant dix années.

Conformément à la loi, j'ai déposé deux exemplaires de cet ouvrage a la Bibliothèque nationale; les loix m'en assurant la propriété, je le place sous leur sauve-garde. Je traduirai devant les tribunaux tout *Contrefacteur* ou *Débitant* d'édition contrefaite, et je récompenserai généreusement les personnes qui voudront bien me les faire connaître.



CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE A SON ALTESSE IMPÉRIALE

M.GR LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE

ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789;

Par JEAN-FRANÇOIS LA HARPE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

HOR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre S. G., N.° 28; Et à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue de la Loi, N.° 288.

AN IX. (1801.)

— « Mais, mon ami, cette foule de personnages de toute espèce, tant morts que vivans, encadrés ici comme dans une galerie de portraits, qui sûrement ne sont pas flattés?...

— Eh! bien, les morts apparemment ne diront rien; et selon ma coutume, quand je suis rapporteur devant le public, je parle des vivans à-peu-près comme s'ils étaient morts. Qu'en concluez-vous?

— « Que les vivans crieront pour leur compte, et même pour celui des morts, et j'entends d'ici un bruit. . .

— Un bruit!. . . mon ami, vous êtes jeune; on voit bien que vous n'êtes pas du temps de la littérature et du bruit, quand celui qu'elle faisait aux quatre coins de Paris, retentissait dans la France et dans l'Europe. Je ne prétends pas faire des mémoires comme Rousseau, sur tout ce que j'ai pu voir et entendre, Dieu m'en garde; mais je pourrai bien m'amuser en temps et lieu du souvenir de ces bruyantes époques, ne fût-ce que pour faire voir que ce grand bruit-là ne fait pas grand mal, et

qu'il en reste à peine quelque chose dans les oreilles des curieux et des intéressés. Depuis long-temps a succédé un bruit d'une autre espèce : c'est celui-là que j'entends toujours, même dans les intervalles de silence : quant au bruit dont vous parlez aujourd'hui, je ne sais ce que c'est.

— « Quoi ! parce que vous ne dites rien, vous croyez que les autres se taisent ? Parce qu'on n'a pas vu depuis *le grand fructidor* une ligne de vous dans les journaux, vous ne vous doutez pas que ceux qui vous y attaquent n'y sont que plus à leur aise ?

— Tant mieux pour eux et pour moi : rien n'est plus commode pour eux que de parler tout seuls, et pour moi que de n'en rien savoir.

— « Vous ne savez donc pas même que toutes vos séances du Lycée forment autant d'articles dans beaucoup de journaux, les uns pour, les autres contre ?

— On me l'a dit, et il me semble que tous me font honneur. Je me rappelle bien que dans les premières années de ce Lycée, il faisait quelquefois dans les soupers la nouvelle du jour, comme tant d'autres

choses ; mais aucun journal n'en faisait mention. J'en reçois quelques-uns que leurs auteurs ont la bonté de m'envoyer, et j'ai vu de temps à autre qu'on y disait un mot de l'objet de la séance, et de l'effet qu'elle avait produit : c'était un témoignage de bienveillance, et rien de plus. A l'égard des auteurs qui discutent contradictoirement les matières que j'ai traitées, je ne les ai pas lus, mais ils me paraissent plus habiles qu'il ne faut. J'ai peut-être autant de mémoire qu'un autre ; et sûrement je ne prendrais pas sur moi de réfuter par écrit une leçon d'une heure, débitée avec une rapidité qui permet à peine à l'attention la plus soutenue de ne rien perdre de la foule d'objets et d'idées qui passent en revue en si peu de temps. Je craindrais trop de me tromper ou de tromper les autres ; mais je sais que l'un ni l'autrre n'est une affaire pour ceux qui sont tellement pressés de parler, qu'ils n'attendent pas même à savoir ce qu'ils ont à dire. Car ce n'est pas toujours mauvaise intention ; c'est démangeaison de faire des phrases. Il m'est tombé entre les mains une de ces

feuilles dont l'auteur croit rendre compte de ce qu'il a entendu, et bien plus pour approuver que pour contredire. Il ne manque ni d'esprit, ni même de connaissance, quoiqu'elles ne soient nullement réfléchies; et de la meilleure foi du monde, il me fait dire plus d'une fois précisément le contraire de ce que j'ai dit. Il faut bien le lui pardonner, et même à ceux qui me réfutant le livre à la main, et sachant bien ce qu'ils faisaient, ont affecté de combattre ce que je n'avais jamais écrit, et m'ont opposé ce qu'ils prenaient dans mon propre ouvrage. Cela est plus ou moins de tous les temps; cela est du métier, pour dire le mot; mais tout cela, je vous le répète, fait fort peu de bruit et encore moins d'effet; et avez-vous vu souvent de ces feuilles du jour avoir un lendemain? Mon ami, ce n'est pas dans les journaux, dans les brochures, dans les extraits qu'on ira chercher ce que j'ai pensé; c'est dans mon ouvrage; et c'est-là aussi qu'il conviendra de consigner, quand il en sera temps, ce qui est fait pour caractériser la littérature et la critique de nos jours.

— « Oh ! vraiment, c'est-là ce qui soulève déja contre vous quantité d'auteurs, qui, à vue de pays, ne sont pas trop contens de la figure qu'ils feront dans vos tableaux, et les plus alarmés se hâtent de prendre des avances.

— Elles pourraient bien être gratuites pour la plûpart. Je n'ai pas envie d'épuiser la matière ; ce n'est pas là le cas, et il suffira de s'arrêter à ce qui peut fournir des résultats instructifs, et parfois peut-être à ce qui peut égayer l'instruction. Il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien, et je vois d'ici que bien des gens seront tout étonnés de n'avoir rien à démêler avec moi, à moins qu'ils ne se formalisent de mon silence, ce qui n'est pas impossible.

— « Mais ici du moins vous en aurez parlé sans doute. . .

— Précisément comme j'en parlais dans les journaux où je travaillais alors, sauf la différence de forme et de ton qui doit se trouver entre des lettres particulières et des écrits publics. On va beaucoup plus vîte dans une correspondance que dans un

journal ; l'esprit et le style y sont plus libres, et les jugemens peut-être encore plus sévères, quoique moins régulièrement motivés. On est tenu, devant le public, de prouver en rigueur, du moins selon mes principes, qui là-dessus ne sont pas, je l'avoue, ceux de tout le monde ; mais dans la communication épistolaire, on a droit de compter un peu sur la confiance qu'elle suppose. Vous verrez pourtant que j'y discute aussi, dès que la chose en vaut la peine, mais sans sortir du ton et de la mesure d'une lettre, même dans des matières importantes, où j'indique, comme cela m'arrive ailleurs, des vérités que je me propose de développer en temps et lieu.

« — Qu'appelez-vous matières importantes ? Est-ce qu'il s'agit ici d'autre chose que de littérature ?

— Est-ce que la littérature ne se mêlait pas à tout ? N'étais-je pas d'ailleurs autorisé à entretenir la personne auguste à qui j'avais l'honneur d'écrire, de tout ce que je croyais digne de son attention, ou même susceptible de l'amuser un moment ? Vous

trouverez ici un peu de tout : c'est le droit et l'agrément du genre épistolaire.

— « Ah ! j'entends ; votre *Correspondance* était de la même nature que tant d'autres fabriquées à Paris pour circuler dans les cours d'Allemagne, qui presque toutes avaient ici leurs nouvellistes en titre d'office, depuis que Thiriot avait été celui du roi de Prusse.

— Mon jeune ami, vous n'y pensez pas. J'ai vu quelques-uns de ces papiers, il y en a eu même d'imprimés : c'étaient le plus souvent des chroniques de scandales et de mensonges, de vrais sottisiers, des nouvelles d'anti-chambre ou de café. Bien loin de demander rien de pareil, le Prince ne l'aurait pas souffert, si j'avais été capable de m'en aviser. Mais il me connaissait, puisqu'il m'avait choisi. Vous savez si je suis adulateur : je n'ai jamais passé pour l'être, et il a été un temps où l'on disait à la cour que j'étais *contempteur*. (ce n'était pas sous Louis XVI). Mais rappelez-vous quelle opinion Pétrowits laissa de lui, lorsqu'il visita la France et qu'il parut à Versailles et à Paris ;

ce qu'on en disait dans ce temps où il y avait une voix publique, puisqu'elle était parfaitement libre, et voyez enfin comme il règne aujourd'hui. Je n'en dirai pas davantage : la reconnaissance peut rendre suspecte la véracité même. J'ai été comblé des bienfaits, et ce qui est plus, des bontés de ce Prince, et d'ailleurs je n'aime guères à louer que comme historien, parce que dans l'histoire la louange même est sévère.

— « Mais vous devez avoir toute satisfaction sur ce qui le concerne. Son éloge est aujourd'hui par-tout ; nos papiers publics en sont remplis.

— Je m'en réjouis ; c'est un bon signe ; mais c'est une raison de plus pour que je laisse parler tout le monde sans m'en mêler.

— « Pourquoi donc ?

— Je dirais autrement que les autres, et aujourd'hui je ne le veux pas. Vous ne pouvez pas ignorer qu'à chacune des revolutions de notre révolution, il semblait qu'il n'y eût en France qu'une voix dans ce qu'on entendait, qu'un esprit dans ce qu'on lisait, et vous savez pourquoi. S'il

eût été à propos que j'écrivisse, ou du moins que j'imprimasse, après le *fructidor* du Directoire, et que j'eusse eu à parler de Paul I.er, j'aurais été à mon aise; j'aurais tout dit, et ce qu'assurément personne ne disait et n'a même dit encore. C'est ma méthode : voyez-en la preuve dans l'écrit sur le mot *Fanatisme,* publié sous ce même Directoire, entre deux proscriptions, et cherchez ailleurs dans le même temps ce qu'on trouve là, et ce qu'on fut si étonné de lire. Les temps sont bien changés, grâces à Dieu : mes principes ne le sont pas. Je reconnais des circonstances qui prescrivent le silence : je n'en reconnais pas qui puissent dicter mes paroles.

— « Vous parlez de vos principes, comme s'ils n'avaient jamais changé; et ceux que vous aviez quand vous étiez *philosophe ?*

— Ah ! ah ! mon ami, et vous aussi, vous parlez cette langue ! vous appelez principes le mépris de ce qu'on ne connaît pas !. Ce que vous venez de dire équivaut à ceci : « *Vous aviez d'autres principes quand vous n'en aviez point.* » Depuis quand l'ignorance et la déraison sont-elles des

principes, si ce n'est pour cette espèce de *philosophes* qui n'en a jamais eu d'autres? Heureusement vous n'êtes pas *philosophe* de cette façon-là.

—« Dieu m'en préserve; mais enfin vous l'étiez, vous, quand vous avez écrit ces lettres, et vous les publiez aujourd'hui que vous ne l'êtes plus. Je ne comprends pas, je l'avoue, comment vous vous en serez tiré. Probablement la religion n'y était pas fort ménagée, et si ces lettres sont ce qu'elles étaient, c'est un scandale: si elles sont autres, ce n'est plus votre *Correspondance*; c'est une charlatanerie fort indigne de vous. Je vous préviens même qu'on vous attend dans ce défilé.

—C'est qu'on suppose, comme vous, ce qui n'est pas, et ce n'est pas la première fois. Premièrement, quoique j'aie été *philosophe*, ou pour parler français, incrédule, ceux qui m'ont connu alors, savent si j'étais animé de cet esprit de prosélytisme qui était celui de la secte, et dont même je me suis souvent moqué. Voltaire, dans son langage qui était toujours la parodie de l'Ecriture, m'a toujours reproché

de n'avoir pas *le zèle de la maison du Seigneur*. Est-ce ma faute à moi, si un monde né de la révolution parle tous les jours de notre ancien monde comme des siècles anté-diluviens ? Nos jeunes Aristarques sur-tout sont curieux sur cet article. Je ne puis que rire de pitié quand, par exemple, ils me font *élève de Diderot*. Je n'aurais pas besoin d'apprendre à d'autres qu'eux que jamais je n'ai eu de liaison particulière avec Diderot, quoique je l'eusse vu trois ou quatre fois dans ma première jeunesse ; que ses sociétés n'étaient pas les miennes ; que jamais je n'ai mis le pied chez le baron d'H***, dont la maison était le chef-lieu des athées. Je puis dire plus : je n'ai jamais aimé les écrits de Diderot, ni même sa personne, parce que jamais je n'ai pu souffrir ni l'athéisme, ni le charlatanisme, ni le mauvais goût ; et la preuve de ce que je vous dis est dans mes ouvrages mêmes. Je pourrais les citer, je pourrais ajouter des faits certains, publics ou particuliers....

— « Et pourquoi ne l'avoir pas encore fait ? Pourquoi laisser circuler tant de

mensonges sur le passé, qui n'ont pour objet que d'inculper le présent ?

—Parce que la chose dont je dois m'occuper le moins, c'est moi-même. Les détails personnels me répugnent, et je me les réserve là seulement où ils auront une excuse, comme nécessaires à la cause que je défends, là où elle sera traitée à fond *.

— « Mais enfin, sans avoir ce zèle dévorant de vos confrères, il était naturel de se laisser aller à l'habitude de parler fort légèrement de ce que vous révérez aujourd'hui.

— J'avais un autre préservatif, de nature à ne vous laisser aucun doute, et qui vous prouvera que pour avoir une opinion, il faut être instruit des faits : celui que je vais vous apprendre est décisif, et les preuves existent. Ma façon de penser n'était que trop connue, et l'on crut devoir m'avertir que le prince respectait la religion comme il le devait, qu'à la cour de

* Dans l'*Histoire de la Philosophie*, où les faits doivent venir à l'appui des assertions, et où les hommes doivent être connus ainsi que les choses.

Russie on ne traitait point cet article-là légèrement *, et que mes lettres y seraient lues. L'avertissement était très-sérieux et très-authentique : heureusement il ne m'en coûtait rien pour m'y conformer. Je n'ai donc rien eu à corriger là-dessus dans ce que j'imprime aujourd'hui : toute la révision s'est bornée à la suppression de ce qui depuis se trouvait ailleurs, et notamment de quelques vers courans, tels que des contes de Rulhière, de Champfort, etc. d'une liberté qu'on pouvait se permettre dans une lettre, mais non pas devant le public. Je n'ai pourtant pas porté ce scrupule jusqu'à un rigorisme que je n'ai pas cru nécessaire même dans le *Cours de Littérature*, où j'ai laissé ce qui n'était que mondain sans être indécent. Je sais aussi que des censeurs qui peuvent avoir raison, y ont trouvé *des restes du vieil homme* :

---

* J'ai su, à n'en pouvoir douter, que l'athéisme de Diderot, qu'il laissa percer quelquefois dans ses conversations, réussit très-mal à cette cour, et que l'Impératrice elle-même, malgré tout ce qu'elle mettait de grâce dans son accueil hospitalier, sut très-mauvais gré au *philosophe* de ses indiscrétions, et lui en fit une verte réprimande.

cela n'est que trop possible, et je voudrais pouvoir y porter remède. Mais comment faire sentir une littérature toute mondaine, en s'interdisant tout esprit mondain ? Pour en venir à bout, il faudrait en savoir plus, et valoir mieux que moi. Quant à la *Correspondance*, j'ai pu, comme vous le voyez, remplir à-la-fois mon dessein et mon devoir, c'est-à-dire, me montrer à-peu-près tel que j'étais alors. Il n'y a rien d'un chrétien, mais rien d'un impie. On y voit l'ami des *philosophes* de ce temps-là, mais non pas au point de flatter leurs travers, et de dissimuler les défauts de leurs écrits; et combien de fois m'en ont-ils témoigné dès-lors une humeur dont je ne tenais pas grand compte, parce que je la trouvais injuste !

— « Ainsi, nous pouvons-nous assurer de lire en 1801 votre *Correspondance* à-peu-près telle qu'elle était depuis 1774 jusqu'en 89 ?

— Vous devez comprendre que s'il en était autrement, cela ne vaudrait plus rien ni pour le public ni pour moi. Ces lettres n'auraient plus leur caractère original :

tout y serait factice, ce que je ne puis souffrir dans les autres, et encore moins dans moi. Je me suis même défendu d'effacer quelques opinions que je regarde actuellement comme des erreurs, et pour obvier à tout inconvénient, je les réfute dans des notes.

— « Ah ! vous avez aussi des notes ? y en a-t-il beaucoup ?

— Peu. Il en fallait au moins pour un certain ordre de lecteurs, et quelquefois pour ne pas manquer l'occasion de dire quelque chose d'utile ; mais ces notes sont en petit nombre et fort courtes.

— « Y en a-t-il pour rétracter quelques-uns de vos jugemens sur les auteurs ?

Je ne le crois pas. Je vous disais tout-à-l'heure que j'avais toujours été un rapporteur de bonne-foi dans les procès littéraires, ce qui m'a souvent mis bien mal avec les parties. Mais j'ai eu aussi ma récompense, en voyant mes conclusions, au moment où je les ai relues, assez généralement ratifiées par la cour souveraine du public, avec le grand sceau du temps.

— « Soit ; mais vous allez rouvrir les blessures de l'amour-propre.

— Est-ce que celles-là se ferment ? Je ne m'en suis guères apperçu. Mais quand cette considération serait à présent quelque chose pour moi, il y a long-temps que je n'ai rien à gagner ni à perdre avec les auteurs, et de part et d'autre, tout est à-peu-près arrangé, du moins jusqu'à ce que je ne sois plus. Il me suffit que même dans une espèce d'écrit qui me dispensait de toute réserve, sur-tout avec ceux qui s'étaient tout permis contre moi, l'on ne puisse appercevoir, je ne dis pas la haine, mais même l'inimitié. Vous vous doutez bien que le personnel est toujours mis de côté, hors dans ce qui est, pour ainsi dire, du domaine public. Mais si je ne me trompe, on trouvera par-tout les impressions d'un littérateur, et non pas les affections de l'homme.

— « Je vois un autre danger ; car vous n'ignorez pas que depuis long-temps tout est danger pour vous.

— Depuis long-temps aussi je n'en connais qu'un réel, et ce n'est sûrement pas celui-là que vous voulez dire.

—« Je veux dire le danger de parler de soi et de ses ouvrages, et dans cette *Correspondance* vous y étiez absolument obligé, sous peine de manquer à vos fonctions. Je conçois que pour beaucoup d'autres ce n'eût pas été un embarras : il n'y a qu'à lire les préfaces et les journaux. Mais vous....

J'ai tâché de m'acquitter de ce devoir indispensable le plus succinctement possible, et avec un laconisme purement historique. Je dis les faits, parce qu'il faut les dire, et s'il m'arrive de jouir un moment de quelque succès, ce moment est donné à l'amitié qui le partage quand j'écris au comte de Sch***.

—« Tout cela ne rassure pas la mienne sur le déchaînement que peuvent occasionner quatre volumes de votre critique... c'est bien dommage qu'on ne puisse pas réconcilier la vérité avec l'amour-propre.

— Mon ami, cela ne se peut pas, parce que la vérité est bonne, et l'amour-propre mauvais. Voyez les risibles efforts que font journellement nos *philosophes* honteux et non pas corrigés, pour réconcilier la révo-

lution avec la morale et le bon sens ! Pas un n'a l'air de se douter que ces singulières apologies soient une condamnation tout aussi péremptoire que les *carmagnoles* de la tribune *Conventionnelle*. Observez cependant qu'il y a des nuances et des degrés dans le mal de l'amour-propre comme dans tout autre. L'orgueil d'étouffer la vérité par la force oppressive, est le crime de l'amour-propre, et le plus grand de tous les crimes imaginables : c'est celui de la révolution pendant dix ans : il suffirait pour expliquer à la raison les peines éternelles *, quand elles ne seraient pas de foi. La vanité, c'est-à-dire, l'orgueil des petites choses, n'est proprement que la sottise de l'amour-propre ; et s'il arrive qu'après avoir été, comme de nos jours, tant éprouvé et averti dans les grandes

* Elles sont susceptibles de démonstration métaphysique ; ce qui ne veut pas dire que c'en soit une pour nos *philosophes*. Je ne sais si l'on en trouverait aujourd'hui un sur cent, qui sache ce que c'est qu'une preuve métaphysique :

Grands mots que Pradon croit des termes de chymie.

BOILEAU.

choses, on se cabre encore pour les petites, c'est que la sottise est incurable; et tant pis pour elle, d'autant qu'alors elle peut devenir méchanceté. Au reste le champ des représailles est ouvert, et l'on ne m'y rencontrera pas. Eh! que peuvent-ils, après tout, dire ou faire qui n'ait été dit ou fait?

— « Eh! sont-ils embarrassés de se répéter les uns les autres, ou de se répéter eux-mêmes?

—Ils n'ont jamais fait autre chose; mais si j'en étais fort peu affecté, quand la littérature était tout pour moi, que sera-ce quand elle ne m'occupe plus que par rapport à l'objet principal où je la fais toujours rentrer? C'est de cela seul qu'il s'agit : ce recueil pourra tenir sa place parmi les mémoires du siècle, et les événemens l'ont rendu plus curieux et plus utile. C'est, si je l'ose dire, une sorte de monument qui paraît au milieu des ruines, non pas celui d'une génération, transmis à la suivante pour se reconnaître plus ou moins dans ses pères, mais celui d'un monde qui n'existe plus, dont une partie à péri, et

dont l'autre se survit à elle-même, puisque personne n'est plus ce qu'il était.... Quel sujet de réflexions ! et ceux qui ne lisent pas pour réfléchir, feraient mieux de ne pas lire.

— « A propos, puisque vous avez des notes, n'aurez-vous pas aussi une préface ?

—Sans doute, et nous venons de la faire.

Errata du premier volume.

Page 75, lig. 7. « S'il m'en tombe entre les mains. *Lisez*, s'il m'en tombe une.

Page 112, lig. 20. « Ses sentimens *sont*. *Lisez*, ont.

Page 143, lig. 1. « Que *faisaient*. *Lisez*, faisait.

Page 154, avant-dernière ligne de la note, après ces mots, « non plus qu'ici » Mettez un point.

Page 274, lig. 12. « Les bergeries *de* Lignon. *Lisez*, du Lignon.

Page 306, lig. 22, dans les vers cités, après ces mots, « on est juste en silence » Mettez un point.

Page 363, lig. 13. « Des choses que personne n'entend *pas* bien. » Rayez *pas*.

Page 383, lig. 7. « L'école *de* trois théâtres. *Lisez*, des trois.

Page 387, lig. 3. « Plus d'activité *et* plus de plaisir. *Lisez*, ni plus.

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Février 1774.

La littérature et le théâtre n'offrent rien de bien intéressant depuis le commencement de cet hiver ; mais en récompense le barreau est devenu une arêne fameuse qui attire l'attention de toute la France. Les scènes qui s'y passent et les acteurs qui s'y distinguent, sont également dignes de curiosité. Les trois principales causes qui ont occupé le public, sont premièrement le procès du comte de Morangiés contre les Vérons ; ensuite celui de Beaumarchais contre M. et M.me de Goesman ; enfin la querelle de M.e Linguet contre l'ordre des Avocats. Il faut vous donner une idée claire, précise et impartiale de ces trois affaires et des jugemens qui sont intervenus. D'abord pour ce qui regarde l'affaire du comte de Morangiés,

on en peut d'autant mieux parler aujourd'hui, que depuis l'arrêt qui lui a donné gain de cause, les esprits auparavant agités de passions diverses, ont eu le temps de se calmer, et de peser avec plus de maturité les vraisemblances morales qui seules ont pu guider les juges dans cette affaire épineuse.

Le fond du procès est connu. Il s'agissait de savoir si des billets de cent mille écus, signés par le comte de Morangiés, qui se trouvaient entre les mains de la dame Véron et de son fils Dujonquay, leur avaient été donnés pour être négociés, ou s'ils en avaient fourni la valeur. Je n'entrerai dans aucune discussion juridique sur les faits; on peut consulter les mémoires. Ce que je crois devoir observer dans ces sortes d'affaires, c'est la partie morale, c'est l'homme, c'est la nature des jugemens du public, et les motifs qui les déterminent.

Au premier moment où cette affaire éclata, tout Paris fut pour les Vérons. Le comte de Morangiés avait cru devoir recourir à l'autorité de la police, pour arracher à des fripons l'aveu de leur fraude. Ils l'avaient confessée, vaincus par cette crainte intérieure qui accompagne toujours les coupables

de cette espèce à l'aspect des officiers de justice. Mais revenus de leur premier trouble, et guidés par un légiste qui crut pouvoir partager avec eux le profit de cette affaire, ils avaient réclamé contre leur aveu : ils le prétendaient arraché par la violence. Leurs plaintes soulevèrent tous les esprits : ils étaient en prison; ils se plaignaient qu'un homme puissant les avait opprimés pour prix du service qu'ils lui avaient rendu : la pitié plaida pour eux dans tous les cœurs. Chacun croyait prendre la défense du faible contre l'oppresseur : il semblait que leur cause fût celle de l'innocence accablée. La pitié est peut-être le ressort le plus puissant des affections populaires *. L'émotion générale entraîna les premiers juges, ceux du bailliage du palais; et le comte de Morangiés fut condamné à payer cent mille écus, et mis en prison jusqu'au paiement.

Rien n'avait plus contribué à nuire au comte de Morangiés dans l'esprit du public, que la tournure mal-adroite que son avocat

* Cela était vrai alors : on n'avait pas encore dénaturé l'homme, en lui ôtant le frein de la religion, et par conséquent de la conscience. *Note de l'Auteur.*

Linguet donna d'abord à sa défense. Dans une cause si sérieuse, et pour laquelle une famille était détenue dans les prisons, il prit un ton de plaisanterie qui parut indécent, et qui dans ce moment était au moins déplacé. Il affecta trop de tourner en ridicule l'histoire que les Vérons avaient faite de leur fortune, et cette histoire en effet paraissait fort peu vraisemblable. Mais on répondait avec quelque fondement, que personne n'était obligé de donner une histoire suivie de l'établissement de sa fortune; qu'il n'y avait peut-être personne qui dans ce cas ne se trouvât embarrassé de quelques circonstances; que dans ces matières, comme dans beaucoup d'autres, le vrai pouvait n'être pas vraisemblable; et que tel homme possédant cent mille écus, pourrait fort bien, comme cent exemples le prouvent, vivre avec toutes les apparences de la pauvreté.

Ces raisonnemens que les plaisanteries de Linguet ne détruisaient pas, les billets, titre légal que possédaient les Vérons, et surtout l'idée où l'on était qu'on avait voulu les opprimer, tournèrent d'abord de leur côté presque tous les suffrages. Cependant, lorsqu'on vit le comte de Morangiés en

prison et ses adversaires triomphans, il se fit peu à peu dans le public une révolution que les esprits sages avaient attendue, et que leurs réflexions achevèrent. On commença à considérer que si par hasard le comte de Morangiés était innocent, ce qui après tout était fort possible, il se trouvait à-la-fois dupe et victime du complot de quelques fripons, dépouillé de cent mille écus, et puni de sa confiance dans des agioteurs, par la perte de son honneur et de sa liberté. Cette destinée était sans doute affreuse, et la pitié publique qui l'avait d'abord disgracié, commençait à s'élever en sa faveur. Alors les bons esprits qu'on n'avait pas voulu écouter dans la fermentation générale, offrirent la lumière à des yeux qui ne s'en détournaient plus. Sans entrer dans l'examen de la fortune des Vérons, on pouvait réduire la cause à deux points, le droit et le fait. Dans le droit, ils avaient un titre légal, les billets du comte de Morangiés. On leur opposait la déclaration signée d'eux, par laquelle ils avouaient que ces billets ne leur avaient été confiés que pour être négociés, et qu'ils n'en avaient jamais fourni la valeur. Ce titre anéantissait le premier; mais ils réclamaient

contre cette déclaration qu'ils disaient avoir été extorquée, et il fallait alors en venir à la question du fait. Alors on prouvait qu'il était moralement impossible qu'un homme de vingt-cinq ans, jouissant de sa santé et de sa raison, instruit même des formes de la procédure, pût jamais être assez intimidé par la vue et même par les menaces de deux officiers subalternes, tels qu'un exempt et un commissaire, pour consentir à perdre cent mille écus qu'il aurait véritablement donnés; pour renoncer ainsi à sa fortune et à son honneur, lorsque cent moyens se présentaient de défendre l'un et l'autre. Il était impossible que la force de la conscience et celle de l'intérêt réunies fussent surmontées par des motifs de crainte si légers, lorsqu'à peine la crainte d'une mort présente pouvait, dans les principes reçus de probabilité morale, balancer une résistance si naturelle et si forte. Enfin il était évident qu'un homme qui s'accuse d'escroquerie et qui signe son aveu, uniquement parce qu'il se voit menacé de la prison, est nécessairement un fripon fait pour y être renfermé.

Ces considérations fondées sur la connaissance du cœur humain, déterminèrent les

juges souverains à qui l'on avait porté l'appel. La déclaration des Vérons fut regardée comme un titre qui abolissait les billets, et ils furent condamnés au bannissement, comme coupables de fraude.

M. de Voltaire a pris parti dans cette cause. Ce génie versatile et infatigable s'occupait des procès de la capitale, en faisant à Ferney la tragédie des *Loix de Minos*. On ne connaît que Sophocle qui ait travaillé pour le théâtre dans un âge si avancé; mais Sophocle ne composait point de mémoires sur les affaires qui partageaient l'Aréopage. M. de Voltaire, non content de défendre l'innocence des vivans, veut justifier la mémoire des morts. Il vient de publier un fragment très-curieux sur la condamnation du général Lally, et sur la perte des possessions françaises dans l'Inde. On dit même qu'il travaille à un résumé de tous les arrêts notoirement injustes, rendus par tous les tribunaux du monde, c'est-à-dire qu'il fait l'histoire des injustices de la justice humaine.

Le procès de Beaumarchais est encore plus remarquable par ses conséquences et ses singularités. Il est assez rare de voir un homme long-temps noirci dans l'esprit de

la multitude, regagner l'estime générale par un procès où ses ennemis pensaient se prévaloir de sa mauvaise réputation pour l'accabler; de voir cet homme flétri par un arrêt et honoré par le public, recouvrer son honneur précisément par ce qui le fait perdre aux autres : c'est pourtant ce qui est arrivé à Beaumarchais. Fils d'un horloger et d'abord distingué lui-même dans ce même art, doué de beaucoup d'esprit naturel et de talens agréables que l'éducation avait développés, il s'était élevé dans le monde au-dessus de l'état de ses parens. Maître de guitarre de Mesdames de France, il s'était fait connaître à la cour; il avait gagné l'amitié de feu M. Paris Duverney, par un service signalé qu'il eut occasion de lui rendre*. M. Duverney lui procura un intérêt dans des affaires de finance et commença sa fortune. Beaumarchais l'augmenta par deux mariages successifs, où il fut avantagé de ses deux femmes qui

* Beaumarchais à qui Mesdames s'intéressaient, employa leur crédit pour engager le Roi à venir faire une visite à l'Ecole militaire, ouvrage de M. Duverney, et c'était le comble de l'ambition de ce vieillard respectable.

vécurent peu. Il acheta une charge et des lettres de noblesse. L'envie secrette que l'on ressent communément contre ceux qui ont dans le monde une existence au-dessus de leur origine, les avantages de Beaumarchais dans la société, et l'imprudence qu'il eut de les faire trop sentir, tous ces motifs joints à une légèreté blâmable dans le ton et dans la conduite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Les bruits les plus atroces et les plus absurdes se répandirent sur la mort de ses deux femmes, et sur les moyens qu'il avait employés pour s'enrichir. L'on sait avec quelle facilité s'accréditent ces rumeurs scandaleuses qui sont l'aliment de la conversation et la pâture de la malignité. Beaumarchais passa bientôt pour un homme au moins suspect qu'il n'était pas convenable de voir. Une querelle qu'il eut avec un grand seigneur, pour une fille entretenue que tous deux se disputaient, ne servit pas à rétablir sa réputation. C'est vers ce même temps qu'il eut un procès avec le comte de Lablache, légataire de M. Paris Duverney. Beaumarchais revendiquait quinze mille francs que M. Paris Duverney lui devait, en vertu d'un arrêté de compte fait quelque temps avant sa mort. Le comte

de Lablache prétendit que l'arrêté de compte n'était pas dans les formes légales. Le procès fut porté au parlement, et Beaumarchais fut condamné sur le rapport de M. de Goesman, conseiller de grand-chambre. Mais à la suite de ce procès qui avait fait peu de bruit, il s'en éleva un autre où toute la France s'est intéressée, et dont voici le sujet.

Beaumarchais qui dans le cours de son procès était encore en prison pour la querelle dont j'ai parlé, obtint permission d'en sortir accompagné d'un officier de police, pour aller voir ses juges. Il lui était important d'avoir des audiences de son rapporteur, M. de Goesman, qui se rendoit très-difficile à voir. Un libraire nommé Lejai, et un particulier nommé Bertrand d'Airolles, s'entremirent entre madame de Goesman et Beaumarchais, et promirent à ce dernier de lui procurer des audiences, s'il consentait à faire des présens à M.me de Goesman. On porta chez cette dame cent louis, une montre de même valeur, et quinze louis qui devaient être pour le secrétaire. M. de Beaumarchais piqué de la perte de son procès, se fit tout rendre, excepté les quinze louis qu'on lui refusa ; le secrétaire niait

qu'il les eût reçus. Ce démêlé fit quelque bruit; il était fait pour nuire à la réputation de M. et M.me de Goesman. Ce magistrat offensé des bruits qui se répandaient, rendit plainte contre Beaumarchais en corruption de juge et en diffamation. L'accusé se défendit avec autant d'esprit que de courage. Il prouva qu'en donnant de l'argent, il n'avait voulu obtenir que des audiences qu'on lui refusait, et qui lui étaient absolument nécessaires. Aux confrontations avec M.me de Goesman, il eut toute la supériorité que pouvaient lui donner la vivacité de l'esprit et la grâce de l'élocution. C'était un mélange de la douceur et de la politesse que l'on doit toujours au sexe, et de l'ironie fine et gaie qu'on se permet avec un adversaire que l'on trouble et que l'on accable. Ces confrontations rapportées dans ses mémoires, étaient des scènes vraiment comiques, pleines de sel et d'agrément, et firent voir que l'auteur avait méconnu son vrai talent, en donnant au théâtre deux drames tristes et médiocres, *Eugénie* et *les deux Amis*. Les accessoires du procès le rendirent encore plus piquant et plus amusant pour le public. Bertrand d'Airolles, Marin, auteur de la

gazette de France, qui s'était mêlé dans le procès comme négociateur; d'Arnaud auteur de mauvais drames, qui avait très-imprudemment écrit, en faveur du libraire Lejai, une lettre qu'il fut obligé de rétracter; tous ces ennemis de Beaumarchais paraissaient dans ses mémoires autant de personnages aussi ridicules ou aussi odieux qu'il lui plaisait. Jamais on n'a porté plus loin le talent de la plaisanterie et du sarcasme. En même temps qu'il chargeait ses ennemis d'opprobre et de ridicules, il saisissait l'occasion de se relever aux yeux du public, en détruisant les reproches qu'on lui faisait, et il opposait à des rumeurs vagues des témoins irrécusables. Son style, si léger et si gai quand il raillait ses adversaires, devenait noble et intéressant quand il parlait de lui-même, et la fermeté de son ton semblait annoncer celle de son caractère. Une lettre calomnieuse que ses ennemis firent courir sur un voyage qu'il avait fait en Espagne, lui donna l'occasion de raconter ce qui lui était arrivé dans ce voyage, et cette histoire attestée, quant au fond, par les personnes les plus augustes et les plus respectables, et dont les détails, à la disposition du narrateur, lui

permettoient l'intérêt du roman, montra Beaumarchais dans un si beau jour et dans un rôle si brillant, qu'on était tenté de croire que lui-même avait fait courir contre lui la lettre injurieuse dont il avait tiré un si grand parti. Enfin on convenait que les quatre mémoires qu'il avait imprimés dans cette affaire, étaient, à quelques fautes près, des chefs-d'œuvre de plaisanterie, de discussion et d'éloquence, et l'on disait que ses ennemis, en voulant le jeter dans le précipice, l'avaient forcé *de se sauver sur un piédestal.*

Enfin le 26 février, après une assemblée de chambres qui dura toute la journée, Beaumarchais fut condamné à la pluralité des voix, à être blâmé et amendé, (condamnation infamante) comme ayant tenté de corrompre son juge, et insulté la magistrature. M.me de Goesman fut aussi blâmée et amendée, comme ayant reçu de l'argent; Lejai et Bertrand d'Airolles admonestés, (degré de flétrissure moindre que le blâme) pour avoir été les agens de la corruption, et les autres parties intervenantes au procès, mises hors de cour. Cet arrêt a soulevé tout Paris; on l'a regardé comme une oppression. On ne sait encore quel parti prendra Beaumarchais;

mais en général il est réhabilité dans l'opinion publique, parce qu'on ne peut pas croire qu'un homme doive être flétri pour avoir cherché, à prix d'argent, les moyens d'aborder un juge qui se rendait invisible.

Pendant le cours de cette affaire est survenue celle de M.e Linguet. Il avait reçu des juges une injonction d'être plus circonspect, et cette injonction, dans les anciens réglemens, suffisait pour être exclus de l'ordre. Comme depuis les dernières révolutions que la magistrature a essuyées, l'ordre des avocats n'a plus de bâtonnier qui puisse le convoquer, vingt-quatre avocats se sont réunis de leur autorité particulière pour convenir entr'eux de ne point plaider avec M.e Linguet pendant un an. Cet avocat, bien éloigné de reconnaître un pareil jugement, a publié un mémoire où il en démontre l'illégalité, et dans lequel il attaque avec violence le célèbre M. Gerbier, qu'il accuse d'avoir été le moteur de l'entreprise formée contre lui. Il y joint même des imputations graves et qui sont réellement punissables, si, comme on le croit, elles se trouvent calomnieuses. Quarante avocats, révoltés de cette licence qui les alarmait tous, se sont présentés au palais, précédés des gens

du roi, et ont demandé justice. Le parlement a rendu un arrêt qui raye M.e Linguet du tableau des avocats, et lui en interdit les fonctions. Il a sur le champ appelé au conseil et obtenu un arrêt de surséance; mais on attend encore un arrêt définitif. On s'accorde assez généralement à penser que le comité des vingt-quatre avocats n'avait nullement le droit de suspendre M.e Linguet de ses fonctions; mais que celui-ci est inexcusable de s'être emporté à des calomnies en défendant sa cause qui n'en devenait pas meilleure. On attend un mémoire apologétique de M. Gerbier.

Il y a quelques années que le suicide commence à devenir en France plus commun qu'il ne l'avait jamais été: dernièrement on en a vu un exemple remarquable. Deux dragons, dont le plus âgé avait 22 ans, nommés, l'un *Bordeaux*, et l'autre *Humain*, et qui tous deux avaient reçu de l'éducation, ont été ensemble au cabaret, et se sont tués tous les deux d'un coup de pistolet dans la tête, après avoir écrit plusieurs lettres à leurs commandans et à leurs amis, où ils annonçaient le projet et les motifs de leur mort volontaire. Tous deux assurent dans leurs lettres qu'ils sont dégoûtés de la vie depuis long-

temps, sans avoir aucun malheur particulier qui puisse la leur faire haïr. Au surplus, on voit par la tournure de leurs lettres et par la manière dont elles sont travaillées, que ces deux hommes ont mis tout leur esprit et tout leur amour-propre dans la dernière action de leur vie.

Je suis, etc.

LETTRE II.

Mai 1774.

La plus intéressante de toutes les nouveautés qui paraissent en ce moment, est sans contredit la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique et politique du commerce des Européens dans les deux Indes*, en sept volumes in-8.°, ouvrage attribué à l'abbé Raynal, qu'il n'avoue pas publiquement, parce qu'il serait encore plus hardi de l'avouer que de l'avoir fait, mais dont il ne se défend pas dans les sociétés assez sûres pour y permettre à l'amour-propre de jouir de ses succès, et le livre en a beaucoup. Je ne sais si vous connaissez la première édition: elle était informe et chargée de fautes d'impression choquantes et innombrables, qui pourtant n'empêchèrent pas l'ouvrage de réussir. On en a fait dans l'Europe plus de quarante contre-façons. Il avait de quoi plaire à beaucoup de lecteurs; il offre aux politiques des vues et des spéculations sur tous les gouvernemens du monde, aux commerçans des calculs et des faits, aux philosophes

des principes de tolérance et la haine la plus décidée pour la tyrannie, le fanatisme et la superstition; aux femmes, des morceaux agréables et dans un goût romanesque, surtout l'adoration la plus passionnée et l'enthousiasme de leurs attraits.

Cette nouvelle édition est infiniment plus soignée que les précédentes; elle est augmentée d'un volume entier, et dans tous les autres, il y a des articles importans nouvellement ajoutés. On croit, et il est même prouvé par l'extrême différence qu'on remarque entre cette édition et la première donnée par l'auteur, que son ouvrage a été revu par un homme de lettres qui en a épuré et châtié le style, et qui même y a semé beaucoup de traits heureux qui n'y étaient pas. On a su, lorsque la première édition a paru, que l'ouvrage était originairement de plusieurs mains. M. Pechmeja, homme d'esprit, connu par un éloge de Colbert, où il y avait des beautés, prétend ou avoue qu'il a inséré dans l'ouvrage de l'abbé Raynal des morceaux de philosophie, et il est sûr que Diderot en a fait une partie très-considérable. Quoi qu'il en soit, si vous me demandez mon sentiment sur ce livre, le voici. Il manque

de méthode, partie très-essentielle dans un ouvrage de ce genre. Les matières n'y sont pas distribuées de manière à laisser dans l'esprit du lecteur de grands résultats et des notions claires. Il y a de la confusion et de la diffusion; l'ouvrage ne fait pas un tout bien composé, et chaque partie est surchargée de digressions qui nuisent à l'objet principal. Les transitions ne sont ni bien marquées, ni ménagées avec art. L'historique de chacun des peuples dont il parle remonte toujours beaucoup trop haut. Il ne fallait pas, en parlant des Hollandais, aller jusqu'au temps de César : cette marche occasionne des redites et détourne du but. Le style est très-inégal; il manque souvent de goût et de précision, et l'ouvrage est chargé de déclamations. Voilà ses défauts : voici son mérite. En général il attache et il amuse; il fait passer sous les yeux du lecteur une quantité d'objets intéressans et toutes les grandes époques de l'histoire moderne. Les négocians disent que la partie du commerce est bien traitée. L'auteur a eu entre les mains les registres des compagnies commerçantes; il a consulté des hommes d'état et en a tiré des lumières. Les philosophes y trouvent des

vues de législation; les gens de goût des morceaux écrits avec sensibilité, et quelquefois avec éloquence.

On a toléré ici le débit de son livre * avec les précautions ordinaires, tandis que l'on a souvent arrêté des ouvrages cent fois moins hardis, mais qui paraissaient plus offensans, précisément parce qu'on y affectait l'intention de ne pas tout dire et de se faire deviner. L'abbé Raynal a tout dit, et on l'a laissé dire. Le roi de Prusse seul, peu satisfait des grands éloges qu'on lui donne, parce qu'ils sont mêlés de grands reproches, lui a fait répondre par quelqu'une des plumes de son académie. La dispute roule sur des faits d'administration dont on ne peut guères bien juger que sur les lieux.

Peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous dise un mot de l'auteur, après vous avoir parlé de l'ouvrage. Il est né à Saint-Geniés en Guyenne, et il vint à Paris, comme beaucoup d'autres, pour faire fortune par ses talens. Il donna d'abord une *Histoire du*

* Il faut avouer que cette tolérance avait été achetée douze francs par exemplaire que l'on donnait au secrétaire d'un homme en place.

Stathoudérat qu'il fit imprimer à ses frais, exemple assez rare dans ce temps, où les auteurs ne savaient guères s'affranchir de la tyrannie des libraires. Il la vendit lui-même et en débita six mille exemplaires à un écu, ce qui lui fit une somme de dix-huit mille francs. Il faut convenir que cette manière de se tirer de l'indigence est un peu plus noble que la méthode aujourd'hui si commune à tous les barbouilleurs arrivant de province, de vendre bien vîte à un libraire une rapsodie satyrique contre tous les auteurs célèbres dont ils n'ont pas pu approcher. Cette *Histoire du Stathoudérat* n'était pas bonne; mais il y avait beaucoup d'esprit et d'abus d'esprit, et l'on aimait encore alors les histoires écrites du style des romans. Il publia ensuite l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qui est écrite dans le même goût et eut le même succès. Quelque temps après l'auteur imprima une brochure politique sur les démêlés de la France et de l'Angleterre. Cette brochure fit du bruit; M. de Puisieux, ministre d'état, voulut voir l'auteur et l'envoya chercher. L'auteur fit part de cette bonne fortune à un de ses amis, homme fort sage, qui lui conseilla de ne point aller chez

le ministre. *On te fera écrire,* lui dit-il, *contre les ennemis de la France. Qui sait jusqu'où le zèle et la vivacité t'emporteront? Et au moment de la paix, tu cours le risque d'être sacrifié à la vengeance d'un prince offensé. Il ne faut point que les petits se mêlent des querelles des grands.* L'abbé fut frappé de cette réflexion; il n'alla point chez le ministre. Cependant quelque temps après il eut occasion de le connaître, et entra même fort avant dans son intimité. M. de Puisieux lui rappela un jour qu'il l'avait envoyé chercher, et lui demanda pourquoi il n'était pas venu. L'abbé le lui dit, et le ministre lui répondit en riant, *cela aurait bien pu arriver.* Alors la paix était faite : il ne tint qu'à l'abbé Raynal d'être placé près d'un ambassadeur dans une négociation importante dont il aurait eu tout le travail : il préféra le séjour de Paris et la liberté. Il fut chargé pendant quelque temps du Mercure, et obtint ensuite sur ce journal une pension de mille écus. Il augmenta ses revenus par l'économie et par le commerce; et ce qui est remarquable, par un bénéfice sur les vaisseaux négriers, au moment où il s'élevait avec tant de force contre la traite des nègres,

dans son *Histoire des deux Indes*. Il a fondé des prix dans différentes académies, soit de la capitale, soit des provinces, et il vit à Paris avec l'élite des gens de lettres et dans la meilleure compagnie.

Vous voulez les vers courans. En voici sur un M. de Pezai que vous connaissez peut-être.

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous le jure.
Il s'est fait auteur et marquis,
Et tous deux, malgré la nature.

On croit cette épigramme de M. de Rulhières qui en fait de bonnes, et qui aime à en faire.

LETTRE III.

Premier Décembre 1774.

Henri IV occupe toujours les deux théâtres, celui des Français avec plus d'estime, celui des Italiens avec plus de concours. Le premier était connu depuis long-temps; le second est nouveau. Dans celui-ci, Henri IV est roi; dans celui-là, il n'est que bon-homme. Mais tout considéré, l'ouvrage de Collé prouve de l'esprit et du talent : l'ouvrage de M. de Rosoi au contraire prouve le défaut du talent autant que le bonheur du sujet. Celui de Collé restera; l'autre est un vaudeville du jour qui ne peut pas rester. Je me trouvai, il y a quelque tems, à dîner avec Collé. On parlait devant lui des deux *Henri IV*, et l'on disait que plusieurs personnes donnaient la préférence à celui des Italiens. Collé dit avec une plaisante naïveté : *ce n'est pas moi, toujours.*

On a donné à l'opéra *Azolan* qui n'a eu aucun succès. La musique est aussi riche de notes que pauvre d'expression. On n'a jamais employé tant de moyens pour produire si peu d'effets, ce qui est précisément

le contraire du talent en tout genre. Les paroles sont fort au-dessous de la musique, c'est-à-dire au-dessous de rien. Rousseau a dit, ce me semble, une chose fort heureuse à propos de cet opéra et de celui d'*Orphée*. Il faut savoir que dans *Orphée* il y a un air admirable qui commence par ces mots : *J'ai perdu mon Euridice*. C'est la parodie de cette ariette italienne si fameuse, *che faro senza Euridice?* On demandait à Rousseau, après la première représentation d'*Azolan*, ce qu'il pensait de cet opéra. Ah! répondit-il tristement, *j'ai perdu mon Euridice*. Gluck n'a point d'admirateur plus passionné que Rousseau; il n'a pas manqué une seule représentation de son ouvrage. La musique de Gluck l'avait réconcilié avec la vie. *Puisqu'on peut*, disait-il, *avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie peut être bonne à quelque chose.*

On a observé, il y a long-temps, que la musique avait un grand pouvoir sur les ames mélancoliques. Elle ne les égaye pas, mais elle les occupe; elle ébranle des organes affaissés et rend des sentimens à un cœur flétri. Je ne crois pas qu'il y ait un art dont l'impression soit plus prompte, plus puis-

sante et plus générale. La poésie produit de plus grandes choses ; elle parle à la fois au cœur, à la raison, à l'oreille. La musique s'adresse sur-tout aux sens et par eux à l'ame : tous les hommes ne font pas usage de leur raison ; tous ont des sens et un cœur. Rousseau avait commencé un opéra ; mais quand il a entendu la musique de Gluck, il a abandonné son ouvrage : si c'est un sacrifice pour lui, ce n'est peut-être pas une perte pour nous. Il n'est plus dans l'âge où l'on compose avec génie. Il y a pour les hommes les plus heureusement nés, une époque où ils n'ont plus que la mémoire de leur esprit. Les dix dernières pièces de M. de Voltaire, depuis *Tancrède*, en sont un exemple frappant. Il tourne autour des idées de ses premières pièces et les affaiblit. Au surplus, il garde depuis quelques mois un silence qui m'alarme. L'inaction ne lui est pas naturelle : quand il cessera de produire, il sera bien près de cesser de vivre. Son plus grand plaisir depuis vingt ans, c'est d'écrire aujourd'hui pour imprimer demain. *Mon ami*, me disait-il un jour, *il y a vingt ans que je n'ai vu Paris ; mais il y a vingt ans que je fais rouler quatre presses jour et nuit.*

Je serais pourtant fâché qu'il finît comme Jean Leclerc, un savant du siècle passé, qui dans une extrême vieillesse, n'avait d'autre plaisir que de voir tous les jours une épreuve qu'il envoyait à l'imprimeur, et qu'on jetait au feu dans son antichambre.

Gluck est de retour à Paris. On arrange son *Alceste* sur des paroles françaises, et en attendant on reprendra son *Iphigénie.* Elle consolera Rousseau de la perte de son Euridice.

Nous aurons incessamment aux Italiens *la fausse Magie*, petite pièce en deux actes de M. de Marmontel, où il y a plus de gaîté que d'intérêt. J'en ai entendu quelques ariettes : la musique est de Grétry; on ne croit pas qu'il ait rien fait de plus agréable. Marmontel possède supérieurement la tournure des ariettes et le dialogue musical. V. A. I. ne trouvera pas peut-être hors de propos que je lui rappelle succinctement tout ce qu'a fait cet académicien qui a retrouvé en prose la réputation qu'il avait perdue en poésie.

Il est Limousin, et il vint à Paris l'an 1745. Il avait remporté plusieurs prix aux jeux floraux de Toulouse, et avait été quelque temps abbé. Il vécut à Paris, en partie des

bienfaits de M. de Voltaire. Il logeait en commun avec quelques autres jeunes littérateurs qui n'étaient guères plus riches que lui, et chacun avait son jour pour être chargé de la dépense et de la cuisine. C'est lui-même qui m'a conté ces détails, d'autant plus volontiers qu'au moment où il parlait, il avait dix ou douze mille livres de rente. Il donna *Denys le tyran*, qui eut du succès. La pièce était très-médiocre et n'a jamais reparu au théâtre ; mais l'auteur était jeune, et c'est le moment de l'indulgence. *Aristomène*, son second ouvrage, fut encore applaudi, et ne s'est pas soutenu davantage. Le mauvais succès de ses autres pièces le dégoûta du théâtre qui n'était pas sa vocation. Il s'attacha aux philosophes qui travaillaient alors à l'Encyclopédie, et leur donna plusieurs articles de littérature. Ils sont, comme sa *Poétique* en trois volumes, nourris de connaissances et de raison, mais non sans mélange d'erreurs, et je sais qu'il se propose de les revoir et de les corriger.

Marmontel obtint le privilège du Mercure dans un temps où beaucoup moins chargé de pensions, il rapportait beaucoup plus au propriétaire. Il n'en jouit que deux ans,

et ces deux ans lui valurent 40,000 livres. Il jouissait déja d'une pension de 1500 livres comme historiographe des bâtimens du roi, que madame de Pompadour lui avait procurée. Il perdit le Mercure, parce qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une parodie très-plaisante d'une scène de Cinna, parodie dans laquelle un très-grand seigneur du royaume était vivement insulté. Marmontel fut même quelque temps à la Bastille : il protesta de son innocence, et depuis il a dit à tout le monde que la pièce était de Cury, intendant des menus, homme d'esprit, mort il y a trois ou quatre ans. Cette parodie avait été faite à table en société. Marmontel, ami de Cury, se crut obligé de lui garder le secret, et il n'a rien dit qu'après sa mort. Voilà ce que raconte Marmontel, que Cury ne peut plus démentir ; mais comme la parodie est fort bonne, il se pourrait bien, si par hasard l'homme offensé vient à mourir, qu'elle ne fût plus de Cury.

Marmontel faisait tous les mois un conte pour son Mercure. Ces contes réussirent beaucoup ; la plupart même ont fourni depuis des sujets de pièces aux deux théâtres. Ils sont écrits avec élégance et avec esprit ; il y

a de l'imagination, de l'intérêt et de la variété. Ce recueil si connu sous le titre de *Contes moraux*, a été traduit dans presque toutes les langues. Il est au nombre des livres agréables qui resteront. *Bélisaire* est d'un genre plus élevé : il est trop long et a le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon. Mais, malgré ces défauts, c'est là que se trouve ce que l'auteur, à mon gré, a fait de plus réellement beau. Il y a de la véritable éloquence, mérite infiniment rare en tout genre. La traduction abrégée de Lucain ne fera pas lire davantage l'original.

Quant aux opéras comiques, il a moins d'invention, d'originalité et de gaîté que Sedaine, et que l'auteur de *l'Amant jaloux* (d'Hèle); mais ses pièces sont aussi d'un bien meilleur goût et d'un meilleur style que la plupart des productions du même genre. Aujourd'hui Marmontel est historiographe de France. J'ignore s'il travaillera à notre histoire; mais quand même il ne travaillerait plus, il laissera après lui la réputation d'un littérateur très-éclairé et d'un écrivain élégant et ingénieux. Ses contes et son *Bélisaire* le recommanderont à la postérité.

Les drames de Mercier et les contes de d'Arnaud n'iront jamais jusques-là. V. A. I. qui daigne, à ce qu'on m'assure, jeter les yeux sur nos journaux, n'ignore pas que d'Arnaud nous distribue depuis quelques années une suite de contes qui ne sont pas des contes bleus, mais bien des contes noirs, la plupart tirés de l'anglais et surchargés d'une déclamation prolixe qui est le genre d'éloquence de l'auteur, et qu'il appelle dans une de ses préfaces *l'embonpoint du sentiment.* C'est à coup sûr la première fois que ces deux mots se sont trouvés ensemble. La collection de ces contes a pour titre *les Épreuves du sentiment :* il est difficile de comprendre ce titre; mais ce que l'on conçoit aisément quand on les lit, c'est que ce sont des *épreuves* de patience pour le lecteur. Outre ces contes, l'auteur nous donne aussi *des Nouvelles historiques*, c'est-à-dire des aventures romanesques attribuées à des personnages de l'histoire. *Dom Carlos*, de l'abbé de Saint-Réal, est de ce genre, et c'en est le modèle. Il s'en faut de tout que d'Arnaud écrive comme Saint-Réal. Sa dernière nouvelle a pour titre *Varbeck;* elle est comme toutes les autres ; c'est un fond d'aventures

communes, écrites d'un style incorrect et ampoulé.

Le dernier drame de Mercier est intitulé *le Juge*. Le titre de l'ouvrage semble annoncer un objet important. Les devoirs et le caractère d'un juge mis en opposition avec ses intérêts et sa situation, pourraient fournir un tableau dramatique. V. A. I. n'imaginerait jamais où l'auteur a placé son juge; dans un village; et il s'agit de trois arpens de terre et d'une masure qu'un seigneur extravagant veut usurper sur un de ses vassaux, pour y faire un pavillon, un boulingrin et une pièce d'eau qui serviront de point de vue à son château. Voilà la pièce. J'en ai rendu un compte plus détaillé dans le Mercure de ce mois; et comme V. A. I. le recevra aussitôt que cette lettre, je ne l'entretiendrai pas plus long-temps de cette ridicule production. Mais je me propose dans le premier ordinaire une légère excursion sur ce genre appelé *drame*, qui a excité tant de querelles, et sur les écrivains qui se sont montrés dans cette carrière, tels que Diderot, Sedaine et autres. A propos de Diderot, je l'ai vu depuis son retour de Russie. Il ne tarit point sur les merveilles de ce pays et de

la cour de Pétersbourg. Il en parle à tous ceux qu'il rencontre, avant de leur avoir dit bon jour. Il prétend que la tête lui aurait tourné, s'il était resté plus long-temps à Pétersbourg. *Je crois que j'ai bien fait*, me disait-il, *de mettre l'espace de six cents lieues entre cette sublime magicienne et moi.* Je lui répondis en me servant d'une de ses expressions très-connues : « Si vous êtes loin de la baguette, vous êtes encore *sous le charme*. »

Je fais partir, selon les ordres qu'on m'a donnés au nom de V. A. I., les ariettes d'*Orphée* et celles d'*Henri IV*. Je joins ici une espèce d'impromptu fait à la campagne, adressé à deux de mes amis, et une chanson de Collé sur le retour du parlement *. Elle n'est pas mauvaise; mais elle est loin de valoir le discours adressé au roi par la cour des aides, que V. A. I. a pu voir dans la gazette de France, où l'on ne met pas souvent de pareils morceaux. Celui-ci est de M. de Malesherbes, qui joint l'éloquence d'une belle ame aux lumières d'un esprit supérieur.

M. Dupré de Saint-Maur, l'un des qua-

* On la trouve dans tous les recueils.

rante de l'académie française, auteur d'une traduction du *Paradis perdu de Milton*, plus élégante que fidèle, vient de mourir âgé de près de 80 ans. Il sera remplacé par M. le chevalier de Châtelux, homme de qualité, colonel, cultivant les lettres par goût, qui dans des temps difficiles a donné aux gens de lettres des marques d'une amitié courageuse, dont ils le récompensent aujourd'hui en le recevant parmi eux; honneur qu'il desirait avec autant de passion que les autres militaires de son rang desirent le bâton de maréchal, ou le cordon de l'ordre. Il a écrit un éloge de M. Helvétius, d'un style obscur et embarrassé, et un ouvrage sur *la félicité publique*, dont l'objet est de prouver que nous sommes en général mieux que nous n'étions autrefois. Il y a de l'esprit et des connaissances dans ce livre, plus répandu dans l'Europe que connu à Paris.

Je suis, etc.

LETTRE IV.

1774.

Azolan n'a eu aucun succès. Floquet s'est trouvé pressé entre *Orphée* qu'on venait de jouer, et *Iphigénie* qu'on attendait; ces deux voisinages l'ont anéanti; il est vrai qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait pour soutenir un moment une pareille concurrence. Quoique son premier opéra ne fût que médiocre, il y avait cependant des morceaux agréables. Celui-ci est tellement dénué de talent, qu'on croit aujourd'hui que Floquet a tiré ce qu'il y avait de bon dans son premier ouvrage, des papiers que *Trial* lui avait laissés en mourant. Trial était un compositeur dans le genre français, qui a fait des opéras estimés, conjointement avec Lebreton. Il est mort, il y a deux ou trois ans; Floquet était en quelque façon son élève; il va partir incessamment pour l'Italie. M. le comte de Maillebois, homme de beaucoup d'esprit, grand militaire et courtisan malheureux, lui fournit très-généreusement l'argent nécessaire pour son voyage. M. Le Monnier, auteur des paroles sur lesquelles Floquet

a travaillé, est secrétaire de M. de Maillebois : c'est lui qui a fait *le Cadi dupé.*

Au surplus, si Floquet, à son retour d'Italie, se trouve un grand musicien, il faudra le compter parmi les hommes qui n'ont eu que l'esprit de leur talent ; car il est impossible d'avoir moins de tout autre esprit. Il me semble pourtant que ce défaut est assez rare parmi les grands compositeurs. Lulli et Rameau, parmi nous, étaient des hommes d'esprit. Grétri, musicien plein de grâce et de goût dans ses compositions, a dans la société de l'agrément et de la finesse. C'est lui qui dit un jour à Floquet qui, après son premier ouvrage, parlait beaucoup de ses talens et de ses ennemis : *Je ne vous conseille pas d'avoir un second succès ; car vous verrez qu'ils vous empoisonneront comme Pergolèze.* Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Floquet prit ce propos très-sérieusement, et l'a répété depuis de la meilleure foi du monde.

Je n'ai vu, parmi les grands musiciens reconnus, que Philidor qui fût absolument sans esprit. Il fallait pourtant qu'il eût celui de la combinaison en plus d'un genre ; car c'est le joueur d'échecs le plus parfait de

l'Europe. Laborde, valet-de-chambre du feu Roi, compositeur lui-même, et compositeur très-heureux dans ses chansons, admirateur passionné de Philidor, l'entendit un jour dans un repas dire beaucoup de sottises; il en était embarrassé. *Voyez-vous cet homme-là?* dit-il en montrant Philidor; *il n'a pas le sens commun; c'est tout génie.*

Nous aurons, après *Henri IV*, un drame de M. *Leblanc*, intitulé *Albert d'Autriche*. C'est un trait de générosité de l'empereur régnant, mis sous le nom de cet Albert. M. Leblanc est auteur d'une tragédie de *Manco*, jouée il y a douze ans, dans laquelle il y avait quelque talent; ce talent ne s'est point du tout manifesté dans les *Druïdes*. Ce n'était qu'une déclamation contre le despotisme sacerdotal, contre le fanatisme; c'était une bonne cause mal plaidée; mais on sut gré à l'auteur de l'intention, et sa pièce mal reçue la première fois, eut sept à huit représentations que le public accueillit d'autant plus volontiers que le clergé criait beaucoup contre l'ouvrage. L'impression en fut défendue; cependant la tragédie avoit été approuvée par l'abbé Bergier, l'apologiste du christianisme; mais il assure que l'auteur

avait ajouté depuis beaucoup de vers *mal sonnans*, et il est sûr au moins qu'il y avait en effet un grand nombre de ces vers *mal sonnans*, c'est-à-dire mal faits.

Je joins ici l'impromptu * un peu bavard que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre. Je ne sais si les originaux dont j'ai fait le portrait vous sont connus, et si le nom de Rigoley de Juvigny a volé jusqu'au golfe de Finlande. Il n'est ici connu que par ses ridicules et la prétention qu'il a d'être l'ennemi de M. de Voltaire et de la musique italienne. Il a donné une édition des œuvres de Lamonnoye et de la bibliothèque de Verdier et de la Croix du Maine, en cinq ou six volumes in-4.° ; et dans ces brochures légères, il n'a pas manqué d'insérer des notes plates et très-grossières contre plusieurs gens de lettres. Il tient à une famille très-honnête qui ne partage point les travers qu'il se donne. Vous concevez le ridicule de ces personnages amphibies qui veulent être en même temps auteurs et hommes du monde, et ne sont réellement ni l'un ni l'autre, etc.

---

* Il est imprimé dans une jolie édition de *Mélanie* et de quelques pièces fugitives, faite par Didot en 1792.

LETTRE V.

1774.

J'ai promis à V. A. I. de lui parler du drame et des auteurs qui se sont le plus occupés de ce genre d'ouvrage. Ce résumé succinct sera d'autant mieux placé, qu'il n'y aucune nouveauté sur nos trois théâtres. C'est encore *Henri IV* aux Français et aux Italiens, et *Azolan* à l'Opéra.

Diderot est le premier qui ait prétendu faire un *genre* particulier et nouveau de ce qui n'était qu'une branche connue et cultivée de l'art dramatique. D'abord c'est en abusant de ce mot de *genre*, qu'on a voulu établir des séparations marquées entre des productions d'un même art, fondées sur les mêmes principes, et qui ne différaient que par le choix des sujets et la manière propre à chaque auteur. Ainsi ce qu'on appela le genre de *la comédie larmoyante*, quand les pièces de Lachaussée parurent, n'était pas au fond une chose nouvelle. L'*Andrienne* des anciens, transportée sur notre théâtre, était absolument une *comédie larmoyante*; elle offrait un fond d'aventures romanesques, des

caractères passionnés, et l'intérêt allait quelquefois jusqu'aux larmes; c'est qu'en effet la comédie n'exclut rien de tout cela. La peinture de la vie humaine doit nous présenter des passions, comme elle nous montre des travers et des ridicules, et tous ces objets sont également du ressort de la bonne comédie. Nous nous sommes long-temps persuadés que la comédie ne devait que faire rire, et c'est avec ces préjugés étroits que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement le *Misanthrope* et le *Tartuffe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisans, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. Quand le vertueux Alceste se désole et se désespère de l'infidélité d'une coquette; quand Orgon, au milieu de sa famille épouvantée, est prêt à se voir la victime d'un scélérat, et que sur le point d'être traîné en prison, il fait ses adieux à sa femme et à ses enfans, personne n'a envie de rire. Il est donc faux que le rire soit le ressort unique et essentiel de la comédie; elle doit nous montrer à nous-mêmes sous tous les aspects: il y en a de plus heureux les uns que les autres. Ainsi l'art qui nous offre à-la-fois une morale profonde, des

caractères vrais et un ridicule frappant, est sans doute au premier degré. C'est l'art de Molière dans toutes ses bonnes pièces ; c'est celui de Regnard dans quelques scènes du Joueur : dans tout le reste, il n'a guères d'autre mérite qu'une extrême gaîté, et ce n'est pas un mérite médiocre. Lachaussée est venu ensuite, et trouvant qu'on avait saisi les grands caractères et les grands ridicules, il a tâché de joindre une morale douce et utile à des situations touchantes. Ce sont des romans en dialogue ; mais ces romans peignent des mœurs vraies ; ils intéressent et sont versifiés en général avec assez de pureté et d'élégance. Voilà sans doute assez de mérite pour justifier tous les succès qu'on lui a tant reprochés de son vivant, et qui ont augmenté après sa mort. Il est vrai qu'avec l'échaffaudage romanesque qui est dans presque toutes ses pièces, il ne faut qu'un art médiocre pour émouvoir, et c'est pour cette raison que Lachaussée ne sera jamais qu'un écrivain du second ordre. Mais après le premier rang, tous les autres sont-ils méprisables ? On connaît l'épigramme de Piron contre Lachaussée : Piron n'avait réussi qu'une fois, mais il avait fait un chef-

d'œuvre. Sa *Métromanie* est un ouvrage original, plein d'esprit, de sel, de verve, de situations neuves et piquantes, de vers heureux, de traits comiques. C'est un beau moment de génie, sur lequel il a vécu quatre-vingts ans, et qui le fera vivre dans la postérité. Il était jaloux des succès fréquens de Lachaussée qui avait un talent moins original, moins agréable que le sien, mais plus fécond et plus intéressant. Il fit contre lui cette épigramme :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus ;
Nargue *de la Chaussée.*

L'épigramme est jolie ; mais la *Thalie* de Lachaussée n'est ni *froide*, ni *pincée.* Il a même eu dans *le Préjugé à la mode* un mérite rare et bien recommandable ; il a véritablement réformé dans nos mœurs un travers odieux et révoltant, qui dès-lors diminua de jour en jour, et qui est enfin

totalement détruit. Un mari qui rougirait aujourd'hui d'aimer sa femme, paraîtrait beaucoup plus ridicule que ne le paraissait alors celui qui aimait publiquement la sienne. L'ouvrage de Lachaussée commença cette révolution, et ce service rendu aux mœurs est un triomphe pour un poëte dramatique.

On criait encore contre les comédies de Lachaussée en y courant ; car lorsque les hommes ont eu du plaisir d'une manière, il semble qu'ils ne veuillent pas en prendre d'une façon différente ; du moins ils ne le reçoivent qu'en grondant. On avait donc un reste d'humeur contre défunt Lachaussée, lorsque Diderot avec beaucoup d'esprit, de connaissances et une tête fort exaltée, rêva un beau matin qu'il avait découvert *un genre*. Il l'appelait le genre *honnête*, (ce qui supposait que les autres ne l'étaient pas) ou le genre *sérieux*, comme s'il se fût absolument défendu de faire jamais rire, ce qui serait aussi peu raisonnable que de vouloir toujours faire rire. Il voulait que son *genre* fût en prose pour être plus près de *la nature*, et peut-être aussi parce que cela est plutôt fait. Il voulait transporter sur le théâtre la société telle qu'elle est, avec tous ses

accessoires les plus indifférens ; et comme la société est quelquefois fort ennuyeuse, c'était un moyen d'être ennuyeux sur la scène en sûreté de conscience; ce qui me rappelle un mot d'une femme de beaucoup d'esprit, sur une petite comédie intitulée *le Souper* *, où l'auteur s'était efforcé d'imiter parfaitement tous les propos vagues, décousus et insipides que l'on peut tenir dans un repas. *La pièce*, disait cette femme, *est d'une vérité à bâiller.* Diderot poursuivant ses découvertes, voulait qu'on n'achevât guères les phrases, parce que dans la société l'on s'interrompt beaucoup; et c'est lui qui le premier imagina cette foule de points devenus depuis si fort à la mode, et qui disent très-commodément tout ce que l'auteur ne dit pas. Enfin il imagina de marquer à chaque ligne les tons, les cris, les gestes, les mouvemens, les trépignemens, les attitudes et toute la pantomime de la déclamation, ce qui était très-inutile à l'acteur s'il avait du talent, encore plus s'il n'en avait pas, et ce qui la plupart du temps était tout aussi inutile au lecteur. Avec toutes ces belles inventions annoncées d'un ton prophétique,

---

* Elle était de Fréron, qui n'eut garde de s'en vanter.

il crut fermement avoir créé un *genre*, comme Platon croyait avoir créé un monde. Mais quand on lut le *Fils naturel* et le *Père de Famille*, ces deux modèles qui accompagnèrent sa nouvelle *Poétique*, il se trouva que ces deux drames étaient tout bonnement des romans dialogués en prose, au lieu que ceux de Lachaussée étaient dialogués en vers; et une autre différence toute aussi heureuse, c'est que les vers de Lachaussée étaient naturels, et que la prose de Diderot était emphatique. A l'égard de la pantomime imprimée, on s'apperçut qu'à la vérité il était assez commode de mettre en interligne les mouvemens qu'il aurait fallu mettre dans le dialogue; mais que cette méthode facile ne réchauffait pas le lecteur. *Le Fils naturel* était une des plus étranges et des plus ennuyeuses déclamations qu'on eût jamais faites. Il n'a pu être joué que deux fois, et il est entièrement oublié. *Le Père de Famille* a plus d'intérêt et moins d'enflure; il est resté au théâtre. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de vraisemblance dans l'intrigue, beaucoup de raison dans les caractères, beaucoup de vérité dans le dialogue; mais il y a de la passion, du mouvement dans les scènes, des tableaux et

des momens d'intérêt. D'ailleurs, cette espèce de drame en prose demande, pour être représentée, des talens beaucoup moins rares que la tragédie et la comédie de caractères. Ce qu'on nomme parmi nous le *drame* est en général ce que les comédiens jouent le mieux. Diderot n'en a point fait depuis : je ne crois pas que ce fût son talent. Ce genre d'ouvrage demande un homme qui sache se transformer en toute sorte de personnages : Diderot est le contraire ; il transforme tous les personnages en lui-même ; tous ont son esprit et son style. Hommes, femmes, valets, tous sont philosophes, et cette philosophie n'est pas celle d'un poëte dramatique.

Le premier disciple de Diderot fut Sedaine. Il avait débuté par une petite pièce de vers *à son habit*, dont l'idée était ingénieuse et la diction facile : c'est la seule chose passable qu'il ait faite en vers. Il travailla ensuite pour l'Opéra-comique. Ses deux meilleures pièces en ce genre sont *Rose et Colas* et *On ne s'avise jamais de tout.* Ces deux petits actes sont très-agréables au théâtre, mais il faut se garder de les lire. Personne n'est moins écrivain que Sedaine ; ses vers sont de la très-mauvaise prose. Aussi prétend-il

que le style est la chose du monde la plus indifférente. Il a un grand mépris pour ce qu'on appelle l'art d'écrire : il soutient que toute manière d'écrire est bonne en soi *, et que tel écrivain est tout aussi bon dans sa platitude qu'un autre dans son élégance. Ainsi l'amour-propre de chaque auteur se fait une poétique particulière. Sedaine a poussé le mauvais goût du style jusqu'à un excès rare ; il fait chanter ces paroles dans une pièce intitulée *le Faucon :*

Je rêvais que notre grange
Me paraissait toute en feu ;
J'en ai vu sortir un ange,
Il était en habit bleu.
Il me présente une orange ;
Moi, je me recule un peu.
Il me disait, mange, mange ;
Moi, je me recule un peu.

Il a donné au théâtre français *le Philosophe sans le savoir*, ou plutôt *le Duel*, car le premier titre ne signifie rien. Le premier acte est insipide ; l'ouvrage est chargé de détails minutieux et puérils ; le dénouement

* Un très-déplorable fou, nommé M**, a répété cette sottise, parmi cent mille autres qui étaient bien à lui.

est une imitation très-maladroite du dénouement sublime d'*Adélaïde Duguesclin ;* et c'est un des attentats de la médiocrité, de gâter les productions du génie. Mais la situation d'un père, qui, le jour même qu'il marie sa fille, apprend que son fils est allé se battre en duel, a de l'effet théatral et couvre les invraisemblances et le mauvais goût. D'ailleurs il prodigue dans sa pièce, d'après le systême de Diderot, tous ces petits accessoires indifférens qui ne servent qu'à remplir les scènes d'inutilités. Mais un art particulier à Sedaine, c'est de tirer quelquefois des effets de ces mots qui semblent ne rien signifier. En général, c'est un observateur des petites choses, qui ne perd pas toujours son temps. Au reste, il a ressuscité le systême de Lamotte, et a tenté une tragédie en prose. C'est *Marcel et Maillard,* ou la réduction de Paris sous la minorité de Charles V. M. de Voltaire prétend que c'est mettre *l'abomination de la désolation* dans le temple des muses.

J'aurai l'honneur de parler à V. A. I. dans ma première lettre, des drames de M.[rs] Saurin, Mercier et d'Arnaud : cet examen m'a mené plus loin que je ne croyais ; il faut dire un mot des nouveautés.

M. Vatelet, receveur général des finances, membre de l'académie française, auteur d'un poëme sur la peinture dont les idées sont saines et la diction médiocre, mais d'ailleurs amateur éclairé des arts qu'il cultive, tantôt dans la solitude d'une très-jolie maison de campagne, tantôt dans la société des gens de lettres, vient de publier un essai sur les jardins que j'ai mis à part comme un des livres qui peuvent être du goût de V. A. I. et qui méritent d'attirer ses regards. L'ouvrage est écrit en général avec agrément et avec esprit. Il est d'un homme sensible à la belle nature et aux beaux arts, qui a des goûts sains et des mœurs douces. En lisant ce livre, on se sent quelque desir de connaître l'auteur et d'habiter sa demeure.

Un anonyme vient d'imprimer une *vie de Catinat* en forme d'éloge. Il prétend qu'il faut louer les grands hommes comme les a loués Plutarque; mais il n'écrit pas comme lui. Son ouvrage est une narration assez sèche, quelquefois de mauvais goût; ce n'est pourtant pas l'ouvrage d'un homme sans esprit.

Encore des vers de M. Dorat : *Anacréon citoyen* et quelques autres pièces. Je les

reçois dans le moment ; j'en dirai un mot dans le premier ordinaire.

Une traduction de *Justin*, par M. l'abbé Paul, en général assez correcte et assez fidèle.

Un ouvrage de M. Dehorne, médecin, sur la manière d'administrer le mercure, le meilleur livre qu'on ait fait sur cette matière, depuis le fameux traité d'Astruc, *de morbis venereis*.

J'ai envoyé à V. A. I. les couplets de Collé sur les revenans. M. de Rulhières qui ne mord pas toujours, lui a adressé un compliment sur le même air. Le couplet est fort joli ; mais il n'aurait pas tant loué ceux de Collé, s'ils avaient été meilleurs.

Est-ce Anacréon, est-ce Horace,
Qui firent ces vers pleins de grâce
Dans leur bon tems ?
Consens à partager leur gloire,
Si tu ne veux pas laisser croire
Aux revenans.

LETTRE VI.

Janvier 1775.

Je suis obligé de remettre à l'ordinaire suivant ce qui restait à dire sur les drames et sur leurs auteurs. J'ai cette fois-ci une foule de couplets et de vers nouveaux à envoyer à V. A. I. Ce sont bien là des étrennes poétiques, et ce sont les seules que ma reconnaissance puisse lui offrir. Ma dernière lettre était peut-être trop raisonnée; celle-ci sera toute chantante. On m'a ordonné de mettre sous les yeux de V. A. I. toutes ces petites nouveautés courantes qui souvent perdent tout leur mérite en perdant l'à-propos. J'ai soin d'y joindre l'air noté quand il n'est pas trop connu, afin que S. A. I. madame la Grande-Duchesse puisse les chanter.

En voici de M. Saurin pour M. de Malesherbes; ils sont faits à table. Il y a du naturel et de la négligence.

Oh! que j'aime la bonhommie
Qui dans ta grande ame s'allie
    Aux grands talens!
Amis, chantons tous Malesherbe,
Le plus grand et le moins superbe
    Des revenans.

Jadis l'orateur qu'on renomme,
De l'exil revenant à Rome,
Eut même accueil.
Mais le Cicéron de la France,
De l'autre a toute l'éloquence,
Sans son orgueil.

Amis, sa gloire l'embarrasse.
Il faudra pourtant qu'il s'y fasse;
Mais *filons doux;*
Et nous reposant sur l'histoire,
Du soin de parler de sa gloire,
Buvons-y tous.

A celui * qui si bien conseille
Son maître dont il a l'oreille,
Buvons aussi
A sa santé : je vous la porte;
Mais disons que le diable emporte...
On sait bien qui.

M. de Malesherbes, à qui s'adressent ces couplets, et dont le nom sera toujours cher aux lettres, est un homme plein d'esprit, naturellement éloquent et bon; c'est à-peu-près le seul orateur du barreau qui écrive de bon goût. Tous les autres, ceux même qui ont le plus de talent, ont ce qu'on appelle le style

---

* M. de Maurepas.

du palais, et alongent des phrases comme les procureurs alongent des lignes, pour gagner leur argent. M. de Malesherbes a cultivé d'ailleurs avec beaucoup de soin et de plaisir les sciences naturelles; il est membre de l'académie des sciences et très-digne d'en être. Il vient de se mettre sur les rangs pour l'académie française, appelé par les vœux de cette compagnie et par la voix publique. Le chevalier de Châtelux s'est prêté de très-bonne grâce aux desirs des gens de lettres qui lui demandaient pour cette fois le sacrifice de ses prétentions, et il a sollicité lui-même M. de Malesherbes de se présenter. Il ne pouvait se conduire avec plus de sagesse et de prudence; car on demandait dans le public ce qu'il avait fait, et à la première place vacante qui lui est promise, si l'on fait la même question, on répondra : il a porté à M. de Malesherbes le vœu des gens de lettres et du public.

M. de Malesherbes a présidé long-temps, mais trop peu pourtant, à la librairie, pendant que son père, feu M. de Lamoignon, était chancelier. Il accordait aux productions de l'esprit et au commerce des pensées une liberté honnête et décente. On dit qu'il

va se démettre de sa charge de premier président de la cour des aides, pour se livrer tout entier aux sciences, aux lettres et à la retraite.

Un autre homme qui a joué un beaucoup plus grand rôle, mais sans jouir d'une approbation si générale, vient de partager avec M. de Malesherbes les félicitations publiques; c'est le célèbre duc de Choiseul; il revient de Chanteloup. Il a paru à Versailles où il a été reçu avec un grand concours de monde, et tous les soupers à Paris depuis son retour, sont des fêtes en son honneur. Comme les couplets sont à la mode, il a bien fallu lui en faire, et ses amis en ont chargé le chevalier de Boufflers, très-digne de cet emploi, et moi très-indigne. V. A. I. me trouvera très-peu politique de lui envoyer mes couplets avec ceux du chevalier de Boufflers; mais je n'ai d'autre politique que de lui plaire et de lui obéir, et je sais qu'elle veut avoir toutes les bagatelles d'une muse qu'elle protège. Les vers du chevalier sont sur un *Noël* très-connu.

Ici que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui.
Quelqu'un nous revient aujourd'hui,
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila;
Chez lui toute la France alla;
Il fallut qu'on le rappelât,
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

Ce dernier couplet est plein de finesse et d'esprit. Les miens sont adressés à M.me la duchesse de Grammont qui revient des eaux de Barège, et à M.me de Choiseul.

Que son voyage,
Que des eaux l'utile séjour
L'émbellisse encor davantage :
J'aime toujours mieux son retour
Que son voyage.

Avec son frère,
Tout séjour devient enchanté.
L'ambassade et le ministère,
L'exil même a de la gaîté
Avec son frère.

Dans la province,
Choiseul le premier a joui
D'un triomphe qui n'est pas mince;
Versaille et Paris l'ont suivi
Dans la province.

Alcibiade
De son pays sortit deux fois.
Paris, je me le persuade,
Ne perdra du moins qu'une fois
Alcibiade.

Ces couplets réussirent beaucoup plus qu'ils ne méritaient : on m'en demanda d'autres pour une autre fête ; ils sont sur l'air de *Joconde*, qu'on trouve dans tous les recueils.

A M. DE CHOISEUL.

Que dans ton aimable loisir,
Sans ennui, sans affaire,
Je reconnais avec plaisir
Ton heureux caractère !
Quand on a si long-tems conduit
Et la paix et la guerre,
Il faut un excellent esprit
Pour savoir ne rien faire.

A M.me DE CHOISEUL.

Faite pour la société,
Vous goûtiez la retraite.
Paris vous voit, est enchanté ;
Chanteloup vous regrette.
C'est un avantage bien doux,
C'est le premier des vôtres,
D'être par-tout bien avec vous,
Et mieux avec les autres.

A M.me DE GRAMMONT.

On ne saurait plus la quitter,
Alors qu'on l'a connue ;
On ne saurait la remplacer,
Alors qu'on l'a perdue.
Cependant, s'il fallait opter,
J'aimerais mieux, peut-être,
Être encore à la regretter,
Que ne la pas connaître.

V. A. I. va croire que je fais des couplets au moins aussi aisément que Dorat fait des tragédies. Ce n'est pourtant pas encore une tragédie que vient de nous donner cet inépuisable écrivain ; c'est une brochure composée de trois pièces de vers : l'une s'appelle *Anacréon citoyen ;* l'autre est une *Epître à la Lune ;* la dernière, une réponse de *Ninon* à l'épître charmante que M. le comte de Schowalow a adressée à cette célèbre courtisane, qui sans doute aura été étonnée de recevoir une pareille missive du fond de l'Ingrie. Ce qui est bien sûr, c'est qu'ici Ninon ne joue pas le plus beau rôle dans cette correspondance : excepté quelques vers sur M.me de la Valière, qui ont paru assez jolis, tout le reste est fort médiocre, et il n'est pas permis de l'être sous le nom de

Ninon. Il ne faut pas faire parler les morts qui ont eu beaucoup d'esprit, à moins d'être sûr d'en avoir au moins autant. Dorat a risqué moins en faisant parler Désyvetaux à qui il attribue, par plaisanterie, son *Anacréon citoyen*. Désyvetaux n'est connu que par la fantaisie qu'il eut de se faire berger de roman, les dernières années de sa vie, et par sa mort douce et tranquille. *Anacréon citoyen* a été fait pour flatter M. de Maurepas, et jamais flatterie ne fut plus maladroite. Le goût délicat du comte de Maurepas n'en aura pas été satisfait. On fait de lui un homme qui passe sa vie entre le vin, les femmes et les chansons; et quoiqu'il soit connu pour être de mœurs fort douces et d'une gaîté charmante, ce n'est pas là tout-à-fait l'éloge d'un homme qui a été très-long-temps occupé d'un ministère important, qui a toujours entendu les affaires, et qui, en dernier lieu, vient d'opérer une assez grande révolution. Dorat n'a presque jamais le coup de pinceau juste; il charge ou affaiblit ce qu'il veut peindre, et je ne connais personne à qui il soit arrivé plus souvent de blesser ceux à qui il voulait plaire. Le style *d'Anacréon citoyen* est faible et traînant; il y a quel-

ques vers agréables, comme celui-ci que Pierre-le-Grand aurait approuvé :

On n'a point de plaisir à régner sur des sots.

Il y a quelquefois d'étranges inadvertances, mais ordinaires à l'auteur qui écrit fort étourdiment. Il dit, en parlant d'Anacréon :

Les zéphyrs *qu'enchaînaient* ces rives fortunées,
Agitaient ses cheveux blanchis par les années.

Il n'a pas songé que lorsqu'on *enchaîne* les vents, ils n'*agitent* rien. *L'Epître à la Lune* est pire que tout le reste : on ne sait ce que c'est; il n'y a ni objet, ni sens. On voit seulement que lorsqu'on écrit *à la lune*, apparemment on ne sait plus à qui écrire. Le style est du plus mauvais goût.

Toi qui toujours t'arrondissant,
Comme de raison deviens pleine.

Voilà les vers qu'on trouve au commencement de cette pièce; voilà jusqu'où l'on descend, lorsque l'on ne veut écrire que pour être imprimé tous les huit jours, et que l'on ne veut pour amis que des complaisans.

Rien de nouveau sur les trois théâtres. Lekain a été fort malade d'un abcès à la cuisse; il jouera au mois de février dans *Lorédan*.

LETTRE VII.

Nous avons ici la belle-sœur de votre ambassadeur, M.me de Baratinski, qui passe pour être infiniment aimable et pleine d'agrément et d'esprit; il n'y a pas long-temps qu'elle jouait dans une société au jeu des questions. On demanda quels rapports il y avait entre une femme et un capucin? elle répondit : *l'un et l'autre font des vœux indiscrets.* Il me semble qu'il y a dans ce mot une idée philosophique bien finement exprimée. Dans ce même jeu, on demandait à une autre personne, quel était le tombeau de l'amour? elle répondit, *son champ de victoire.*

Tous les Choiseuls sont revenus à Paris, et ont reçu le plus grand accueil. A Versailles, la chambre du roi était pleine quand le duc de Choiseul y parut. Chacun s'est empressé à lui donner des fêtes, et vous savez qu'il n'y a point de fêtes sans quelques vers bons ou mauvais. Il n'y a point de femmes d'avocat, qui, le jour de la fête de son mari, ne prie le poëte du quartier ou de la maison de lui faire quelques vers. Le chevalier de

Boufflers et moi, nous avons été les poëtes de la maison Choiseul.

Nous attendons un ouvrage du patriarche de Ferney; on ne sait encore ce que c'est; mais il dit que cela est *fort singulier*. Il promet de venir à Paris au printemps: ce serait un beau jour pour Paris et pour lui. Il se porte à merveille : il a juré d'être immortel en tout sens. Cependant, comme s'il voulait mettre ordre à sa conscience, il vient de se raccommoder avec M. de Buffon; vous savez qu'ils s'étaient brouillés *pour des coquilles*. Il est sûr que M. de Buffon a vendu les siennes fort cher: il a gagné deux cent mille écus avec son histoire naturelle. Tous les chefs-d'œuvre de Voltaire ne lui ont pas rapporté le demi-quart de cette somme; car sa fortune n'est venue que d'un intérêt que M. Paris Duverney lui procura dans les vivres de l'armée pendant la guerre de 41; ces intérêts valaient alors des millions; M. de Voltaire y gagna huit cent mille francs. Cet argent mis dans le commerce, ses capitaux accumulés par l'économie, ont enfin rapporté cent trente mille livres de rente, mais presque toutes viagères. M. de Buffon jouit tant en charges qu'en revenus

et pensions, de plus de soixante mille livres de rente. Il s'était un peu moqué, comme l'on sait, de la physique de Voltaire, qui prétendait que des pélerins avaient déposé dans les Alpes les couches de coquilles qu'on y voit à plusieurs pieds de profondeur. Voltaire, de son côté, s'est moqué de Telliamed et du consul Maillet dont M. de Buffon a suivi et développé les systêmes. Celui-ci s'est laissé persuader d'écrire une lettre de politesse au vieillard des Alpes, à l'occasion d'une nouvelle édition de l'histoire naturelle, dont il promet de retrancher tout ce qui a pu déplaire à M. de Voltaire. M. de Voltaire lui a répondu avec toutes les grâces que vous lui connaissez.

Il parle dans sa lettre à M. de Buffon, d'*Archimède premier*. Buffon, dans sa réponse, prétend qu'on ne dira jamais *Voltaire second*. Ainsi vous voyez qu'ils n'en sont pas aux injures, etc.

LETTRE VIII.

1775.

On a remis ces jours derniers l'opéra d'*Iphigénie* qui a eu un grand succès. Les ballets que l'auteur avait beaucoup négligés d'abord, ont paru fort perfectionnés. Les connaisseurs applaudissent sur-tout une danse de lutteurs qu'on dit être une très-belle chose.

Les comédiens français ont donné le jour des rois une nouveauté de carnaval qui n'a pas fait fortune ; c'était une petite comédie en un acte, intitulée *le Roi de la fêve*. Le public a sifflé cette farce qui est au-dessous des farces de Nicolet. L'auteur est un M. Imbert qui avait annoncé quelque talent pour la versification. La mauvaise santé des principaux acteurs du théâtre italien retarde toujours *la Fausse Magie* de Marmontel et de Grétri. A propos de Marmontel, je fus témoin, il y a quelque temps, d'un très-joli impromptu qu'il fit à table en soupant chez M.me Necker. Cette dame a beaucoup de connaissances dont elle ne fait point parade, une grande fortune dont elle fait un excellent usage, des mœurs sévères, et beaucoup de goût pour la société des gens

de lettres et pour toutes les choses d'esprit. Marmontel parlait de couplets qu'il avait faits à table à la campagne, et qui commençaient tous par un mot qu'un des convives lui donnait. M.me Necker le pria d'en faire autant pour elle. On lui donna le mot de *Champagne*, parce que dans ce moment on buvait du vin de Champagne. Il s'excusa d'abord sur ce que l'air de la campagne était plus favorable aux couplets que celui de la ville, et pendant quelque temps on n'y pensa plus. Au bout de quelques minutes, il chanta le couplet suivant.

Champagne, ami de la folie,
Fais qu'un moment Necker s'oublie,
Comme en buvant faisait Caton;
Ce sera le jour de ta gloire.
Tu n'as jamais sur la raison
Gagné de plus belle victoire.

V. A. I. est sans doute informée de la grossesse de M.me la comtesse d'Artois. M.me de Quintin, dame de compagnie de cette princesse, a dit un mot très-ingénieux. On demandait quel nom l'on donnerait au fils de M.me d'Artois, car l'on sait que les princesses ne sont jamais grosses que d'un

prince. M.[me] de Quintin dit qu'*il faudrait l'appeler Jean-Baptiste, parce qu'il serait le précurseur du Messie.* V. A. I. observera que la Reine n'est pas encore grosse.

Quoique les édits sur l'administration soient des nouveautés d'un ordre fort supérieur aux nouveautés littéraires, V. A. I. appelée à conduire un jour un grand peuple, est trop amie de l'humanité pour qu'on n'ait pas quelque plaisir à l'entretenir du bien que notre gouvernement fait au peuple, et dont nous sommes redevables aux lumières de M. Turgot, qui seconde si dignement les vues bienfaisantes de notre jeune Monarque. Comme il n'y a pas de petits objets quand il s'agit du bien public, je ne craindrai pas d'apprendre à V. A. I. que notre contrôleur général a supprimé les entrées sur le poisson salé, qui, pendant le carême sur-tout, est la nourriture du plus grand nombre des citoyens, et qu'il a réduit à moitié les entrées sur le poisson frais. Il a, par une autre ordonnance, ouvert les boucheries pendant le carême, ce qui est encore un service rendu aux habitans des villes. Un service plus important rendu aux habitans des campagnes, c'est la réforme dans la perception des tailles qui désormais

sera beaucoup mieux entendue et beaucoup plus douce. Mais un bienfait plus grand encore, et qui fera bénir le nom de M. Turgot par les générations suivantes, c'est l'abolition des corvées, c'est-à-dire la suppression du plus lourd fardeau que portassent les malheureux paysans. Désormais les frais en seront répartis sur tous les propriétaires. Voilà des opérations sur lesquelles on ne fera point d'odes, comme sur une bataille gagnée, mais qui valent beaucoup mieux que des victoires, et peuvent se passer d'être chantées.

Je me suis engagé à finir l'article des drames dont j'ai déja eu l'honneur d'entretenir V. A. I. Dans le petit nombre de ceux qui sont restés au théâtre, j'ai distingué *le Père de Famille* et *le Philosophe sans le savoir.* Il faut y joindre *Béverley*, imitation du *Joueur* anglais, par M. Saurin. Les autres ouvrages de cet estimable auteur sont *les Mœurs du temps*, comédie en un acte, où il y a beaucoup d'esprit et d'agrément; *l'Anglomane*, autre comédie en un acte, moins piquante que *les Mœurs*, mais bien écrite et bien dialoguée, restée aussi au théâtre; *Blanche et Guiscard*, tragédie imitée de l'anglais : il y a de beaux traits et

du pathétique dans le rôle de Blanche ; mais malheureusement la pièce est finie au troisième acte, et le dénouement est une complication de meurtres sans effet, ce qui a nui au succès de l'ouvrage qui n'a guères reparu depuis; enfin *Spartacus,* tragédie peu théatrale, mais dont le principal caractère offre des beautés mâles, et qu'on joue encore. M. Saurin est un des hommes de lettres de ce pays le plus estimé pour la droiture de son caractère et l'honnêteté de ses mœurs. Rien ne lui fait plus honneur que sa longue liaison avec feu M. Helvétius. Ils avaient été élevés ensemble, et ils étaient convenus que le premier des deux qui jouirait de son bien, en ferait part à l'autre. C'était de la part du jeune Helvétius une générosité ingénieuse; car il était fort riche et Saurin très-pauvre. Leur convention eut lieu : Helvétius fit mille écus de rente à son ami, et quand celui-ci se maria, il lui en donna le fonds. M. de Trudaine, intendant des finances, a beaucoup augmenté la fortune de Saurin, dont la vieillesse est tranquille et heureuse auprès d'une femme très-aimable.

A l'égard de M.*** et de D***, on

peut les nommer les dramatiques de la province. Nul n'a fait plus de drames que ces deux auteurs, et il n'y en a pas un seul qui ait pu être joué à Paris *. J'avoue que je ne connais guères de ceux de M*** que les noms. Je n'ai jamais pu les lire; ce sont des déclamations ou des platitudes, excepté *Jean Hennuyer*, sujet très-beau, qu'il a noyé dans un long bavardage, mais qui offre des momens d'un grand intérêt, et qui méritait une meilleure plume. Au surplus, cet auteur s'est voué exclusivement aux drames en prose. Comme il prétend que Racine et Despréaux *ont perdu la poésie française*, il a juré de ne pas faire des vers.

Les drames de D*** sont tous en vers, et n'en valent pas mieux. Le seul qu'on ait lu est *le Comte de Comminge*, sujet qui excita beaucoup de curiosité, à cause du roman de ce nom, connu pour un ouvrage très-intéressant. Celui de D*** est une rapsodie lamentable, en style barbare et ampoulé. Son ami Fréron ne manqua pas d'élever cette pièce fort au-dessus de toutes celles de Racine et de Voltaire, et au niveau de

---

* On en a joué quelques-uns depuis.

Crébillon, *le premier des tragiques*, suivant *l'Année littéraire*, et même *le seul tragique*. *Le comte de Comminge* n'en est pas moins oublié aujourd'hui comme tous les ouvrages qu'on ne peut pas relire. A l'égard des autres drames de D***, on en connaît à peine les titres dans la bonne compagnie de la capitale ; mais tout cela est fort loué dans les journaux, et acheté dans les petites villes de province, en Allemagne et aux colonies.

D*** avait commencé par donner un recueil en trois volumes, composé de chansons, d'épigrammes, de madrigaux, de ballades, d'élégies, de sonnets, d'épîtres, d'idylles, de rondeaux, etc. le tout d'une extrême fadeur. M. de Voltaire * qui crut pourtant appercevoir en lui de la facilité, le recommanda au roi de Prusse qui fit venir D*** à Berlin. Ce prince faisait alors des vers français toute la journée; il en adressa à D***, dans lesquels il l'appelait *son Ovide*. Il lui disait même :

Voltaire est à son couchant,
Et vous êtes à votre aurore.

* Voyez sa *Correspondance générale*.

Ces vers déplurent beaucoup à M. de Voltaire, comme de raison, et tournèrent la tête à D'***. Voltaire vint à Berlin, et D'*** fut bien vîte oublié. Il crut qu'il lui convenait d'être jaloux de Voltaire, et de bouder le roi de Prusse. Celui-ci lui accorda son congé, et c'est depuis ce temps que D'.*** ne passe pas un jour sans se plaindre *des injustices des Rois*. Il a plus de soixante ans, et se plaint *qu'on n'encourage pas la jeunesse* ; car on ne peut pas lui dire pis que son âge.

Il n'y a point de nouveautés littéraires, si ce n'est quelques brochures dont je parlerai dans le premier ordinaire.

LETTRE IX.

1775.

On a donné mercredi, premier février, la première représentation de *la Fausse Magie* au théâtre italien. Cette pièce en deux actes et en vers a eu peu de succès ce jour-là; mais cela ne conclut rien pour les représentations suivantes : les ouvrages de musique veulent être revus plus d'une fois pour être bien sentis et bien appréciés. Ce n'est pas qu'on n'ait applaudi vivement plusieurs morceaux du premier acte, sur-tout deux *duo* et un *quatuor* qui égalent ce que Grétri a fait de mieux, et même en général on a été content de la musique, malgré l'infériorité sensible du second acte au premier; infériorité qu'il ne faut attribuer qu'au poëte qui n'a pas fourni au musicien des matériaux aussi heureux dans le second acte que dans le premier. Mais ce qui a nui sur-tout à l'effet de l'ouvrage, c'est qu'on a voulu cette fois juger les paroles. Le fond de la pièce est peu de chose; l'intrigue en est commune et faible, et le dénouement est une farce. C'est un tuteur amoureux de sa nièce qui, comme de raison, n'est point amoureuse de lui, et l'est beau-

coup d'un jeune homme, neveu d'un vieil ami du tuteur : ce vieil ami qui lui-même a voulu un moment épouser cette nièce, et qui se voit éconduit, se réunit avec une sœur du tuteur, très-bonne femme, pour favoriser les deux amans. Le tuteur a un faible pour la magie et les devins. On en profite, et une troupe de Bohémiens marie devant lui les deux amans dont il regarde l'union dans un miroir. Tel est le canevas que Marmontel avait fourni au musicien. Il est un peu trivial, et quelquefois le dialogue l'est aussi; mais les ariettes et les *duo* sont faits à merveille, et c'est le principal dans ces sortes d'ouvrages où le poëte se met, pour ainsi dire, sous le musicien, comme ce mort de l'Ecriture était sous le prophète Elysée, qui appliquant sa bouche sur la sienne, lui soufflait la vie et le ranimait. Les Italiens, le peuple du monde le mieux organisé pour la musique, ne font pas attention aux paroles, et ne s'informent pas même de qui elles sont. On demande le livret, *il libretto*, pour être au courant des ariettes; mais jamais on ne s'est avisé à Naples ou à Rome de juger un poëme. Ils se passionnent jusqu'à l'enthousiasme pour deux ou trois airs, et c'est assez pour faire le sort

d'un opéra. Les Français, plus jaloux de juger que de jouir, n'aiment pas assez la musique pour vouloir perdre leurs droits de censure sur les paroles, sur-tout à une première représentation où la plupart des spectateurs s'occupent plus des intérêts de leur amour-propre que de ceux de leur plaisir. D'ailleurs c'est toujours l'homme qu'on juge, et Marmontel, académicien et homme de talent, est obligé d'avoir de l'esprit dans tout ce qu'il fait. En conséquence, on a fait la guerre aux mots le premier jour; mais le parterre, après avoir joui de son droit, s'en relâche d'ordinaire les jours suivans, et ne songe plus qu'à s'amuser d'une musique délicieuse, embellie par la voix divine de M.me Trial et par le goût de Clairval, et alors tout est bien.

On attend toujours *Albert* au théâtre français, et à l'opéra des *Fragmens* parmi lesquels il y aura un acte nouveau de Legros, qui veut joindre le talent de la composition à celui du chant.

Un autre spectacle de musique dont nous jouissons gratuitement dans cette saison tous les mercredi, c'est celui qu'on nomme le *concert des amateurs*. Un certain nombre de

personnes qui aiment la musique et qui en font, s'associent pour les frais de ce concert qui s'exécute dans une grande salle de l'hôtel de Soubise, qui peut contenir environ six cents personnes. Plusieurs particuliers y jouent pour leur plaisir. On distingue parmi eux un M. de Chabanon qui joue du violon beaucoup mieux qu'il ne fait des vers, et un Américain mulâtre, nommé Saint-George, l'un des directeurs du concert, qui excelle aussi dans le violon. Les plus grands talens des spectacles de Paris figurent dans ce concert, mais pour une certaine rétribution qui est toujours sur le compte des associés. En général il n'y a point d'exécution plus soignée ni plus parfaite que celle de ce concert. On y entre avec des billets que distribuent les associés : c'est encore un de ces plaisirs de société qu'on ne peut trouver que dans une grande capitale telle que Paris.

Tant de fêtes, tant de spectacles ne suspendent point la curiosité maligne qu'apporte un public oisif à tous les événemèns qui mettent en scène des personnages remarquables. Beaumarchais est revenu sur les rangs après avoir été oublié pendant quelque mois. Il a voyagé en Hollande et en Allemagne,

et comme il faut toujours qu'il soit auteur ou héros de roman, il a été attaqué par des assassins auprès de Nuremberg, et la relation de son assassinat est, dit-on, fort curieuse; il en a détaillé les circonstances dans une lettre dont il y a quelques copies. Je n'ai pu encore m'en procurer : s'il m'en tombe entre les mains, et que cela vaille la peine d'être envoyé à V. A. I., je la joindrai à ma première lettre. Au retour de ses voyages, il a présenté requête au conseil contre l'arrêt qui avait donné gain de cause au comte de Lablache. L'arrêt a été cassé, et la veille de ce jugement, il a paru un mémoire de Beaumarchais, qui, sans être aussi piquant que les mémoires contre les Goesmans, est toujours plein de cette chaleur d'imagination, de cette vivacité d'esprit, de cet intérêt qui ont fait dévorer avec tant d'avidité toutes ses productions apologétiques. Aucun avocat du conseil n'a voulu signer ce mémoire, parce qu'il contient beaucoup de choses étrangères au procès, et ce sont précisément les plus piquantes; mais il a mieux aimé se passer de la signature d'un avocat, que de se passer d'agrément, et il a cru qu'il valait mieux que son mémoire fût illégal qu'insipide.

Quand il aura gagné sa cause qui doit être renvoyée à un tribunal de province, et qu'il ne peut guères perdre, il reviendra sur l'arrêt du blâme, et voilà encore de l'aliment pour les curieux et pour les conversations des soupers. Le barreau est dans ce moment celui de tous les théâtres de la renommée, qui attire le plus d'attention. Deux hommes bien différens y jouent actuellement un rôle difficile, et tous deux s'en tireront avec un succès différent. L'un est le célèbre orateur Gerbier; l'autre le rhéteur Linguet. Gerbier après avoir été trente ans l'aigle du palais, perdit sa considération et sa gloire dans un seul moment, celui où il se décida à reparoître au barreau après l'exil du parlement qu'on vient de rétablir. C'était sur lui qu'on avait les yeux : il résista un an; enfin il céda au besoin de gagner beaucoup d'argent, besoin qui tient à celui d'en dépenser beaucoup. Le parti qui triomphe aujourd'hui ne lui a pas pardonné cette démarche. Les grands, d'un autre côté, lui ont su mauvais gré d'avoir été tout prêt à plaider contre le comte de Morangiés : ces deux griefs réunis lui ont fait des ennemis nombreux. On a épié le moment de lui nuire : on a cru l'avoir

trouvé dans l'affaire du comte de Guines, dont V. A. I. a probablement entendu parler, puisqu'elle lit nos journaux qui en font mention. Cette affaire d'ailleurs fait du bruit dans toute l'Europe. Il s'agit de savoir si l'ambassadeur de France en Angleterre a joué et perdu cent mille écus dans les fonds publics de Londres, sous le nom de son secrétaire Tort, ou si ce Tort est un impudent fripon qui a pris le nom de son maître. Les négocians Anglais veulent être payés, et Gerbier est leur avocat, autre grief aux yeux des grands, qui tous ont pris parti hautement pour M. de Guines. On a voulu faire un crime à Gerbier de quelques expressions équivoques qu'on a relevées dans des lettres saisies parmi les papiers de son client Tort. L'accusation a fait beaucoup d'éclat, et j'ai vu le moment où tout Paris allait croire qu'un homme qui avait manié trente ans les plus grandes affaires avec autant de noblesse que de succès, pouvait s'avilir jusqu'à suborner des témoins dans une affaire où il ne pouvait prendre qu'un intérêt médiocre. Gerbier qui était prêt à se retirer du barreau, et qui était en marché pour une charge d'intendant des finances de Monsieur, a reçu ordre de ce

prince de se justifier. Il l'a fait dans un mémoire très-sage et très-modéré, et le conseil de Monsieur a été très-satisfait de son apologie. Gerbier a l'agrément de la place qu'il sollicitait; mais le fond de l'affaire ne sera jugé qu'avec celle du comte de Guines. Linguet n'avait pas autant de facilité pour se justifier des bassesses que la voix publique lui reprochait, et des violences, des excès, des scandales dont il avait rempli le palais. Il a été rayé tout récemment du tableau des avocats; d'abord par une députation de l'ordre, et ensuite par tout l'ordre assemblé: il n'a eu que trois voix pour lui. Il a imprimé trois mémoires pour sa défense, où l'on ne trouve ni le ton de l'innocence, ni celui du bon goût. Il se compare à Socrate, à Daniel, à Cicéron, à Horatius Coclès; il invoque la *vérité et la vertu, vierges célestes qui ont toujours plaidé à côté de lui.* Il invoque l'Europe entière, et paraît croire que tout est perdu, qu'il n'y a plus ni mœurs, ni loix dans la France, si M.e Linguet n'est plus sur la liste des avocats plaidans. Toutes ces déclamations n'ont pas réussi; cependant, comme il avait été condamné illégalement l'année dernière par un très-petit nombre

d'avocats tumultuairement assemblés, et rayé du tableau par un arrêt de ce pauvre parlement aujourd'hui dissous, cet arrêt a d'abord été cassé, et Linguet qui avoit plaidé lui-même au palais avec cet intérêt que l'on met toujours dans sa propre cause, et qui dans le fait se plaignait d'une oppression réelle, a cru son triomphe assuré. Mais le parlement l'a renvoyé pardevant ses confrères pour être jugé de nouveau, et ce dernier jugement est sans appel : on dit pourtant qu'il ne se tient pas encore pour battu. J'aurai l'honneur d'en parler la première fois à V. A. I. un peu plus en detail; et quoique Linguet ait été mon ennemi, je n'irai pas lui chercher des torts dans le temps où il est malheureux. Je ne dirai que des vérités prouvées par le témoignage universel.

Parmi les nouveautés littéraires, j'ai mis à part deux brochures.

1.° *Des Réflexions sur la liberté d'imprimer*, ouvrage plein de raison et de sens, par l'abbé Morellet.

2.° *Une Traduction d'un petit roman anglais*, intitulé *l'Homme sensible*, dans lequel il y a en effet des détails qui intéressent la sensibilité du lecteur.

J'avais oublié d'envoyer à V. A. I. quatre vers assez plaisans sur la destruction du dernier parlement.

Retirez-vous, troupe éphémère,
Ne profanez plus le palais ;
Vous n'emportez que les regrets
De l'Archevêque et de Voltaire.

C'est la première fois peut-être que ces deux noms ont été mis ensemble, et c'est la seule fois qu'ils pouvaient être bien accouplés ; car il est très-vrai que le vieillard des Alpes, qui n'a jamais aimé le parlement actuel et qui le craignait, a regretté le parlement aujourd'hui détruit, qu'il ne craignait pas.

P. S. J'ai attendu pour fermer cette lettre, la première représentation d'*Albert*, qui a été donnée hier 5 février. Cet ouvrage est tombé : il est si insipide, que ce serait exposer V. A. I. à trop d'ennui, que de lui en parler plus long-temps.

Je viens d'être instruit plus particulièrement des circonstances assez remarquables qui ont accompagné la radiation de Linguet à l'assemblée générale des avocats, tenue avant-hier 4 février. Elle était indiquée dans une salle du palais appelée la salle de Saint-

Louis ; mais avant que les avocats y arrivassent, Linguet s'en était emparé avec deux ou trois cents de ses partisans, à la tête desquels était le comte de Morangiés qu'il a défendu, et qui a cru lui devoir cette reconnaissance, et la comtesse de Béthune qui l'a choisi pour son avocat dans une affaire qui intéresse sa fortune et celle de ses enfans. Les avocats voyant cette foule tumultueuse, ont voulu la faire écarter, et ont représenté qu'il n'était pas d'usage de délibérer ainsi. Linguet a prétendu qu'il devait être jugé *devant le public :* alors les avocats ont envoyé demander au premier président la permission de siéger dans une autre chambre qui en effet leur a été ouverte. Ils ont envoyé par trois fois sommer Linguet de s'y rendre ; trois fois il a refusé, protestant pardevant un notaire qu'il avait amené, de la nullité de tout ce qui se ferait dans une autre salle que celle de Saint-Louis, comme s'il eût importé en quelque chose que son jugement fût prononcé dans cette salle plutôt que dans une autre. Cependant, à la réquisition de M.me de Béthune, il s'est déterminé à entrer. On lui a fait trois questions du ton le plus modéré et le plus tranquille.

1.° S'il était l'auteur de deux mémoires récemment publiés sous son nom, où l'ordre des avocats est grièvement insulté? Au lieu de répondre oui ou non, ce qui était tout simple, il s'est répandu en discours vagues. On l'a ramené paisiblement à la question, et enfin il est convenu qu'il était l'auteur de ces mémoires.

2.° S'il était l'auteur d'une requête présentée au parlement, contre l'arrêt rendu par les députés des avocats contre lui Linguet? Nouveau verbiage, nouvelle sommation de répondre oui ou non : il a répondu qu'oui. On lui a représenté alors qu'il devait connaître les statuts de l'ordre des avocats, puisqu'il s'y était soumis par serment, quand il avait été reçu, et qu'il avait ouvertement violé ces statuts, en déclinant la juridiction intérieure de l'ordre, et en calomniant ses membres dans des mémoires imprimés. On lui a fait une troisième question, sur une des bassesses dont on prétend que sa vie a été flétrie plus d'une fois, et dont on assure qu'il existe des témoignages irrécusables. Alors il a répondu par des cris, il s'est emporté à la dernière fureur, et perdant tout-à-fait la tête, ou feignant de la perdre, il

s'est arraché les cheveux (de sa perruque), en criant de toute sa force : *Je suis au milieu de mes assassins, on m'assassine.* A ces cris qu'on entendait de la salle voisine, ses partisans les plus fougueux, qui sans doute de concert avec lui, voulaient exciter une sédition au palais, ont enfoncé les portes, et l'on a vu, au milieu d'une assemblée paisible et silencieuse, Linguet se débattant tout seul, et ne souffrant d'autre violence que celle qu'il faisait à sa perruque. M.[me] de Béthune l'a pris dans ses bras, en criant qu'on lui rendît son défenseur. Les avocats lui ont dit qu'ils avaient beaucoup de respect pour son sexe et pour son rang, mais qu'ils n'avaient pas coutume de délibérer devant les dames, et à l'aide des gardes, on a fait sortir Linguet et son cortège. On a procédé à la radiation qui a été générale, à l'exception de trois voix qui opinaient à attendre jusqu'à la Saint-Martin.

LETTRE X.

On a réduit les deux actes de *la Fausse Magie* en un seul, et les représentations se continuent avec succès. On a dit, en jouant sur le mot, que le dénouement *était à la glace*, parce qu'il se fait avec un miroir. Les calembours sont toujours de mode, et doivent être long-temps en vogue, parce que c'est l'espèce d'esprit la plus facile de toutes. Il ne s'agit que de faire attention à tous les mots qui peuvent fournir un double sens, et la moitié des mots de notre langue est dans ce cas; l'à-propos peut être plus ou moins heureux. Nous avons ici un homme (M. de Bièvre) qui met tout le travail de sa journée à ce genre de découvertes. Il y a toujours quelque calembour de lui qui court les sociétés, et qui est relatif à l'événement du jour. Sur l'affaire de M. de Guines avec son secrétaire Tort, il a dit assez heureusement : *M. de Guines peut avoir raison, mais il a eu Tort pendant trois ans.*

De petits événemens font quelquefois un grand bruit. Il n'y a pas long-temps que dans un bal chez la reine, un jeune homme de

qualité ramassa un billet ouvert et sans adresse; il était signé avec du sang, et celle qui l'avait écrit, avait signé son nom de fille et son nom de femme. Le jeune homme s'écria assez légèrement : *Ah! une lettre d'amour signée avec du sang!* Il en lut quelques lignes tout bas, sans prendre garde si on regardait derrière lui. On s'était amassé tout de suite à son exclamation, et s'appercevant de son étourderie, il jeta la lettre au feu. Mais la commotion fut très-vive dans l'assemblée; plusieurs femmes se trouvèrent mal, et toutes blâmèrent vivement la conduite du jeune homme qui s'était mis à lire un pareil billet sans précaution, au milieu d'un bal. En effet, il passe pour constant qu'un autre homme avait vu la signature pendant qu'il lisait; cependant rien n'a transpiré. On a nommé plusieurs femmes, et dès-lors c'est n'en nommer aucune. Ainsi le secret d'une femme entre les mains de deux hommes a été gardé. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un grand soulèvement de la part du sexe contre le lecteur du billet, et pendant plusieurs jours il n'a été question dans tous les soupés que de savoir ce qu'un homme devait faire en pareille occasion, pour ne compromettre et

n'inquiéter personne. Le jeune homme a eu ordre de s'absenter des bals de la reine; mais comme il n'a commis qu'une indiscrétion de premier mouvement et qui n'a point eu de suite, on croit que sa petite disgrâce ne sera pas longue.

On va donner incessamment au théâtre français le *Barbier de Séville*, comédie de Beaumarchais. Si elle est aussi gaie et aussi ingénieuse que ses mémoires, il gagnera ce procès-là.

J'ai promis à V. A. I. d'entrer dans quelque détail sur l'existence littéraire de Linguet jusqu'au moment de la disgrâce qu'il vient d'essuyer. Il a joué quelque temps un grand rôle dans le barreau, après avoir, de son *aveu*, * essayé inutilement pendant dix ans d'en jouer un dans les lettres. Il avait d'abord donné *l'Histoire du siècle d'Alexandre*, ouvrage fort au-dessus de ses forces. La majesté du sujet y était dégradée sous la petitesse des parures modernes; on y parlait de Sparte en épigrammes, et l'on y faisait des pointes sur Alexandre. D'ailleurs nulle connaissance de l'antiquité, ni des auteurs

* Sous le titre d'*Aveu sincère*.

originaux : c'étaient des phrases de rhéteur arrangées sur des compilations. *L'Histoire des révolutions de l'Empire Romain* était écrite dans le même goût; mais on y remarquait encore davantage cette affectation de l'esprit paradoxal, ces insultes prodiguées aux grands hommes, ces louanges prodiguées aux tyrans, ces apologies de l'esclavage, ces satyres de la liberté et des lettres, toutes ces ressources d'une ambition désespérée, qui ne pouvant produire des ouvrages que la raison et le goût puissent avouer, cherchait à se signaler par des scandales. Ces scandales même ne furent pas d'abord très-éclatans ; ils le devinrent davantage dans la *Théorie des loix*, ouvrage où la déraison est réduite en méthode, où Montesquieu est traité d'esprit superficiel, Cicéron regardé comme un homme médiocre, la liberté politique comme une chimère dangereuse, la servitude comme un état préférable à la pauvreté. Ces étranges principes firent du bruit, et le style de l'auteur ne parut pas moins extraordinaire. Jamais on n'avait entassé une si prodigieuse quantité de figures et de métaphores, presque toutes basses, triviales et incohérentes. Plusieurs étaient prolongées

pendant des pages entières : c'était le plus ridicule et le plus fatiguant abus de la rhétorique, que trop souvent les jeunes gens prennent pour de l'éloquence, et en ce sens la tête de Linguet sera long-temps jeune. Ce n'est pas au barreau que l'on se guérit de la maladie des phrases; aussi, en y entrant, se trouva-t-il comme dans son air natal. D'ailleurs il avait une supériorité réelle sur la plupart des avocats, qui sont fort éloignés de valoir pour l'esprit les plus médiocres des gens de lettres. Il paraissait au palais au moment où les révolutions de la magistrature en avaient écarté presque tout ce qu'il y avait de plus habile et de plus illustre. A la vérité il n'obtint pas la considération personnelle que donne à un excellent avocat le respect pour la vérité et les bienséances, une morale rigide et une éloquence sage; mais il obtint aisément au barreau la réputation d'un esprit ardent, fertile et audacieux, qui adopte sans choix toutes les causes et tous les cliens, qui prétend à toutes les victoires, et qui peut se signaler même dans ses défaites. Les causes qui lui ont fait le plus d'honneur, sont celles de M. d'Aiguillon et celle du comte de Morangiés.

Avant sa dernière disgrâce, il a essuyé plus d'une fois des dégoûts et des mortifications de la part des juges et du public, qu'il semblait braver également. Les juges lui faisaient des réprimandes humiliantes, et le public le sifflait; mais rien ne déconcertait sa hardiesse. Il parut posséder cette qualité de l'orateur, qui consiste à bien connaître la multitude, et à la dominer en la méprisant. Il a fait en faveur du ministère aujourd'hui détruit, plusieurs de ces ouvrages qui passent avec les opérations qu'ils justifient, et il ne paraît pas que ce même ministère ait songé à l'en récompenser; peut-être parce que Linguet, quelque chose qu'il écrivît, ne pouvait ni perdre ni se compromettre.

L'affaire du comte de Guines attire une grande attention et partage les esprits. Ses mémoires et ceux de ses adversaires sont bien faits; on attend celui de Gerbier qui se trouve personnellement impliqué dans cette affaire et accusé de prévarication. Il vient d'être décrété d'assigné pour être ouï, et il paraît que les avocats s'assembleront pour le juger. C'est tomber de haut après trente ans de gloire, et quoique je sois persuadé qu'il se justifiera, il est dur d'avoir à se justifier.

Cela rappelle ces beaux vers d'une des dernières tragédies de M. de Voltaire :

Ah ! que nos derniers jours sont rarement sereins !
Que tout sert à ternir notre grandeur première ;
Et qu'avec amertume on finit sa carrière !

Il paraît que M. de Voltaire, en écrivant ces vers, faisait un triste retour sur lui-même. Tous ses amis gémissent de voir la vieillesse d'un grand homme entasser autant de mauvais ouvrages que les belles années de sa force en ont produit d'excellens. Quelle carrière que la sienne, s'il l'eût bornée à Tancrède ! Est-il possible que celui qui a tant reproché à Corneille cette foule de mauvaises pièces, fruits de ses dernières années, ait donné lui-même depuis quinze ans, *Olympie*, les *Scythes*, les *Triumvirs*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, *Sophonisbe*, les *Loix de Minos*, le *Dépositaire*, *Charlot*, et enfin *Dom Pèdre*, plus mauvais que tout ce qu'il a fait ? Il n'y a pas dans toutes ces pièces une belle scène ; on y trouve encore quelques vers, et dans d'autres genres ses poésies ont encore du mérite ; sa prose est toujours agréable ; mais une tragédie est toute autre chose, et demande toute la force

de l'homme qui en a le plus. Il serait à souhaiter que la postérité pardonnât à la tête la plus dramatique qui ait existé, cette ambition déplorable de faire des tragédies jusqu'au dernier soupir. *Dom Pèdre* est dédié à M. d'Alembert ; à la suite de cette pièce, il y a *un Voyage de la Raison* qui est encore un bon morceau. Mais qui osera dire à M. de Voltaire, comme Gilblas à l'archevêque de Tolède? *Monseigneur, plus d'homélies.*

Voici des couplets de M. de Rulhières, qui ont été chantés dans un bal chez la reine, où il y avait un quadrille de Troubadours : c'est un vieux Troubadour qui parle.

De l'heureuse Provence
Antiques habitans,
Nous ramenons la danse
Et les mœurs du vieux tems.
Mais nous trouvons en France,
Sous un roi bienfaisant,
Et la douce espérance,
Et l'amour du présent.

J'ai vu dans le bel âge
Des anciens Troubadours,
Du Boristhène au Tage,
Les cités et les cours.

Une reine plus belle
N'a point reçu les vœux
D'un peuple aussi fidèle,
D'un roi plus vertueux.

Français, pour vos modèles
Vous suivez à-la-fois
Vos princes et vos belles,
Vos belles et vos rois.
Par une double chaîne,
Le trône et la beauté
Donnent à votre reine
Leur double autorité.

Il faut convenir que M. de Rulhières fait mieux l'épigramme que le madrigal.

Je ne finirai point sans remercier avec la plus sincère reconnaissance V. A. I. des témoignages de satisfaction dont elle a bien voulu m'honorer par le canal de M. le comte de Schowaloff. Le bonheur de lui plaire dans mon travail est la récompense la plus flatteuse que je puisse ambitionner.

Je ne dois pas oublier non plus, à propos de Linguet, un fort bon ouvrage que l'abbé Morellet vient de publier contre lui, intitulé *Théorie du paradoxe*. C'est une ironie continuelle : l'auteur donne des leçons et des modèles du paradoxe qu'il réduit en art, et

il cite toujours en exemple les ouvrages de Linguet : il faut convenir qu'il ne pouvait mieux choisir. Les citations sont curieuses ; il n'y a pas jusqu'à la table des matières qui ne soit plaisante.

LETTRE XI.

AU COMTE SCHOWALOFF.

J'AI reçu avec un plaisir sensible les marques de vos nouvelles bontés ; je suis enchanté que leurs A. I. soient satisfaites de mon travail, et qu'elles vous choisissent pour me l'apprendre. Je tâcherai de répondre à tout ce qu'on veut bien faire pour moi, et de ne pas démentir ces heureux commencemens.

M. G*** s'est acquitté de toutes vos commissions. J'ai reçu votre belle épître à M. de Saint-Lambert, et je la lui ai remise ; il est trop connaisseur en bons vers pour n'être pas très-content des vôtres : il y en a une foule de très-beaux et de très-heureux. Vous écrivez comme si vous viviez à Paris, et plusieurs de nos auteurs écrivent comme s'ils vivoient à Pétersbourg. Je l'insérerai dans le premier Mercure d'avril, sans y changer un seul mot, afin que les incorrections légères qu'on y rencontre et que l'on pourrait rectifier d'un trait de plume, attestent qu'on n'a voulu altérer en rien l'originalité de l'ouvrage.

La Fausse Magie a eu moins de succès que les autres ouvrages composés en commun entre Marmontel et Grétri. Il est vrai que la pièce est un peu froide, et que le dialogue tombe quelquefois dans le trivial; mais Grétri n'a guères fait de meilleure musique que trois ou quatre morceaux de cette pièce, et la bonne musique gagne toujours avec le temps.

Albert qu'on a joué cinq ou six fois aux Français, est d'une platitude et d'une insipidité rares. On va jouer le *Barbier de Séville* de Beaumarchais, qui sera, dit-on, un peu plus piquant.

On parle toujours ici d'établir une nouvelle troupe de comédiens français, que l'on appellerait *la Troupe de Monsieur*, comme celle qui existait avec le même titre sous le règne de Louis XIV. Cet établissement pourrait faire un grand bien; le public serait mieux servi, les auteurs plus encouragés; on n'attendrait pas quatre ans pour être joué. Emulation et concurrence, voilà deux grands mots en tout genre, deux mobiles de tout bien; mais les comédiens s'opposent de toute leur force à ce nouveau privilège, et il y a à parier qu'ils l'empor-

teront, parce que le bien particulier est communément préféré au bien général *.

Vous savez sans doute que Linguet est absolument destitué de sa qualité d'avocat; il en a même quitté l'habit. Il n'existe plus que par le journal qu'il fait avec Pancoucke, et que même il ne fera pas long-temps; car qu'est-ce que Linguet peut faire de suite? Il s'est conduit comme un fou et comme un lâche dans son affaire contre les avocats. Il a fallu le sommer trois fois de comparaître, et dans l'assemblée où on le questionnait le plus tranquillement du monde, il a perdu la tête et s'est mis à crier qu'*on l'assassinait;* il n'a pas tenu à lui qu'il n'y eût sédition au palais. Je ne connais personne qui ait plus d'audace dans la tête, et moins de courage dans l'ame. L'abbé Morellet, homme d'esprit et fort instruit, vient de publier contre lui un livre qui a pour titre *la Théorie du paradoxe,* et qui réussit beaucoup. L'idée principale de l'ouvrage est un persiflage

* Telle était alors sur les spectacles l'opinion de l'auteur qu'il n'a point voulu dissimuler. Mais l'expérience a démontré que c'était une erreur, et il n'y a que des insensés qui méprisent l'expérience par respect pour leur amour-propre.

sérieux; on y réduit l'art du paradoxe en principes, et Linguet en est toujours le modèle et le héros. Les citations sont heureuses; car on n'a qu'à transcrire Linguet pour faire mourir de rire. Je ne connais rien qui égale le ridicule de son style, et telle est la dépravation du goût, qu'il y a encore des gens qui trouvent tout cela fort bon; mais heureusement l'erreur n'a qu'un temps.

Vous aimez tant à rendre service, que je m'adresse à vous avec confiance en faveur d'un homme de beaucoup de mérite, que vous pouvez rendre très-heureux. C'est un très-savant astronome, connu dans toute l'Europe, et qui est de toutes les académies, excepté celle de Pétersbourg. Son nom peut ne pas vous être inconnu; c'est M. Messier de l'académie des sciences de Paris. Le feu roi l'appelait *le Furet des Comètes*. En effet, il a passé sa vie à éventer la marche des comètes, et les cartes qu'il en a tracées passent pour être très-exactes. Le *nec plus ultrà* de son ambition est d'être de l'académie de Pétersbourg, et de pouvoir mettre dans ses titres, *Academiae Petropolitanae socius*. C'est d'ailleurs un très-honnête homme, et

qui a la simplicité d'un enfant. Il y a quelques années qu'il perdit sa femme, et pendant la maladie dont elle mourut, les soins qu'il lui rendit empêchèrent qu'il ne découvrît le passage d'une comète qu'il guettait, et qu'un M. Montagne, de Limoges, lui escamota. Il fut au désespoir, un peu moins peut-être de la mort de sa femme, que de la perte de sa comète. Dès qu'on lui parlait de la *perte* qu'il avait faite, il répondait, pensant toujours à sa comète : *Hélas! j'en avais découvert douze ; il faut que ce M. Montagne m'ôte la treizième!* et là-dessus les larmes lui venaient aux yeux ; puis se souvenant que c'était sa femme qu'il fallait pleurer, il se mettait à crier : *Ah! cette pauvre femme!* et pleurait toujours sa comète. Vous le consolerez de sa comète, si vous pouvez le faire recevoir membre de l'académie de Pétersbourg. Il se propose à ce dessein d'envoyer à S. M. I. la carte qu'il a dressée du passage de la dernière comète qu'il a observée, et certainement il en observera encore bien d'autres. Il envoya, il y a quelques années, une pareille carte au roi de Prusse, qui écrivit sur-le-champ à l'académie de Berlin pour faire élire M. Messier.

LETTRE XII.

Le *Barbier de Séville* a eu le sort qu'éprouvent aujourd'hui presque toutes les nouveautés théatrales ; il est tombé le premier jour, et s'est relevé les suivans. Ce premier jour est le seul où l'on juge ; les jours suivans on tolère, à moins qu'il n'y ait un parti contre l'auteur. Ici au contraire il y en avait un très-grand pour Beaumarchais. Il avait intéressé le public dans ses procès, en qualité d'opprimé ; et ce qui est beaucoup plus, il l'avait amusé comme satyrique. On ne pouvait paraître dans un moment plus marqué de faveur populaire, ni attirer un plus grand concours ; mais aussi il est toujours difficile de répondre à une grande attente. La pièce a paru un peu farce ; les longueurs ont ennuyé ; les mauvaises plaisanteries ont dégoûté ; les mauvaises mœurs ont révolté. A la seconde représentation il a retranché un acte tout entier, le quatrième, et a fort abrégé les autres ; il a supprimé les traits qui avaient déplu. Alors, quoique le fond de la pièce soit toujours demeuré ce qu'il était,

un canevas du vieux genre, on l'a trouvé heureusement brodé à la moderne, plein de gaîté et de situations piquantes et ingénieuses. La pièce a été fort applaudie, et les représentations en sont fort suivies. Comme elle va paraître incessamment, il me sera plus facile d'en rendre compte après la lecture, que sur une représentation tumultueuse.

On a retiré *la Fausse Magie* du théâtre italien, après huit représentations; elle avait été réduite en un acte. On prépare au théâtre français *Marcel et Maillard, ou Paris sauvé,* tragédie en prose de Sedaine.... M. de Voltaire dit que c'est *mettre l'abomination de la désolation dans le sanctuaire :* mais quant à moi, il me semble qu'il y a long-temps qu'elle y est; et platitude pour platitude, j'aime autant la prose que les vers.

L'acte de Legros n'a eu aucun succès. L'acte *Turc*, tiré de l'*Europe Galante* de Campra, en a eu un médiocre; mais *la Provençale,* acte de Mouret, en a eu beaucoup. Le caractère de gaîté qui y domine, a été vivement senti; il est si analogue à celui de la nation! Le parterre chantait avec les acteurs, et imitait les mouvemens de la danse. On joue toujours *Iphigénie* les grands jours

avec un prodigieux succès : les *Fragmens* sont le spectacle du jeudi.

Un autre genre de spectacle, ce sont les grandes causes dont les mémoires imprimés rendent le public juge. Celle du comte de Guines attire une extrême attention. Le mémoire de Tort a fait impression sur tout ce qui n'est pas grand seigneur, ce qui ne prouve pas encore que Tort ait eu raison ; la cour et la noblesse ont pris dès le premier moment le parti de M. de Guines, ce qui ne prouve pas davantage. Il promet de répondre à tout ; son mémoire ne paraît pas encore. L'incident contre Gerbier est à peu près terminé, et M. de Guines, dans son dernier mémoire, lui donne à peu près raison ; cependant Gerbier a été assigné pour être ouï ; ses confrères les avocats ne prononceront sur lui qu'après le jugement du procès.

Linguet, autre acteur dans ces scènes contentieuses, après avoir formé opposition contre l'arrêt, comme n'ayant pas été entendu, a été reçu à plaider à huis clos devant la grand-chambre. On l'a renvoyé pardevant ses confrères, en leur indiquant une assemblée pour le jeudi 9 mars, et leur ordonnant de remettre à l'avocat-général les

griefs énoncés contre Linguet et ses réponses, sur quoi le parlement statuera. Cet arrêt a soulevé l'ordre des avocats. La convocation pour le jeudi leur a paru un attentat contre leur liberté, puisqu'eux seuls ont le droit d'ordonner leurs assemblées, et le parlement se réservant de faire droit sur les griefs, leur a paru blesser les privilèges de l'ordre, seul juge jusqu'ici de sa discipline intérieure. Ils se sont assemblés et n'ont encore rien statué. Cette affaire pourrait devenir grave et occasionner au palais une révolution. On n'aime ici aucun état libre, et si les avocats se conduisaient avec trop de violence, le projet de réduire leurs fonctions en charges a déja été formé, et serait appuyé par les avocats-généraux qui se trouveraient alors occuper un rang beaucoup plus considérable. Linguet aurait opéré le renversement de son ordre : ce serait un beau jour pour lui. Sa cliente, la comtesse de Béthune, qui avait demandé et obtenu la permission de plaider sa cause elle-même, lorsque son avocat Linguet a été rayé, a demandé un délai, se fondant sur l'espérance prochaine de voir Linguet rétabli; mais on a rejeté sa demande, et elle doit plaider le mardi 7 mars.

La réponse de Linguet à la *Théorie du paradoxe* vient de paraître sous le titre de *Théorie du libelle*, et personne n'était plus en état de donner cette théorie, puisqu'il a passé sa vie à faire des libelles; mais s'il y a mis beaucoup de fureur et de grossièreté, il n'y a guères mis d'adresse. Sa réponse n'a pas pu réussir même parmi ses partisans : il se loue sur tout et ne se justifie sur rien. C'est un dialogue qu'il suppose entre son adversaire l'abbé Morellet et un élève des économistes. L'abbé Morellet y dit beaucoup de mal de lui-même et beaucoup de bien de Linguet, ce qui est, comme vous voyez, fort vraisemblable. L'autre interlocuteur enchérit encore, peint Linguet à toutes les pages comme le modèle de la vertu, de l'éloquence, du courage, de la prudence, etc. etc. Il aurait pu le louer en effet d'une espèce de courage que Linguet possède éminemment, c'est celui du mensonge. On n'a jamais menti avec cette assurance, avec la certitude d'être convaincu de fausseté. C'est une des choses qui révoltent le plus les honnêtes gens dans les ouvrages polémiques de Linguet.

M. de Malesherbes a été reçu à l'académie le 16 février; jamais réception n'a été plus

brillante. Son discours était l'éloge des lettres, et du bien qu'elles ont fait, et des améliorations qu'elles ont opérées dans l'esprit humain et dans les gouvernemens. Cet éloge prononcé par un des premiers magistrats du royaume, par un homme qu'on peut appeler en ce moment l'idole de la nation, prononcé devant l'élite de tous les ordres de l'état, était un témoignage d'autant plus remarquable et plus éclatant, qu'on sortait d'un ministère * qui semblait avoir pour principe et pour objet la destruction des lettres et de la philosophie, et l'anéantissement de toute liberté de penser. L'abbé Delille lut deux chants d'un poëme *sur la Nature champêtre* **, ouvrage dont les idées sont un peu usées, mais plein de détails charmans et de morceaux vraiment poétiques. Il donne des préceptes sur l'art de peindre la nature en vers, et il tombe alors dans l'inconvénient d'enseigner ce qu'on a fait, quelquefois même d'enseigner ce qu'il ne faudrait plus faire, parce qu'on l'a beaucoup fait; comme lorsqu'il veut que les torrens

---

* M. de Maupeou.

** Devenu depuis *le poëme des Jardins.*

soient l'image des conquérans, que les chênes foudroyés soient l'image des grands, etc. *omnia jam vulgata.* Mais il met souvent une belle broderie sur un canevas très-commun.

D'Alembert lut ensuite l'*Éloge de l'abbé de Saint-Pierre*, qui fait partie de sa collection d'éloges académiques. Le familier y est trop souvent à côté du noble, sans gradation et sans nuance. Il y a de la subtilité et de l'affectation, mais toujours un esprit qui n'est pas vulgaire. Chateaubrun, autre académicien, est mort âgé de quatre-vingt-dix ans. On a déja remarqué plus d'une fois que parmi les quarante académiciens, on en comptait communément près d'un quart qui étaient plus qu'octogénaires : c'est une preuve que les gens de lettres en général vivent long-temps, soit qu'ils fassent moins d'excès que les autres hommes, soit qu'ils naissent réellement plus forts, et qu'un grand exercice de la pensée prouve des organes privilégiés. Chateaubrun avait fait quelques tragédies ; la seule qui soit restée au théâtre, c'est *les Troyennes*. Il y a de l'intérêt dans le sujet, et assez de pureté dans le style, mais trop peu de force et

d'imagination, et nulle régularité de plan.

De Belloi, autre écrivain dramatique, que *le Siège de Calais* a rendu fameux, vient de mourir dans un âge fort différent de celui de Chateaubrun ; il n'avait pas cinquante ans, il est mort de la poitrine ; il était aussi de l'académie française. J'aurai l'honneur de parler un peu plus en détail à V. A. I. de cet auteur et de ses ouvrages ; mais je croirais manquer à ce que je dois aux bontés dont elle m'honore, si je tardais à lui apprendre que le roi, le lendemain de la mort de M. de Belloi, a bien voulu m'accorder la pension de douze cents livres qu'il avait sur les menus plaisirs de sa majesté.

LETTRE XIII.

Il faut bien parler encore à V. A. I. de l'affaire de Linguet, puisque rien ici n'occupe davantage l'attention et la curiosité; je crois pourtant cette affaire terminée sans retour. Les avocats se sont assemblés le jeudi 9 mars, pour déférer à l'arrêt du parlement, arrêt que le parlement avait adouci par un arrêté subséquent qui l'interprétait, et déclarait positivement qu'on n'avait point entendu déroger aux privilèges des avocats, et qu'on ne voulait que s'assurer du vœu de l'ordre et des griefs proposés contre Linguet. Il comparut donc dans l'assemblée du jeudi, et au grand étonnement de tout le monde, il prit un ton tout différent de celui qu'il avait eu d'abord avec ses confrères, et qui lui avait si mal réussi. Il convint de tous ses torts, et se borna à faire valoir ce qui pouvait les excuser. Avant de répondre à ses confrères comme à des juges, il les réclama comme ses protecteurs. Il se mit, pour ainsi dire, dans les bras de ces mêmes hommes qu'il nommait huit jours auparavant

ses plus cruels ennemis, tant il en coûte peu à cette ame faible et mobile, pour se démentir elle-même, et se plier successivement à toutes les formes ! Ce ton imprévu ne laissa pas de lui réussir d'abord : il parla une heure et demie avec un succès général ; cependant, lorsqu'ensuite le bâtonnier des avocats, le président de l'ordre, lui remit par écrit les sept griefs sur lesquels il devait se justifier, et qu'on pouvait appeler les sept péchés capitaux, il demanda encore huit jours pour y répondre. Ce délai expiré, il a comparu de nouveau et parlé pendant trois heures ; mais sentant l'impuissance où il était de répondre, et voyant le peu d'effet que son apologie produisait, sa tête s'est troublée encore ; il est redevenu bas, comme il arrive alors à ceux qui n'ont que de l'audace et point de fermeté ; il a pleuré et s'est emporté tour-à-tour. Enfin l'on a prononcé, et il a été rayé absolument à la concurrence de cent soixante voix contre vingt-sept. On vend des étoffes et des bonnets *à la Linguet*, et ce sont des étoffes et des bonnets *rayés*. V. A. I. peut reconnaître là l'esprit des Français ; elle peut le reconnaître aussi dans l'affectation d'imiter les modes anglaises, portée aussi loin que l'affectation

des Anglais à contrarier les modes françaises. Nos princes ont des jardins anglais, et nous avons des courses de chevaux dans la plaine des *Sablons*, comme les Anglais à *New-market*. Ce n'est pourtant pas tout-à-fait la même chose : nous imitons encore de bien loin. Nous n'avons point ici de chevaux de course, de race anglaise ; on n'en laisse point sortir d'Angleterre. Ces chevaux font une lieue en cinq ou six minutes, et franchissent vingt-sept pieds d'un pas. Les chevaux espagnols et français ne sont pas de cette force ; cependant les palefreniers de M. le duc de Lausun et de M. le prince de Guémené ont couru l'un contre l'autre : celui de M. de Lausun a gagné. La reine et toute la cour ont assisté à cette course.

J'ai annoncé à V. A. I. la mort de M. de Belloi ; son nom de famille est *Buirette*. Il avait commencé par être avocat malgré lui, pour complaire à un oncle qui l'était, et dont il attendait tout. Cependant rebuté du barreau, et entraîné par une passion invincible pour le théâtre, il quitta la France fort jeune, et alla jouer la comédie à Pétersbourg. Il en revint avec une tragédie de *Titus*, imitée de la *Clemenza di Tito* de

Métastase. Il comptait beaucoup sur cet ouvrage qui tomba à la première représentation : c'était une copie froide et mal-adroite du *Cinna* de Corneille et du *Brutus* de M. de Voltaire; mais l'ouvrage marquait déja par cet esprit de flatterie à qui l'auteur a dû depuis ses succès. Il y avait un long morceau sur une convalescence de Titus, qui était fait pour rappeler celle de Louis XV, après la maladie de Mets; mais ce morceau était si visiblement un hors-d'œuvre placé avec intention, et l'on avait déja tant parlé de cette convalescence, que le public reçut très-mal cette adulation et toute la pièce. Quelques années après M. de Belloi donna *Zelmire*, encore imitée de l'*Issipile* de Métastase. Il y a dans les trois premiers actes des situations qui produisent de l'effet au théâtre; mais il faut marcher dans un labyrinthe d'invraisemblances inexplicables. En général la fable de la pièce est obscure, et la diction froide, sèche et pénible. L'ouvrage fut redevable de son premier succès au grand talent et à la réputation de la célèbre Clairon, alors dans tout son éclat; il n'a pas encore reparu au théâtre Français où cependant on pourrait le reprendre quelque fois, comme on y remet

Gustave, *Amasis*, et quelques pièces à événemens qui n'ont ni raison ni style. *Le Siège de Calais* qui suivit *Zelmire*, a fait époque au théâtre : on n'avait pas vu un plus grand succès; mais c'en était un d'une espèce toute nouvelle. Ce n'était ni estime, ni admiration, ni émotion; c'était un enthousiasme factice, parti de Versailles, et que l'on affichait à Paris, parce qu'il était de bon air. Plus on disait de bien du *Siège de Calais*, plus on paraissait *bon citoyen*. On ne pardonnait pas à ceux qui en disaient du mal; on les traitait de mauvais Français. *Je serais bien fâché*, répondit à ce propos un homme de beaucoup d'esprit (le maréchal de Noailles), *de n'être pas meilleur Français que les vers de cette pièce*. C'est trop souvent en effet une déclamation en style ampoulé; mais malgré tous ses défauts, malgré les longueurs et l'ennui du troisième acte, il y a dans le second et dans le cinquième des momens dramatiques, quelquefois de beaux vers, et c'est encore l'ouvrage de l'auteur où il y a le plus de mérite réel. Il reçut du roi une médaille d'or, comme un prix de drame, *dramatis praemium*.

L'auteur de *Zaïre* n'en avait point reçu; mais aussi cette médaille n'était ni le sceau de la gloire, ni le jugement du public, encore moins celui de la postérité. *Gaston et Bayard* eut moins de vogue que *le Siège de Calais* : on commençait à se faire aux flatteries, et il y avait moins de mérite. Les deux principaux caractères sont entièrement défigurés. Le jeune Gaston est sage comme un vieux capitaine, et Bayard est étourdi comme un jeune officier. La pièce d'ailleurs est un assemblage de machines dont le jeu pénible et forcé fatigue l'attention plus qu'il n'excite l'intérêt. *Gabrielle de Vergy* qui n'a jamais été jouée *, est une lamentation froide et ennuyeuse sur un sujet ingrat. Rien n'a mieux prouvé combien l'auteur était étranger aux mouvemens du cœur et de la nature. En effet, jamais ses vers ne s'échappent de l'ame; ses sentimens sont quelquefois de la grandeur, mais bien rarement de la vérité. Son style a quelquefois de la force, jamais d'intérêt ni de charme. On n'a pas retenu de ses pièces un seul vers de sensibilité. Quand Gabrielle apprend

* Elle l'a été depuis, et avec succès, ce qui ne la rend pas meilleure.

la mort de son amant, de Couci, elle dit très-philosophiquement :

Hélas ! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu.

Une femme qui n'est pas plus affligée, n'affligera pas les autres. De pareils vers sont pires que tous les solécismes, parce qu'il n'y a rien de pis que ce qui est froid et faux.

Le dernier ouvrage de M. de Belloi a été *Pierre le cruel*. La chûte totale de cette tragédie qui n'a jamais été imprimée, a, dit-on, avancé les jours de l'auteur. Il était déja d'une très-mauvaise santé, sujet à une mélancolie profonde, suite des longues traverses qu'il avait essuyées, et peut-être encore plus de la persuasion où il était que les gens de lettres ne lui rendaient pas justice. Il n'ignorait pas que sa réputation n'était pas à beaucoup près égale à ses succès, et il s'appercevait souvent d'un grand intervalle entre l'opinion qu'il avait conçue de ses talens, et celle qu'en avait le public. Personne ne le regardait comme un bon écrivain, et il était convaincu, il imprimait qu'*il avait le secret des vers de Racine, et qu'il l'apprendrait au public :* assurément il n'avait

pas pris ce *secret* pour lui. Ses préfaces étaient pleines d'humeur et quelquefois d'un amour-propre naïf. Il n'y avait peut-être que lui capable d'imprimer une phrase telle que celle-ci : *on sait assez que je suis modeste.* Quand il fut reçu à l'académie française, il s'apperçut que le vœu de la cour l'y portait bien plus que le vœu des gens de lettres. Sa réception fut froide et solitaire ; on appliqua à l'académie ces vers de la Henriade :

Médicis le reçut avec indifférence,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Quelque temps avant sa mort qu'il ne croyait pas si prochaine, il forma le projet de voyager : un homme très-riche qui s'intéressait à lui, lui offrit sa bourse. M. de Belloi répondit qu'il ne savait pas quand sa santé lui permettrait d'effectuer son projet ; mais il pria la personne qui voulait lui faire un présent, d'employer cet argent à faire sculpter en marbre le buste de M. de Belloi, pour le placer à côté de celui de Molière, dans la nouvelle salle que l'on projette pour la comédie française : c'est mourir avec d'étranges illusions. M. le duc de Duras le remplacera à l'académie française.

Je crois ne pouvoir annoncer trop tôt à V. A. I. que l'histoire de Russie m'a fourni un sujet de tragédie que l'on regarde ici comme ce que j'ai fait de plus passable. C'est la disgrâce du Prince Menzicof, et son exil en Sibérie avec sa femme et ses enfans. J'ai bâti une fable sur ce fond historique; car une histoire ne fait jamais une pièce. J'ai conservé fidèlement le caractère de mon héros, tel qu'il a été dans son ministère et dans sa disgrâce. Ce qu'il y a de plus heureux dans mon ouvrage, c'est que j'ai trouvé le moyen de mettre en projet dans la bouche de Menzicof tout ce que l'auguste mère de V. A. I. a réellement exécuté. J'ai été prophète après coup; il n'y a pas grand mérite à cela; mais il est toujours heureux d'avoir à retracer des choses véritablement grandes, etc.

LETTRE XIV,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Je croirais méconnaître l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, et dont vous m'avez donné tant de preuves, si je ne commençais par vous apprendre les bienfaits dont le roi vient de m'honorer. J'ai eu l'honneur d'annoncer à S. A. I. dans les premiers jours de ce mois la mort de M. de Belloi. Il avait une pension de douze cents livres sur les menus plaisirs du roi, que S. M. m'a accordée. Il en avait une autre sur le trésor royal, qui, je crois, sera donnée à l'abbé Delille. Vous connaissez sûrement tout le mérite de cet excellent écrivain; il vient de faire un nouvel ouvrage. Ce n'est pas une traduction, c'est un poëme original *sur la nature champêtre* *; il le divise en trois parties, l'art de la chanter, l'art de l'orner, l'art d'en jouir. J'en connais deux chants qu'il a lus à l'académie, le jour de la réception de

* Qui a paru depuis sous le titre de Poëme *des Jardins*.

M. de Malesherbes, et que j'ai entendus en société cinq ou six fois. C'est un ouvrage très-agréable; vous devez bien vous attendre que le fond en est commun; mais il y a dans les détails beaucoup de poésie, de variété, de mouvement : vous trouverez dans ce poëme une couleur plus aimable, plus douce, quoique moins pure que celle que vous avez pu remarquer dans la traduction des Géorgiques. Je ne veux pas vous dire *ed io anche son pittore;* mais sans me croire aussi bon peintre d'histoire que l'abbé Delille est bon paysagiste, je dois pourtant vous avouer que je viens de faire une nouvelle tragédie, en attendant qu'on joue les *Barmécides*, et une tragédie tirée de votre histoire, un sujet Russe, Menzicof enfin, exilé en Sibérie avec sa femme et ses enfans. Voilà le fond sur lequel j'ai travaillé. La scène établie en Sibérie, m'a fourni des couleurs locales absolument neuves et qui ont paru énergiques. On a trouvé ma fable intéressante, si j'en juge sur-tout par les larmes qu'elle a fait répandre; j'en ai vu couler en abondance et avec beaucoup de grâce des beaux yeux de M.me la princesse de Baratinski et de M.me la comtesse de Strogonof. Tous les Russes de

ce pays m'ont entendu et applaudi ; mais ils m'ont paru un peu fâchés des changemens que je me suis permis dans les faits historiques. J'aurais voulu que vous fussiez là pour leur faire comprendre qu'avec l'histoire toute seule on ne fait pas une tragédie. D'ailleurs ce que j'ai imaginé est parfaitement indifférent pour la nation Russe *; mais ce qui ne doit pas l'être, c'est le bonheur que j'ai eu de mettre en prophétie le tableau de sa gloire présente. Rien n'a fait plus d'effet que ce morceau ; il est dans la bouche de Menzicof qui expose ce qu'il aurait voulu faire, s'il était monté sur le trône après la mort du czar, en épousant sa veuve, comme je suppose qu'il en avait le projet.

Possesseur, etc.

Vous pouvez juger, par cet échantillon, du style de la pièce. Il faut que votre pays soit fait pour me porter bonheur en tout, car on

* C'est ce qu'on ne pensa pas alors à Pétersbourg. L'auteur informé par l'ambassadeur de Russie que le sujet ne plaisait pas à cette Cour, crut devoir à la reconnaissance de ne pas faire jouer la pièce à Paris : elle ne fut représentée qu'à Fontainebleau, où elle fut fort applaudie.

s'accorde à croire que cet ouvrage est ce que j'ai fait de mieux ; on me conseille même de le faire jouer avant les *Barmécides*. Je dois le lire mercredi chez la reine.

Malgré la décadence du goût et l'inondation de la barbarie, la poésie se soutient parmi nous, particulièrement la poésie descriptive, si malheureuse dans l'épopée du siècle dernier. Les vers du *Poëme des Saisons* et ceux de l'abbé Delille étaient déja de beaux monumens en ce genre. Un homme qui vient de sortir tout-à-coup de l'obscurité, en prépare un nouveau moins régulier, mais dans lequel il y aura des parties brillantes ; c'est M. Roucher, auteur d'un *Poëme des Mois*, auquel il travaille depuis dix ans, et qui n'est pas encore à beaucoup près achevé, mais dont il a lu des morceaux dans les sociétés. Son poëme aura douze chants, les douze mois de l'année : vous sentez d'avance le vice du sujet. Il n'y a, à proprement parler, que quatre époques dans l'année pour un poëte, et ce sont celles qui marquent les saisons ; les autres n'offrent que des différences arbitraires. D'ailleurs douze chants sans un fond d'action, auront bien de la peine à n'être pas un peu ennuyeux ; j'en

ai entendu trois. La disposition des parties n'en est pas heureuse ; le style en est très-inégal, les épisodes sont médiocres ; l'auteur donne souvent dans l'enflure, et quelquefois dans les détails minutieux. Ses contrastes sont souvent des caricatures maladroites ; il peint les amours des baleines, et tout de suite après ceux des moineaux et des tourterelles.

Serpentes avibus geminantur, tigribus agni. Hor.

On voit un homme dont le goût n'est rien moins que sain ; mais c'est le P. Lemoine de notre siècle ; il a une tête poétique. Il réussit à rajeunir par le coloris des peintures usées. Il a de beaux élans, de beaux traits : *infelix operis summâ.* Ce M. Roucher qui a trente ans et qui est marié, est sans fortune ; mais on a été à son secours, et M. Turgot se propose de le placer. Nous aurons à la rentrée une tragédie en prose de Sedaine.

Ultrà Sauromatas fugere hinc libet.

J'attends toujours de vos nouvelles.

LETTRE XV.

Je voudrais pouvoir annoncer souvent à V. A. I. d'aussi beaux ouvrages que l'*Éloge de Marc-Aurèle*, par M. Thomas. Cet éloge composé il y a environ quatre ans, avait été lu dans une séance publique de l'académie française, le jour de la réception de l'archevêque de Toulouse. Il fit une impression très-vive, quoiqu'alors il y y eût des longueurs que l'auteur a retranchées depuis; mais les vérités fortes qu'il contenait, et qui alors paraissaient d'autant plus hardies, qu'elles semblaient une satyre indirecte d'un ministère * qui haïssait ouvertement toute vérité et toute vertu, donnèrent un grand relief à cet ouvrage, qui pourtant n'avait pas besoin d'être une satyre pour obtenir un grand succès. M. Thomas eut défense d'imprimer l'*Eloge de Marc-Aurèle*; et ce qui est plus extrordinaire, la réponse qu'il avait faite au discours de réception de l'archevêque de Toulouse et ce discours

* M. de Maupeou.

même furent enveloppés dans cette défense. Aujourd'hui qu'il est permis de louer la vertu, l'*Éloge de Marc-Aurèle* vient de reparaître avec éclat; c'est sans contredit le chef-d'œuvre de l'auteur. Il a donné à cet éloge une forme dramatique absolument neuve, et la plus heureuse et la plus imposante que jamais un orateur ait imaginée. C'est le philosophe Apollonius, l'ami de Marc-Aurèle, qui arrête la pompe funèbre de cet empereur au milieu de Rome, et qui devant un peuple innombrable, rappelle les vertus et les bienfaits du prince que la mort vient d'enlever au monde, et de l'ami qu'il a perdu : c'est un sage qui loue un sage ; mais ici le sage est orateur. Il parle devant un peuple dont il réclame le témoignage, et qui joint ses acclamations à la voix du panégyriste. Les mouvemens variés de l'orateur, qui de temps en temps s'attendrit et s'interrompt, et ceux des citoyens qui répondent aux siens, les mots qu'il adresse quelquefois à Commode, fils et successeur de Marc-Aurèle, présent à cette cérémonie, et qui annonce déja par l'air dont il écoute le philosophe, *que Marc-Aurèle est tout entier dans le tombeau*; les députés des nations qui apportent tour-

à-tour à sa cendre les regrets et les hommages des trois parties du monde ; les dernières paroles d'Apollonius, qui ose pressentir, dans sa douleur, la tyrannie dont Commode menace l'univers ; enfin Commode lui-même, qui las d'entendre louer ce qu'il n'imitera pas, agite sa lance d'une manière terrible, et interrompt tout-à-coup, dans la bouche de l'orateur, l'éloge de la vertu ; la terreur et la consternation du peuple romain ; tous ces mouvemens forment un drame moral, plein de majesté et d'intérêt, digne d'être représenté devant des sages et devant des rois.

Pour qu'il ne manque rien au succès et au mérite de ce bel ouvrage, l'auteur a désenflé son style, mûri ses beautés et amoindri les défauts de sa manière.

Un autre ouvrage, instructif aussi dans un genre moins relevé, mais d'une utilité plus commune, c'est le livre qui a pour titre, *Conversations entre une mère et sa fille*. Ce livre estimable contient tout ce que l'on peut enseigner en morale à un enfant depuis cinq ans jusqu'à dix ; il y règne partout un excellent esprit. On voit que l'auteur, supérieure à sa matière, en se rabaissant à

la portée d'un enfant, n'est pas indigne de l'attention d'un homme mûr. Il y a des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes. Ce livre est de M.me d'Epinai, connue par ses liaisons avec nos philosophes les plus renommés, Diderot, Rousseau de Genève, d'Alembert, etc.

La Vie du Pape Ganganelli est d'un autre genre; c'est une de ces productions du moment, dont s'emparent au plus vîte ceux qui épient l'occasion d'un événement ou d'un titre de livre fait pour leur attirer une attention que leur talent et leur style ne leur attireraient pas. Ce livre est d'un M. C***, auteur de quelques brochures morales. *Son Histoire du Pape Clément XIV* est un ouvrage utile; on y fait connaître ce pontife, et il y a des anecdotes curieuses. L'auteur qui a voyagé en Italie, qui a même connu le feu pape, et qui a eu de plusieurs cardinaux des mémoires sur sa vie, écrit en homme assez instruit des faits, mais non pas en homme de talent. Son style est précieux, néologique, plein de fautes et de solécismes.

Une histoire mal écrite peut au moins être instructive; mais dans un drame où l'on se propose d'intéresser, si l'on est ennuyeux et

plat, quelle ressource reste-t-il? C'est précisément ce qui arrive à Mercier qui vient de nous donner, *pour faire oublier Athalie et Cinna, la Brouette du Vinaigrier*: c'est le titre d'un drame en prose, comme de coutume. Le sujet est un conte connu, un vinaigrier dont le fils était fort amoureux et fort aimé de la fille d'un riche bijoutier, et qui, pour rapprocher la distance entre les deux amans, alla demander la fille du bijoutier en mariage pour son fils, en roulant devant lui son baril rempli d'or. Voilà l'action que Mercier a mise en dialogue, et dans laquelle il n'y a aucune espèce d'intérêt.

M. Berquin s'est amusé à mettre en vers le *Pygmalion* de Rousseau. Les vers ne sont pas trop mal tournés, et les estampes qui représentent chaque mouvement de la statue, ne sont pas sans mérite; mais je trouve toujours extraordinaire qu'on mette en vers la prose d'autrui.

V. A. I. goûtera davantage un petit recueil qu'a fait le même M. Berquin des morceaux les plus piquans des papiers anglais dans le genre philosophique, recueil qu'il appelle, on ne sait pourquoi, *Choix de Tableaux*, quoiqu'il n'y ait que des portraits.

Les auteurs et amateurs de *drames* sont un peu piqués d'une plaisanterie qu'on débite, et qui a pour titre, *Les effets de l'amour et du verd-de-gris,* ou *M. Cassandre, tragédie très-bourgeoise,* ou *drame très-sombre*, etc. C'est une espèce de parade en style burlesquement tragique, où l'on emploie les tournures, les expressions, le galimathias, l'interponctuation extravagante, la pantomime puérile de tous les mauvais drames, de manière à en faire sentir le ridicule. La pièce pouvait être plus plaisante ; mais l'épître dédicatoire, le discours préliminaire, l'avis au lecteur, l'avertissement, le catalogue des livres sous presse, les notes, toute la prose enfin est d'un très-bon goût, et joint la finesse à la gaîté.

J'ai eu l'honneur de lire la tragédie de *Menzicof* devant la reine qui a beaucoup pleuré, et qui a daigné m'accueillir avec une extrême bonté. J'ai lieu d'espérer que cette pièce sera jouée cette année à Fontainebleau sur le théâtre de la cour.

Linguet chassé de son ordre, s'est encore adressé au parlement pour s'opposer à l'homologation de l'arrêt ; il a parlé à huis clos. L'avocat-général, M. de Barentin, a pris des conclusions contre lui, et l'arrêt de radiation

a été unanimement confirmé. Il lui reste pour dernière ressource de présenter requête au conseil en cassation, et quand la requête aura été refusée, c'est le *nec plus ultrà :* elle le sera, et Linguet ne l'ignore pas ; mais il ne laissera pas de la présenter. Peu lui importe de multiplier ses flétrissures, pourvu qu'il occupe le public de lui, comme un homme qui se ferait donner des coups de bâton dans la rue, pour faire mettre le monde aux fenêtres.

M. le chevalier de Châtellux a été élu d'une voix unanime pour remplacer M. de Chateaubrun à l'académie française. M. le duc, aujourd'hui maréchal de Duras, se présente pour remplacer M. de Belloi, et n'a point de concurrens.

On a donné dernièrement au théâtre Italien la première représentation des *Femmes vengées*, opéra-comique tiré du conte de Lafontaine, intitulé *les Rémois.* La pièce est comme toutes celles de Sedaine, assez agréable au théâtre, où il assemble des tableaux que les acteurs font valoir ; mais elles ne sont pas faites pour être lues. La musique de Philidor est très-médiocre et très-peu digne de ce compositeur célèbre ; j'aurai l'honneur d'en reparler à V. A. I.

dans le premier ordinaire. Cette pièce sera reprise à la rentrée des spectacles que l'on vient de fermer.

On m'a demandé il y a quelque temps des vers pour le portrait de M. Turgot, notre contrôleur général des finances : voici ceux que j'ai faits, qui, s'ils n'ont pas d'autre mérite, ont du moins celui de la vérité.

Ses talens, son courage et sa raison profonde,
Sont dignes de sa place et du choix de Louis.
Le pauvre et l'opprimé sont ses premiers amis,
Et le vœu de son cœur serait de faire au monde
Le bien qu'il fait à son pays.

LETTRE XVI.

Les spectacles sont fermés, mais les comédiens occupent le public par des procès, si ce n'est pas par des pièces nouvelles. Ils ont une querelle juridique avec deux auteurs, *Mercier* et *Palissot*, et cette querelle n'est pas indigne d'attention, parce qu'elle peut amener une réforme dans l'anarchie comique. La cause de Mercier * paraît fort bonne. Ils ont reçu une pièce de lui, il y a environ deux ans; il s'est présenté pour en lire une seconde; ils lui ont répondu par une lettre délibératoire, que non-seulement ils ne joueraient point sa pièce reçue, mais qu'ils n'entendraient point celle qu'il avait à leur lire, ni aucune de celles qu'il ferait. Ils fondaient cette résolution sur ce que Mercier,

* Pas tant que l'auteur le croyait alors : c'est ici le cas du *summum jus*, *summa injuria*. La loi positive ne saurait déroger ici à la loi naturelle qui serait trop contrariée, si l'on forçait les comédiens à se mettre en communauté de talens et d'intérêts avec un écrivain qui se déclare leur ennemi public : cela répugne.

dans un ouvrage intitulé *Essai sur le drame*, les avait traités d'une manière *injurieuse*. Mercier invoque contre eux leurs propres réglemens rédigés par les gentilshommes de la chambre, réglemens par lesquels ils sont obligés de jouer une pièce à son rang, lorsqu'ils l'ont reçue. Il n'y a point de réplique à un titre si bien établi. S'ils se trouvent *injuriés* par Mercier, ils peuvent rendre plainte devant les magistrats, mais ils n'en sont pas moins obligés de jouer; c'est leur état et leur fonction dont ils sont responsables aux auteurs et au public. Le mémoire de Mercier est signé d'un avocat, et le parlement qui a la grande police, prendra connaissance de l'affaire, si les gentilshommes de la chambre n'interposent pas l'autorité du roi.

La cause de Palissot paraît assez mal fondée. Il a lu aux comédiens une comédie *des Courtisanes*, en trois actes et en vers. Elle a été refusée à la pluralité des suffrages, et les comédiens sont jusqu'ici dans leur droit. Palissot prétend qu'ils ont motivé leur refus sur l'indécence de la pièce, et que sa comédie étant approuvée par la police, ils ne sont point juges de

ce genre de convenance. Son mémoire est imprimé ; mais malheureusement sa pièce l'est aussi, et l'on voit que les comédiens ont eu raison de la rejeter, si ce n'est comme indécente, du moins comme un drame froid, ennuyeux, vide d'action et d'intrigue, où tous les caractères sont manqués, et qui n'a d'autre mérite que d'être écrit avec assez de correction et de facilité. C'était un sujet fécond que celui des courtisanes : Palissot n'en a rien tiré. Le principal personnage, Rosalie, qui veut se faire épouser d'un jeune homme amoureux d'elle, est bête comme un oison ; le jeune homme l'est encore davantage. Un faux philosophe qu'il appelle Sophanès, est un homme gratuitement vil, dont on ne connaît ni les motifs ni l'intérêt. Lysimon, parent du jeune homme, fait pour jouer le beau rôle, et pour empêcher ce jeune insensé de faire un mariage ridicule, Lysimon n'a ni éloquence ni énergie. Les autres *courtisanes* qu'il introduit une fois ou deux dans des scènes épisodiques, sont des coureuses de la rue. Le dénouement se fait par un cocher de fiacre qu'on envoie chercher, et qui reconnaît sa sœur Javotte dans Rosalie ; le jeune homme est détrompé, et voilà

toute la pièce : elle est faite pour prouver combien Palissot a peu de talent comique.

Cet homme qui fit beaucoup de bruit, il y a quinze ans, et qui est resté depuis dans une obscurité dont il tâche en vain de sortir, est né avec de l'esprit; son goût est cultivé et son jugement sain, quand la passion ne l'égare pas; mais il n'est nullement fait pour produire des ouvrages d'imagination, ni pour prendre un essor élevé dans aucun genre. Il débuta par une tragédie de *Zarès* qui fut sifflée et qui méritait de l'être. Une petite comédie des *Tuteurs* eut quelques représentations et n'a jamais été reprise. *Son histoire des rois de Rome*, fort exaltée dans *l'Année littéraire*, n'a jamais été lue; mais ses *Petites lettres* le furent beaucoup. Il y relevait les travers et les ridicules d'un homme qui, avec du mérite, prêtait le flanc à cette espèce d'attaque. C'était Diderot, l'entrepreneur du grand édifice encyclopédique, homme savant et laborieux, auteur de plusieurs morceaux où l'on trouve de l'éloquence et de l'imagination, mais le plus souvent obscur et guindé, affectant un faste prophétique, ayant le ton plutôt que les lumières d'un législateur, débitant une poétique erronée,

s'échauffant sur de petites choses et se trompant sur les grandes. Voilà bien des côtés faibles, et Palissot n'a pas, à beaucoup près, profité de tous. Les *Petites lettres* le conduisirent à la *comédie des Philosophes.* Un homme qui commençait à être puissant et célèbre, et qui a joué depuis un grand rôle dans l'Europe, M. le duc de Choiseul, qui n'aimait pas les philosophes, protégea Palissot. Sa comédie fut jouée, elle eut beaucoup de succès. L'intrigue n'est qu'un squelette des *Femmes savantes de Molière;* mais il y a des scènes plaisantes, et en général la pièce est bien écrite; c'est sans nulle comparaison, ce qu'il a fait de mieux. *Le Rival par ressemblance* qu'il donna ensuite, tomba à la première représentation. *L'Homme dangereux,* qui n'était dangereux que par l'ennui, n'a jamais été joué *. Dans sa *Dunciade*, il y a des vers bien tournés et quelques fictions ingénieuses; mais il n'y a ni le fond d'un poëme, ni la gaîté d'une satyre. Ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent accompagnés des mêmes injures : *Ce n'est pas assez,* lui disait M. de Voltaire quand il

* Il l'a été depuis, sans succès.

lui porta sa *Dunciade*, *ce n'est pas assez d'être méchant, il faut être gai.* Les *Mémoires littéraires* qui accompagnent sa *Dunciade*, n'ont ni la grossièreté de Fréron, ni l'insipidité de l'abbé A***, ni la ridicule impudence et l'hypocrisie odieuse de Sabatier, ni le ton platement bourgeois de Querlon. Il est fort supérieur à toute cette populace de satyriques. Sa prose est pure et coulante, mais un peu sèche et trop dénuée de grâce et de coloris. Il y a de la modération et de la justesse dans plusieurs de ses jugemens; il y a dans d'autres une partialité qui perce, quoiqu'il veuille la dissimuler. En total, Palissot, homme d'esprit, écrivain correct et littérateur instruit, jouissant d'une fortune honnête dont il est redevable à l'ancienne protection du duc de Choiseul, aurait pu vivre heureux et estimé, s'il n'eût pas voulu travailler à des ouvrages d'imagination pour lesquels il n'est point né, et décrier avec acharnement des écrivains dont il ne détruira point le mérite. Je me souviens qu'ayant eu occasion de le voir quelquefois, il y a dix ou douze ans, je lui demandai d'où lui venait cette fureur d'insulter une foule de gens dont il n'avait point à se plaindre? Il

me répondit avec une bonne-foi assez singulière, qu'ennuyé et dégoûté de tout, il était dévoré de bile et d'humeur, *au point* (ce sont ses termes) *qu'il lui fallait un Poinsinet pour le faire rire*. Vous voyez qu'il faisait une satyre comme on prend une médecine.

Un autre satyrique, (car il n'en manque pas,) Clément, vient de publier une pièce de vers qu'il intitule *Mon dernier mot*. Le style en est froid et lâche, souvent plat, quelquefois ridicule ; il y a quelques vers bien faits ; mais la qualité la plus nécessaire à un satyrique, c'est d'être piquant ou plaisant, et ces messieurs ne sont ni l'un ni l'autre. Les blessures qu'ils font ne laissent pas trace : aussi personne ne s'en plaint, et Clément a le singulier malheur d'injurier vingt auteurs sans pouvoir se faire une querelle. Pour ne pas sortir de la satyre, *la Théorie du Libelle* de Linguet vient d'être supprimée par arrêt du conseil, comme un ouvrage *calomnieux*, et c'est le moindre châtiment qu'il méritât. Ainsi Linguet va toujours s'enfonçant dans la honte ; mais il ne sera puni que lorsqu'il se verra oublié.

M. de Guines a publié un mémoire dans

lequel il se plaint qu'on lui a défendu de rien publier de sa correspondance avec le ministre des affaires étrangères, M. d'Aiguillon; correspondance qui aurait jeté de la lumière sur les défenses de M. de Guines. Pour toute réponse, M. d'Aiguillon a publié toute sa correspondance, qui n'a paru jeter aucune lumière nouvelle sur la cause. On attend l'arrêt des juges qui pourra se faire attendre long-temps.

La gazette de France que faisait l'abbé Aubert, vient d'être donnée à M. Bret, homme fort honnête, auteur de quelques petites comédies qu'on joue quelquefois, et coopérateur du journal encyclopédique.

Nous aurons à la rentrée des spectacles, *Céphale et Procris*, opéra, paroles de Marmontel, musique de Grétri.

LETTRE XVII,

AU COMTE SCHOVALOFF.

THOMAS vient de se surpasser dans l'*Éloge de Marc-Aurèle*. Cet ouvrage lu à l'académie, il y a quelques années, et dont le ministère avait défendu alors l'impression, vient d'être publié avec grand succès, et a réuni les suffrages des connaisseurs. Il est certain que son style est fort perfectionné, et que la forme de ce nouvel éloge est heureuse et dramatique. Vous en verrez l'analyse dans le Mercure du 15 de ce mois qui vient d'être publié; mais je crois que vous ne me saurez pas mauvais gré si j'essaye d'apprécier avec franchise et en peu de mots toutes les productions de cet écrivain qui jouit d'une réputation méritée.

Il a commencé par être professeur dans un collége, après avoir eu de grands succès dans ses études, et il a cela de commun avec l'abbé Delille. Ce dernier professe encore la troisième au collége de Lamarche, quoiqu'il soit assez ridicule qu'un académicien français dicte des thêmes à des enfans. Thomas qui

s'est fait connaître plutôt par ses triomphes académiques, a été tiré de bonne heure de la poussière collégiale. Il fut placé en qualité de secrétaire dans les bureaux du duc de Praslin, alors ministre, et cet emploi ne convenait guères à un homme de lettres. Les grands devraient toujours songer à ne pas contrarier le talent en récompensant l'auteur. Les commis du bureau, confrères de M. Thomas, ne pouvaient concevoir qu'un homme dont on leur avait vanté l'esprit, ne sût pas faire une enveloppe de lettres. Le duc de Praslin qui haïssait Marmontel, voulut engager Thomas à se présenter pour l'académie en concurrence avec lui, et lui répondit de l'appui de la cour. Mais Thomas sachant que l'académie avait des vues sur Marmontel qui d'ailleurs méritait cette place, refusa de se prêter à la vengeance du duc de Praslin, qui ne lui pardonna pas son refus. Cependant il faut convenir que ce seigneur fut généreux dans son ressentiment; il ne voulut plus le garder chez lui, et lui retira les promesses qu'il lui avait faites de l'avancer; mais il créa pour lui la charge de secrétaire-interprète des Suisses, qui n'exigeait aucune fonction, et qui rapportait cent louis d'appointemens.

Ce procédé est noble, mais celui de Thomas l'est davantage. Venons à ses productions.

On ne se souvient plus guères d'un petit écrit par lequel il débuta, et qui n'annonçait pas ce qu'il serait un jour : c'était une critique *du Poëme de la Loi naturelle* de M. de Voltaire, dont il est devenu depuis l'un des plus grands admirateurs. Je ne parle de cette brochure oubliée, qu'à cause de la différence remarquable entre les principes qu'elle renferme, et ceux que l'auteur a depuis adoptés.

Il composa à peu près dans le même temps une ode pour M. de Séchelles, alors ministre des finances, qui avait rendu quelques services à l'Université de Paris. Il commence par comparer le feu que lui inspire ce ministre, au feu qui brûle dans les entrailles de l'Etna : tout le reste est à peu près dans ce goût. C'est l'ouvrage d'une tête bien jeune ; mais le style annonçait quelques talens pour les vers. Ensuite parut un poëme *sur la mort de M. de Jumonville*, officier Français, tué en Canada, par la trahison de quelques Anglais. Ce n'était pas trop un sujet de poëme, mais l'auteur s'étend sur la guerre allumée entre la France et l'Angleterre, et qui embrâsait les deux mondes. Il y a de beaux vers, mais

en général ce poëme est l'ouvrage moderne qui ressemble le plus à Claudien ; tous les vers y paraissent jetés dans le même moule ; ils ont la même emphase d'expression, le même retentissement monotone, qui fatigue les oreilles, et qui est le contraire de l'harmonie. Il n'y a ni nuances, ni variété, ni intérêt : quelqu'un dit alors que les vers de Thomas ressemblaient aux Cent-suisses.

C'est vers ce temps que l'académie française, qui jusqu'alors n'avait donné pour sujets de prix que des lieux communs de morale, proposa les panégyriques des hommes les plus célèbres en tout genre. On commença par le maréchal de Saxe ; ce fut M. Thomas qui remporta le prix de cet éloge ; c'est la première époque de sa réputation. Il y avait dans cet ouvrage un caractère d'élévation très-marqué, et le ton d'un génie né pour l'éloquence d'apparat, celle du genre démonstratif ; mais en même temps on y voyait tous les défauts, qui mêlés à des beautés grandes et fortes, ont depuis caractérisé la manière de M. Thomas. C'est un effort continuel qui rend le style pénible et tendu, une recherche d'expressions abstraites et d'idées métaphysiques, une profusion uniforme de

tours oratoires, un emploi fatiguant des termes de géométrie et de science, appliqués aux objets de morale et de goût. Ces défauts se retrouvent dans les éloges qui suivirent celui du maréchal de Saxe, dans l'éloge du chancelier d'Aguesseau, inférieur au premier, dans celui de Duguai-Trouin, supérieur à tous les deux, dans celui de Sully qui est fort au-dessous du sujet, dans celui de Descartes qui surpasse tous les autres par l'étendue des connaissances philosophiques et l'énergie de la diction, mais aussi par la bouffissure et l'exagération. L'ouvrage où ces défauts se remarquent le moins, c'est l'*Éloge du Dauphin de France*. Il y a beaucoup plus de simplicité, de douceur et d'intérêt de style que dans tous les autres; mais il faut avouer sur-tout, pour la gloire de M. Thomas, que dans l'*Essai sur les Éloges*, tous ses défauts semblent affaiblis par la réflexion et l'expérience, et compensés par des traits admirables. Le fond de cet ouvrage est plus riche, plus substantiel, et les beautés sont d'une trempe plus durable.

M. Thomas travaille depuis douze ans à un poëme épique dont le héros est le czar Pierre. Ce sujet est grand et absolument neuf; c'est

d'ailleurs une belle entreprise qu'un poëme épique : *In magnis tentasse sat est.*

Une obligation particulière que les lettres ont à cet écrivain, c'est que par une suite d'ouvrages couronnés, qui tous étaient d'un mérite distingué, il a donné le premier de l'éclat et de l'importance aux prix de l'académie, qui n'ayant guères été accordés jusques-là qu'à des ouvrages très-médiocres attiraient à peine l'attention du public, et n'étaient guères disputés que par les moindres littérateurs. Ils le sont aujourd'hui par les écrivains du plus grand talent; et parmi les ouvrages couronnés depuis M. Thomas, plusieurs ont fait une grande impression, et sont dans la classe des productions qui demeurent. On peut conclure de ce que nous avons dit de M. Thomas, que peut-être ne sera-t-il pas mis au nombre des écrivains qu'on relit le plus souvent, mais qu'il jouira d'un rang honorable parmi ceux qui ont soutenu l'éloquence française dans ce siècle, et qu'on ne lira jamais ses ouvrages sans y trouver des morceaux dignes d'admiration.

Comme tout est mode dans ce pays, celle des lectures est actuellement fort en vogue.

On se souvient de celles que faisaient autrefois le vieux Crébillon de son *Catilina*. Depuis ce temps, les lectures n'avaient pas fait nouvelle jusqu'à *la révolution de Russie* par M. de Rulhières, qui excita beaucoup de curiosité. *Mélanie* (si vous me permettez d'en parler) fit une impression plus vive et qui se répandit davantage, parce qu'il y a plus de gens curieux d'un drame que d'un morceau d'histoire, et que l'attendrissement est en général l'impression qu'on desire le plus. Je mis beaucoup de complaisance dans les lectures de *Mélanie ;* c'était un cas particulier ; elle ne pouvait pas être jouée ; il était même douteux que je pusse l'imprimer. Je n'en vins à bout qu'avec du crédit, et ce crédit, je n'en fus redevable qu'à l'enthousiasme public qui entraîna l'autorité ; il m'entraîna moi-même, et je n'eus guères la force de me refuser au plaisir que je faisais et à mes propres intérêts. Cependant, comme ces lectures ont des inconvéniens, et qu'on désoblige tous ceux qu'on est forcé de refuser, je me suis imposé la loi de ne plus lire mes ouvrages que dans mes sociétés, ou chez les personnes qui m'honorent d'une bienveillance particulière.

M. Guibert, jeune militaire distingué dans son état, décoré de la croix de S. Louis et du grade de colonel, homme qui a beaucoup d'esprit et de prétention d'esprit, une tête exaltée, un goût fort peu exercé, et une ambition très-active en tout genre, auteur d'un ouvrage sur *la Tactique* qu'estiment les militaires, et dont la préface a des beautés qui prouvent au moins de la mémoire, est un de ceux qui ont le plus cédé à la mode des lectures. Il a fait une tragédie intitulée *le Connétable de Bourbon*, qu'il ne veut ni faire jouer ni imprimer, apparemment pour se réserver le plaisir de la lire sans l'exposer au danger d'être jugée. Il l'a lue à tout le monde; il y a quelque élévation dans les sentimens et de l'appareil militaire; mais la pièce en général est très-mal écrite et encore plus mal composée. Cependant, comme elle est l'ouvrage d'un jeune colonel, et que le sujet est national, elle a été fort applaudie par les gens du monde et par la cour. Vous savez que j'ai lu *Menzicof* à la reine : M. Guibert n'a rien eu de plus pressé que de lui lire *son Connétable*, et cela n'a pas été difficile à obtenir. Il a fait depuis deux ans un *Éloge de Catinat* qu'il doit

envoyer à l'académie cette année. Il y aura sûrement une forte brigue, car il est fort lié avec toute la bonne littérature, et n'est pas mal avec la mauvaise. Je ne connais personne qui ait une aussi forte dose d'ambition. Il ne prétend à rien moins qu'à *remplacer Turenne, Corneille et Bossuet.* Je ne sais ce qui arrivera du premier; mais j'ai peu d'espérance pour les deux autres.

J'attends toujours vos ordres pour les nouveautés. Nous avons la nouvelle traduction *de Pline le Naturaliste*, qui doit être en 12 vol. *in*-4.°, avec des notes et des commentaires; il n'en a encore paru que sept. C'est un ouvrage utile et estimable, sur-tout par les notes, et qui convient à votre bibliothèque et à vos goûts; car il me semble que vous faites cas de l'histoire naturelle. Cependant, comme cet ouvrage peut n'être pas complet de quelque temps d'ici, je commencerai par vous envoyer ce que nous avons eu de plus passable en nouveautés, c'est-à-dire, un très-petit nombre de livres; car je n'ai pas le courage de vous expédier toutes les mauvaises brochures louées dans l'*Année littéraire.*

Connaissez-vous des vers bien anciens qu'on attribue à M. de Voltaire, et qui n'ont

jamais été imprimés? Ils sont adressés à un M. d'Ussé qui dans des vers de sa façon avait comparé M. de Voltaire à Jésus-Christ! Le parallèle est assurément fort inattendu.

Dans tes vers, d'Ussé, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi.
Je n'eus de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

Je viens de recevoir le paquet de M. de la Fermière, qui m'a été adressé de la Haye par M. le prince de Gallitzin; je n'ai pas encore eu le temps de jeter les yeux dessus; je vais m'occuper de l'impression.

J'ai su de M. le prince de Baratinski, que S. A. I. avait été reçue à Moscow avec de grandes démonstrations de joie et d'amour; je partage le plaisir que ce triomphe a dû vous faire. Votre ambassadeur me traite avec beaucoup de bonté; sa belle-sœur est bien aimable et très-accueillante. J'ai l'honneur de leur faire ma cour quelquefois, etc.

LETTRE XVIII.

Les discussions sur la liberté du commerce des grains font actuellement l'objet le plus important de l'attention publique ; cette grande question d'économie politique partage les meilleurs esprits. Le contrôleur général des finances, M. Turgot, homme éclairé et vertueux, est à la tête de ceux qu'on appelle économistes, qui tiennent pour la liberté indéfinie. Cependant comme il faut aller pas à pas, le ministère n'a encore permis que l'exportation dans l'intérieur du royaume, de province à province, et non pas chez l'étranger. Mais d'un autre côté, beaucoup d'excellens esprits se sont opposés à la liberté illimitée, et celui qui l'a attaquée avec le plus d'éclat et de succès, est sans contredit M. Necker, riche négociant, ministre de Genève en France, homme plein d'esprit, de connaissances et d'activité, déja connu par *son Eloge de Colbert*, à la suite duquel il avait jeté dans des notes ses principes économiques. Il vient de développer ces mêmes principes dans un livre qui a pour

titre, *Sur la législation et le commerce des grains*, livre où il y a plus de mérite de style et plus d'intérêt que le sujet ne paraît en comporter, où le talent de l'analyse est mêlé au talent oratoire, et dans lequel beaucoup de vues générales et politiques annoncent une tête d'administrateur. Cet ouvrage a produit la plus grande impression, et a jeté l'alarme dans tout le parti économiste. Le marquis de Condorcet, ami de M. Turgot, et dont j'ai déja eu l'honneur de parler à V. A. I. comme de l'un des écrivains qui sont l'espérance de la philosophie *, s'est hâté de prendre la plume pour répondre à M. Necker; sa défense est en forme de lettres qui paraîtront successivement : je ne me rendrai point juge du combat. Je suis lié avec les deux champions, qui tous deux, à ce que j'aime à penser, ne veulent et ne cherchent que le bien public, et qui peuvent s'aider mutuellement à en découvrir les moyens. Il ne m'appartient pas non plus de décider sur le fond d'une question si épineuse et qui divise tant de bons esprits. J'ai mon opinion qui sans doute est fort indifférente;

* Il l'a parfaitement soutenue et même passée.

mais pour oser l'ériger en principe, il faudrait plus de connaissances sur cette matière que je n'en ai pu acquérir. Quoi qu'il en soit, j'ai mis le livre de M. Necker, parmi ceux que je destine à V. A. I., quoique j'attende toujours ses ordres pour les faire relier et les expédier pour Pétersbourg. Je joins à ce livre le *Voyage de Sicile* en deux volumes, traduit de l'anglais, ouvrage intéressant et curieux; l'*Etat civil, politique et commerçant du Bengale*, autre bon livre traduit aussi de l'anglais; l'*Histoire des Conciles*, en quatre volumes in-4.°, abrégé très-bien fait, qui a le mérite de réunir la substance de plus de cent in-folio, et qui est un livre de bibliothèque.

Les spectacles n'ont encore rien donné de nouveau à leur rentrée. L'opéra a repris *Orphée* pour une semaine; les comédiens francais ont joué une fois *Adélaïde de Hongrie* *; les Italiens ont continué *les Femmes vengées*; l'Opéra nous promet incessamment *Céphale et Procris*; les Français *Marcel et Maillard*. Comme il n'y a point de nouveauté, je joins ici un dialogue

* Mauvaise tragédie de Dorat.

très-ingénieux de M. de Condorcet, qui n'est imprimé nulle part *, et qu'il a bien voulu me confier, quoique je n'en approuve pas tous les principes.

DIALOGUE

ENTRE DIOGÈNE ET ARISTIPPE,

Sur la Flatterie.

DIOGÈNE.

Tu vis à la cour d'un tyran, et tu te dis philosophe !

ARISTIPPE.

Un philosophe doit vivre où les hommes ont le plus besoin de lui.

DIOGÈNE.

Aristippe flatte l'oppresseur de Syracuse !

ARISTIPPE.

Oui, mais il le désarme ; souvent il a sauvé la vie à des amis imprudens. *La flatterie et le mensonge ne sont plus des crimes, dès qu'ils sont utiles aux hommes* **.

---

* Je ne sais s'il l'a été depuis, et c'est pour cela seul que je le laisse ici.

** Il faudrait une page au moins pour faire sentir tout ce qu'un pareil principe a de pernicieux. *Non hîc locus.* Souvenez-vous seulement que ceux des orateurs

DIOGÈNE.

Pour sauver ces amis, on t'a vu baiser les pieds de Denys.

ARISTIPPE.

Qu'importe, si c'est là que la nature a mis ses oreilles ?

DIOGÈNE.

Jadis un philosophe sorti de l'école de Pythagore, de cette école fertile en ennemis des tyrans, n'eût paru dans Syracuse que pour ranimer dans le cœur des citoyens l'amour de la liberté et de la patrie ; il eût donné à un peuple faible, qui ne sait que trembler et haïr, le courage et les moyens de punir ; et si le sort y conduisait Diogène, crois-tu qu'il s'abaisserait à faire rire un vil tyran ? Il lui reprocherait ses voluptés, sa barbarie et ses mauvais vers. Denys se croit un dieu : je le ferais appercevoir qu'il n'est pas même un homme.

ARISTIPPE.

Denys, maître d'un peuple désarmé, est

---

révolutionnaires qui ont tant prêché la calomnie et l'ingratitude (*sur-tout soyez ingrats !*) partaient précisément du même point, et vous savez où ils allaient.

entouré de soldats vainqueurs des Africains et de la renommée de ses victoires : il mourra sur le trône. Que gagnerais-je à le braver? Le vain honneur de montrer du courage et de lui faire commettre un crime de plus? J'aime mieux lui en épargner.

J'ose lui déplaire quand il le faut pour servir des malheureux. Je ne crains point la mort, mais je ne hais point la vie : je ne veux point la sacrifier à une gloire inutile; mais je suis prêt à la donner pour le bien des hommes.

DIOGÈNE.

Dis plutôt qu'accoutumé aux plaisirs, tu es devenu l'esclave de la volupté, que tu crains moins la mort qu'une vie austère.

ARISTIPPE.

Le plaisir ne m'amollit point. Dans une ame ardente et inflexible comme la tienne, la volupté devient fureur; elle tient lieu de tout et rend capable de tout. La mienne, plus flexible et plus modérée, sait en jouir et peut s'en passer. Je ne suis ni assez sot pour la mépriser, ni assez emporté pour devoir la craindre. Je me livre gaîment aux fêtes tumultueuses de Denys; ma présence en a banni la débauche. Ses courtisans qui

bravaient la nature et les loix, craignent qu'Aristippe ne les accuse de manquer de délicatesse et de goût. Je saisis les momens où je vois que le plaisir a ramolli l'ame de Denys, et que sa douce ivresse en a banni la défiance; j'en profite pour le rappeler, non à la justice, (les tyrans ne peuvent plus la connaître) mais à la compassion dont la voix n'est jamais étouffée sans ressource. Je sais qu'il ne peut faire du bien par vertu ou par systême, et je tâche qu'il en fasse par caprice. On lui amena, il y a quelque temps, trois belles esclaves que des pirates avaient enlevées; elles pleuraient; le tyran blasé ne vit ni leur beauté, ni leurs larmes. Je venais de louer une de ses tragédies : *Aristippe*, me dit-il, *choisis une de ces esclaves. — Je les prends toutes trois*, répondis-je; *Pâris s'est trop mal trouvé d'avoir fait un choix*. Il rit; j'emmenai ces trois esclaves, et le lendemain je les renvoyai à leurs parens.

DIOGÈNE.

Ainsi confondu dans une troupe de vils flatteurs, l'ingénieux Aristippe se charge du soin de distraire un tyran de ses remords et de ses craintes. Ta voix le rassure contre la haine et l'encourage contre le mépris;

d'autant plus coupable, que tu as plus d'esprit et de crédit sur l'opinion, et que tu peux à la fois et le corrompre et l'excuser. En vain te vantes-tu de lui épargner des crimes, si tu fortifies ses vices.

ARISTIPPE.

Je détruis par une flatterie plus adroite le mal que feraient celles de ses esclaves *. Ils vantent sa puissance et la terreur qu'elle inspire; ils lui peignent les méchans ligués contre lui, mais contenus par la vigilance et la sévérité de sa justice. Alors il s'irrite, il n'est occupé qu'à imaginer de nouvelles précautions, qu'à rechercher des coupables et des supplices; il paraît agité par les furies. Seul libre au milieu de sa cour, je suis le seul qu'il croit sans intérêt de lui nuire; il me confie sa fureur et son effroi. Seigneur, lui dis-je, toutes ces précautions avertissent les Syracusains que vous croyez

---

* Combien il serait aisé de rendre Diogène plus fort contre Aristippe ! mais l'auteur avait alors besoin que celui-ci eût l'avantage : quelques années plus tard, il l'eût donné à Diogène, mais sans aller jamais au fait, non plus qu'ici l'esprit des *philosophes* tels que Condorcet, est toujours hors de la question.

mériter leur haine, et le leur feront croire. Craignez de les augmenter assez ces précautions, pour qu'un homme de cœur puisse trouver du péril et de la gloire à les tromper. Ce ne sont pas vos gardes qui vous défendent, c'est votre nom. On respecte en vous le vengeur de la Sicile et le protecteur des arts qui a rendu Syracuse la rivale d'Athènes ; ce sont ces titres honorables qui font votre sûreté. Denys calmé par mes discours, appelle dans son palais des hommes éclairés et vertueux, et s'adoucit dans leur société. Il s'indigne que les Carthaginois aient encore des places dans la Sicile ; il s'occupe des moyens de les en chasser, et laisse respirer Syracuse.

On vous hait, lui dis-je encore, pour avoir opprimé votre patrie. Chaque citoyen a dans l'ame le desir de venger la perte de sa liberté : eh bien ! abolissez les loix cruelles qui faisaient la honte et le malheur de Syracuse dans le temps de sa liberté prétendue ; faites des loix douces, favorables aux pauvres et aux derniers esclaves des citoyens ; forcez par vos bienfaits les Syracusains à vous bénir, et votre vie sera tranquille comme celle d'un père au milieu de ses enfans, et la Grèce qui admire votre génie et vos victoires, vous

mettra au rang de ses héros et de ses sages. Ainsi j'oppose à sa férocité naturelle son intérêt et sa gloire, et je fais sortir du sein de la tyrannie des loix heureuses et justes.

DIOGENE.

Mais Démarate et Agathocle qu'il a bannis, vous accusent d'avoir insulté à leur malheur; ils remplissent la Grèce de leurs plaintes et de la bassesse d'Aristippe.

ARISTIPPE.

Lorsque Denys chassa de la Sicile ces tyrans subalternes qui avaient partagé avec lui le droit de vexer les Syracusains, toute la cour s'empressa d'applaudir au tyran qui venait, disait-on, de punir des insolens qui avaient osé lui résister. Ses ennemis crièrent qu'il sacrifiait au plaisir de se venger les citoyens les plus utiles. Je dis aux uns et aux autres : si ces bannis n'eussent pas été ses ennemis, il eût dû les punir plus sévèrement. Souvenez-vous de ce malheureux étranger qu'immola aux dieux leur politique superstitieuse et barbare; c'est sa mort que Denys a vengée, et non ses propres injures. Est-ce que Diogène peut estimer Démarate ?

DIOGÈNE.

Je méprise les sots et je hais les hommes

cruels. Si je hais plus Denys, c'est qu'il a plus de puissance; mais si tu as une ame noble, pourquoi ramper dans la cour d'un tyran, content au milieu de l'oppression générale d'empêcher quelques maux particuliers ? Reste dans ta Grèce, formes-y des hommes par tes leçons, élève leur ame par tes exemples : tu seras plus utile, et sans être obligé de t'avilir.

ARISTIPPE.

Tout homme qui a des lumières et du courage peut faire du bien dans une ville libre ; Aristippe seul peut être utile à Syracuse : souffre qu'il y vive. Il vaudrait mieux sans doute qu'elle fût libre et gouvernée par de bonnes loix ; mais si ce mieux est impossible, faisons, sans nous irriter contre le destin, tout le bien qu'il est possible de faire, et ne désespérons point d'en faire même sous un tyran ; pourvu qu'il aime la gloire et haïsse la superstition.

DIOGÈNE.

Le spectacle de l'esclavage devrait révolter tes yeux ; et peux-tu n'être pas dégoûté de vivre avec des esclaves ?

ARISTIPPE.

Aussi suis-je venu dans la Grèce pour voir des hommes libres et causer avec Diogène.

DIOGÈNE.

Si tu savais vivre comme moi, tu n'irais point dans les palais des tyrans.

ARISTIPPE.

Si tu savais vivre avec les hommes, tu ne logerais pas dans un tonneau. Pardonne-moi ma facilité et mes plaisirs en faveur de ma douceur et de ma gaîté : ton courage et ta *sublime* * abstinence me font bien oublier ta dureté et ton orgueil.

DIOGÈNE.

Aristippe daignerait-il partager aujourd'hui le pain de Diogène, et boire avec lui de l'eau dans le creux de sa main ?

ARISTIPPE.

Oui ; va, malgré ma gourmandise, j'aime mieux tes bons mots que tous les vins de la Sicile.

---

* Pourquoi donc *sublime* ?

LETTRE XIX.

Il n'a encore paru qu'un premier cahier des *Lettres de M. le marquis de Condorcet ;* elles sont supposées écrites entre deux amis, de Paris à Montargis et de Montargis à Paris, afin que les deux interlocuteurs puissent parler, en connaissance de cause, des effets de la liberté du commerce des grains dans la capitale et dans les provinces. On ne fait encore dans ces premières lettres que poser quelques principes généraux de la science économique ; on n'y parle de M. Necker qu'en passant, et en associant son nom à celui de Linguet qui a écrit aussi contre les économistes. On a trouvé dans cette association autant d'amertume et d'injustice qu'il y a de différence entre M. Necker et Linguet pour l'existence personnelle et pour le ton de leurs ouvrages. Celui de M. Necker, toujours très-modéré et très-poli, a fait blâmer d'autant plus la violence qu'on remarque déja dans les premières lettres du marquis de Condorcet ; on n'y parle qu'avec le plus grand mépris de tous les adversaires de la

liberté indéfinie du commerce des grains, qui pourtant ne sont pas si méprisables. Il y a de bonnes plaisanteries et des historiettes fort gaies; mais on attendait une discussion exacte des principes de M. Necker, que l'on n'a pas encore vue. Les esprits étaient si échauffés de part et d'autre, et les premières lettres du marquis de Condorcet étaient si peu faites pour les calmer, que le ministère lui-même, quoiqu'aujourd'hui économiste, en a suspendu la suite qui était imprimée et qui allait paraître.

La science économique a pris naissance, il y a environ vingt ans, sous les auspices du docteur Quesnay, médecin, qui en a déposé les premiers principes dans quelques articles de l'Encyclopédie. Un des premiers disciples de Quesnay fut le marquis de Mirabeau, connu par son livre de *l'Ami des hommes*, et par celui de *la Th'orie de l'impôt*. Le marquis de Mirabeau, tête fort chaude, écrivain emphatiquement diffus et ridiculement néologique, sema pourtant quelques idées saines et utiles dans ces deux ouvrages, qui d'ailleurs respirent l'amour du bien et de l'humanité, mais dont le mauvais style et le pesant verbiage ont malheureusement servi de modèle à presque tous les livres

économiques imprimés depuis par les apôtres de ce parti, qui avaient commencé à se rassembler chez le marquis de Mirabeau, et à former à Paris une espèce de secte, laquelle avait sa doctrine, ses adeptes, ses néophytes, son mot de ralliement et son dîner du mardi. Le cri de guerre du parti était *liberté et propriété*, deux mots fort respectables sans doute, mais dont on peut abuser comme de tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Il s'agissait dans les spéculations économiques de tirer le meilleur parti possible de la terre et de ses productions, de la circulation et de la vente des denrées, et de la répartition des impôts. Si l'on avait un peu plus de raison que d'amour propre, on écrirait sur ces objets avec méthode, simplicité et clarté, moyens les meilleurs pour faire entendre la vérité quand on l'a trouvée. Mais point du tout, on veut avoir *du génie*, tout en disant qu'on ne songe qu'à être utile. On veut faire de l'*éloquence* et des volumes, lorsqu'il faudrait de la raison et quelques pages. On veut posséder l'*évidence*, lorsqu'on serait trop heureux d'avoir trouvé quelques vérités, détruit quelques erreurs et fait naître quelques doutes. Enfin on veut agrandir tout ce qu'on fait, et dès-lors

les spéculations économiques s'appelèrent *la science.* Quesnay fut l'*homme qui a paru;* chaque principe mis en question s'appela l'*évidence*, et la *morale du produit net*, pour parler comme M. de Mirabeau, fut *le plus beau présent que Dieu eût envoyé aux hommes. Les éphémérides du citoyen* et la *gazette du commerce* parlèrent en style prophétique et non français, du prix des farines et de la manière de faire le pain. Enfin, le langage de ces messieurs fut tel que l'on pouvait dire que s'ils avaient trouvé la vérité, ils avaient juré apparemment de la garder pour eux seuls, et d'en dégoûter les autres hommes.

Cependant des citoyens éclairés et vertueux, tels que M. Turgot, tirèrent de ce fatras ce qu'il y avait de raisonnable et d'utile, et pour le dire en passant, tout ce qui était raisonnable et utile n'était rien moins que neuf. La liberté de la circulation des grains dans l'intérieur du royaume, propre à porter l'abondance et les secours de province en province, et desirée également des propriétaires et des consommateurs; la suppression des droits de passage et de péage multipliés à l'excès de proche en proche, et faits pour décourager le commerce et arrêter son acti-

vité; l'abolition des corvées qui ruinent le paysan et font languir la culture; voilà les vérités incontestables rappelées par les économistes, et connues long-temps avant eux; voilà les premiers principes de l'administration bienfaisante de M. Turgot. Le reste peut se discuter encore long-temps, et *adhuc sub judice lis est.*

M. de Voltaire dont le nom et l'esprit se mêlent depuis long-temps dans tout ce qu'on dit et dans tout ce qu'on fait, M. de Voltaire qui n'est jamais ni obscur ni bavard comme les économistes, publia, il y a quelque temps, un petit écrit de quatre pages pour applaudir aux opérations de M. Turgot. Il n'a pas applaudi de même aux *éloges de Lafontaine* qui ont occupé le public l'année dernière; ce n'est pas qu'il n'ait estimé les deux ouvrages que le public a distingués; mais il n'a pas dissimulé, et il m'a écrit à moi-même qu'il ne pensait pas de Lafontaine autant de bien que nous, à beaucoup près. Il vient d'établir son opinion dans une petite feuille intitulée *les Filles de Minée.* Ce conte, originairement tiré des métamorphoses d'Ovide, a été imité en partie par Lafontaine. C'est un morceau où l'on trouve des choses charmantes, mais dans

lequel on remarque d'autant plus d'inégalités, que le ton noble dont il est écrit dans l'original latin, était celui auquel Lafontaine était le moins accoutumé. M. de Voltaire a donné à ce conte une forme allégorique ; il met dans la bouche des filles de Minée des récits de l'ancienne mythologie, dont l'application est très-sensible et tombe sur des objets très-respectables que depuis long-temps il a coutume de ne pas respecter. Il ne respecte pas davantage la réputation de Lafontaine ; dont il examine les écrits dans une lettre qui suit *les Filles de Minée*. Il me semble qu'il exagère ses défauts et qu'il affaiblit ses beautés ; mais cela n'empêche pas que les vers et la prose de cette petite brochure ne soient encore pleins d'agrément, comme il n'empêchera pas que Lafontaine ne soit charmant, original et inimitable, parce que la nature lui avait donné d'être ainsi.

Nous avons eu dans l'espace de trois semaines deux réceptions d'académiciens, le chevalier de Châtellux et le maréchal duc de Duras. Le discours du premier roule sur l'histoire du goût dans les siècles éclairés. La marche en est vague, les résultats ne sont pas assez marqués ; il y a beaucoup de choses trop

communes pour devoir être redites; mais il y a quelques idées heureusement exprimées. Le discours du maréchal de Duras a paru noble, simple, et d'un ton parfaitement convenable: il est fort court, comme il devait l'être. M. de Buffon a répondu aux deux récipiendaires; il a prêché l'académie, la première fois sur les louanges exagérées, et il a fini par louer avec exagération; la seconde fois sur la concorde, devant des gens qui sont tous unis. Jamais les gens de lettres ne l'ont été davantage *. Il est vrai que la bonne littérature n'est pas liée avec la mauvaise, non plus que les honnêtes gens ne doivent l'être avec les fripons. On a cru voir dans les discours de M. de Buffon une vieillesse déja marquée; cependant on reconnaissait quelquefois l'ongle du lion, par exemple dans cette phrase digne d'être retenue: *N'y a-t-il pas assez de place dans l'empire de l'opinion pour que chacun puisse y habiter en repos?*

D'Alembert a lu l'éloge de Lamotte et celui de Bossuet: le premier trop semé d'épigrammes et de petits traits, défauts qui se retrouvent dans presque tous les

* Tout a bien changé depuis.

éloges qu'il a lus, et qui les fait trop ressembler à des *Ana* faits par un homme d'esprit; le second fort supérieur à l'autre, et le meilleur de tous ceux qu'il a récités à l'académie. Il y a de la noblesse et même quelque onction, qualité rare chez l'auteur, qui est en général plus spirituel qu'intéressant, et qui a plus de précision que de charme.

Je fais partir pour V. A. I. les ariettes *des Femmes vengées* et celles de *Céphale*. J'ai déja eu l'honneur de lui parler des *Femmes vengées*; et comme dans l'intervalle de la clôture et de la rentrée, on en a rendu un compte détaillé dans quelques journaux, je ne crois pas devoir revenir sur cette bagatelle qui a quelque agrément au théâtre, et qui n'en a aucun à la lecture.

Céphale n'a point eu de succès. Le poëme est froid, obscur et mal écrit; c'est ce que Marmontel a fait de plus mauvais; la musique a paru faible. Il y a pourtant quelques beaux morceaux, sur-tout un *duo* du premier acte et quelques airs de danse; mais après Gluck, il faut que la musique dramatique soit plus nourrie et plus substantielle.

Marcel et Maillard ou *Paris sauvé*, tragédie en prose de Sedaine, est renvoyée à un

autre temps. Le début de Larive occupe la scène française ; c'est un jeune acteur qui avait déja débuté ici, il y a quelques années, sans avoir de succès. Il est allé jouer à Lyon et vient de revenir à Paris avec plus de talent qu'il n'en avait montré d'abord. Il a été applaudi et reçu, et je crois que c'est une assez bonne acquisition. Il est loin de remplacer Lekain ; mais il peut le doubler, et c'est beaucoup.

L'abbé Delille a lu le quatrième livre de l'Enéide à la dernière séance de l'académie : tout ce qui était du genre descriptif a été fort applaudi. La partie pathétique a paru moins heureuse : ce n'est pas celle de l'auteur.

LETTRE XX,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Les assemblées publiques de l'académie acquièrent de jour en jour un éclat qu'elles n'avaient jamais eu. Je me souviens de les avoir vues dans ma première jeunesse, il y a environ quinze ans, assez mal composées et souvent très-peu nombreuses : on y couronnait, dans la solitude, de la prose et des vers imprimés pour l'oubli. Il y a eu telle réception (celle de l'abbé de Boismont par exemple) où il ne s'est pas trouvé trente spectateurs ; on y voyait très-peu de femmes : aujourd'hui la salle n'est pas à beaucoup près assez grande pour contenir la foule qui se présente, et il n'y a pas assez de billets pour tous ceux qui voudraient entrer. Les grands seigneurs, les femmes de la cour, les beautés les plus brillantes dont Paris se glorifie, viennent se rassembler autour du tapis vert des Quarante, comme si c'était le tapis vert du sallon de Marly. La célèbre M.me de Brionne était à la réception du chevalier de Châtellux ; M. le duc de Choiseul était à celle de M. de

Malesherbes, où il fut très-applaudi. Enfin, c'est le tour de l'académie pour être de mode, et tant que l'académie sera en fonds pour lire des morceaux intéressans, cette mode pourra ne pas changer.

Le discours du chevalier de Châtellux était médiocre, comme tout ce qu'il a fait; il roulait sur le goût. Les idées n'en sont pas bien nettes, et le fond en est bien commun. Il est difficile qu'un homme d'esprit écrive sur un sujet quelconque, sans trouver quelque chose d'heureux; mais le talent seul sait traiter un sujet.

Le discours de M. de Duras était simple et court, et avait singulièrement le mérite de la convenance. M. de Buffon a répondu aux deux récipiendaires : *Quantùm mutatus ab illo !* Ses réponses, la première sur-tout, sont du plus mauvais goût. Il s'est avisé de prêcher l'académie sur l'abus de la louange, ce qui d'abord n'était pas trop convenable; et après un verbiage ampoulé et inintelligible, il a fini par louer avec plus d'exagération qu'on ne l'avait jamais fait avant lui. La seconde fois il a prêché (car c'est une manie de vieillard) sur l'union qui doit régner entre des gens de lettres, sermon fort déplacé à l'aca-

démie où tous les gens de lettres sont unis, et si unis qu'on les accuse de former un parti *. Il y avait pourtant dans cette seconde réponse quelques traits qui faisaient souvenir de M. de Buffon; mais en tout, ces discours faisaient sentir vivement le danger de vieillir.

M. d'Alembert a lu deux éloges, celui de Lamotte, et celui de Bossuet. On trouve en général qu'il parle trop souvent des Jésuites et de l'envie: trop des Jésuites, parce qu'ils ne sont plus, et trop de l'envie, parce qu'elle sera toujours. D'ailleurs d'Alembert est un de ceux que l'envie a le moins maltraités; il s'est toujours caché derrière sa géométrie qui n'est pas de facile accès, et sa littérature qui aurait peut-être été un peu légère, a pris quelque poids dans l'Encyclopédie. Quoi qu'il en soit, le meilleur morceau qu'il ait lu à l'académie, c'est l'éloge de Bossuet. Le sujet a élevé son style; il y est plus sobre de petites anecdotes et de petits traits fins qui reviennent trop souvent dans ses autres éloges, et son style a plus d'intérêt et de dignité.

L'abbé Delille a lu le quatrième livre de l'Enéide. Toute la partie descriptive a été

---

* Ce qui était vrai.

fort goûtée ; la partie pathétique l'a été beaucoup moins, soit qu'elle soit moins analogue à son talent, soit que les idées de Virgile dans ce quatrième livre, ayant été empruntées par nos meilleurs poëtes, soient moins neuves dans la traduction et d'un moindre effet.

M. de Pezai vient de publier les Campagnes de M. de Maillebois, en trois volumes *in*-4.° avec un volume *in-folio* de planches. Les planches seront vraiment utiles aux militaires qui voudront étudier les opérations des campagnes d'Italie, regardées comme très-intéressantes pour les gens du métier. Le premier volume contient la guerre d'Italie, écrite en latin par Bonamici, et traduite par M. de Pezai. Cette version est très-inexacte, très-infidèle et très-incorrecte ; elle est chargée de notes violemment injurieuses contre Bonamici, écrivain sage, exact, élégant, même assez impartial, que M. de Pezai traite comme un imposteur mercenaire, parce qu'il ne relève pas dans le plus grand détail toutes les opérations concertées entre le maréchal de Maillebois qui commandait les Français, et son fils, maréchal-des-logis de l'armée. C'est ce fils, aujourd'hui lieutenant-général et reconnu

pour un des meilleurs militaires de l'Europe ; qui a donné à M. de Pezai le journal exact des campagnes de son père, campagnes auxquelles le fils a eu la plus grande part. Cet ouvrage est donc entrepris par l'amitié et la reconnaissance, et consacré à la gloire du comte de Maillebois. C'est un projet fort louable ; mais qui ne donne pas le droit d'insulter et de calomnier grossièrement un écrivain étranger très-estimable et très-véridique, parce qu'il n'a pas eu sous les yeux le mémoire journalier de tous les mouvemens de l'armée Française combinée avec l'armée d'Espagne, et qu'il ne s'est pas occupé uniquement de la gloire du comte de Maillebois, qui n'était pas et ne devait pas être son principal objet. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il traite Bonamici de phrasier ridicule et de déclamateur ignorant, quoiqu'il ne soit rien de tout cela, tandis que M. de Pezaï lui-même est le déclamateur le plus ampoulé, et qu'il ne sait pas construire une phrase, ni employer un terme propre. A l'égard de l'ignorance du latin, il la porte au point de faire dire quelquefois à l'auteur tout le contraire de ce qu'il dit ; et pour comble d'égarement, il lui reproche

dans ses notes ce que lui traducteur lui a fait dire. Voilà comme écrivent nos jeunes élégans, qui s'imaginent qu'on fait des livres comme on écrit un billet doux, qui déraisonnent également dans de petits vers de mauvais goût et dans de gros volumes d'ignorance, et dont la risible confiance, étalée dans leurs risibles préfaces, inspirerait l'indignation, si leur faiblesse attestée à chaque ligne de leurs ouvrages, n'inspirait la pitié.

Ce M. de Pezai qui a été mon camarade de collège, n'était pas né sans esprit; il a même de la facilité à se plier à plusieurs objets, et de l'activité pour les suivre; mais l'amour-propre le plus fou a tout gâté. C'est un exemple frappant du danger des prétentions : il n'est pas gentilhomme et se fait appeler marquis; il ne sait pas la syntaxe et il écrit des volumes; il ne sait pas le latin et il traduit. Il était né pour avoir de l'agrément, et déplaît dans le monde par un excès d'affectation. Il a une sœur très-aimable, à qui seule il est redevable de son avancement; il se trouve à trente-deux ans employé dans l'état-major avec le brevet de colonel, et se plaint tout haut de ce qu'on

ne fait rien pour lui. Les gens de lettres n'ont pas d'ennemis plus dangereux que cette espèce d'hommes qui veulent être écrivains malgré la nature et le public. Vous croiriez qu'ils se contenteraient d'indulgence, point du tout : il leur faut des louanges, sous peine d'être leur ennemi. Imaginez l'embarras d'un critique honnête qui signe ses jugemens, et ne veut ni ne peut tromper les honnêtes gens qui le lisent et l'honorent de quelque confiance. Il tâche de se sauver par des politesses vagues qui ne sont pas de l'estime ; l'écrivain ne peut pas trop s'en plaindre ; mais il en est mécontent *in petto*, et voilà un ennemi. Vous me direz, n'en parlez pas : bon ! ils viennent vous conjurer de parler d'eux. Si vous les refusez, c'est mépris ; si vous ne les louez pas à leur gré, c'est injustice, que sais-je même ? envie. M. de Pezai ne m'a-t-il pas écrit une grande lettre pour m'engager à parler de son ouvrage dans le Mercure? N'a-t-il pas réclamé les droits d'une ancienne liaison ? Vous voyez si je n'ai pas raison d'avoir un peu d'humeur. Pour la dissiper, vous seriez bien aimable si vouliez m'écrire de temps en temps de ces lettres charmantes dont vous m'avez

quelquefois honoré. Il faut que les bons esprits de la cour de Russie nous consolent des petits-maîtres Français. Savez-vous bien que ce M. de Pezai a fait une traduction de Catulle et Tibulle, dont il n'entend pas un mot, avec des notes curieuses par le ridicule, écrites du ton d'un sergent de garnison ? Il appelle l'abbé de Marolles, autre traducteur de Catulle, *un mal peigné;* il appelle la maîtresse de Tibulle, *coquine.* Voilà *le bon ton* de ces messieurs : comment le trouvez-vous ?

On ne joue rien de nouveau au théâtre français. Lekain est allé jouer en Prusse; le prince Henri lui donne dix mille écus pour son voyage; car pour le roi de Prusse, il ne se soucie plus de littérature : il a autre chose à penser.

Céphale n'a eu aucun succès : le poëme et la musique sont médiocres.

Le livre de M. Necker contre la liberté indéfinie du commerce des grains, fait ici beaucoup de bruit. C'est un homme qui a bien de l'esprit que ce M. Necker, et qui écrit souvent avec éloquence, quoique souvent aussi déclamateur et diffus. Son livre, en supposant même qu'il n'ait pas raison par-tout,

est le meilleur qu'on ait fait sur ces matières, parce qu'il est le plus clair et le plus propre à donner du mouvement aux esprits. S'il ne trouve pas la vérité, il la fera trouver : ce qui n'est pas douteux, c'est le plaisir qu'on éprouve en le lisant.

Le marquis de Condorcet et l'abbé Morellet se disposent à lui répondre.

LETTRE XXI.

Larive a joué Orosmane, il y a quelques jours, et il est arrivé à cette représentation un événement assez remarquable. Au moment où Orosmane poignarde Zaïre, une jeune femme qui avait témoigné jusqu'à ce moment une vive émotion et versé beaucoup de larmes, jeta des cris douloureux. En voyant lever le poignard, elle cria, Zaïre ! Zaïre ! et tomba dans des convulsions violentes. Ses cris redoublés interrompirent le spectacle pendant plusieurs minutes, au point que le parterre marqua beaucoup d'humeur et criait tout haut, *qu'on emporte cette femme*, tant le regret de voir interrompre leur plaisir et l'illusion l'emportait sur la pitié naturelle pour une personne souffrante, et sur l'intérêt qu'on prend si volontiers aux larmes d'une femme à qui la sensibilité sied toujours.

J'ai quelque peine à parler à V. A. I. d'une misérable parodie d'*Orphée*, jouée aux Italiens, intitulée *Roger Bontemps et Javotte*. Les paroles d'*Orphée* étaient si mauvaises, qu'en vérité il n'y avait que l'auteur lui-même

qui pût prendre la peine de les parodier, et en effet c'est lui qui s'est tourné en ridicule, et qui n'a pas même réussi à se moquer de lui. Mais ce qui a moins réussi que tout le reste, c'est le ridicule qu'il essaye de jeter sur la belle musique de Gluck et sur le jeu et le chant de Legros. Cet auteur s'appelle M. Moline, et je n'en sais pas davantage sur lui, ni moi, ni personne, à ce que je crois.

Au surplus, il fallait apparemment le grand succès d'*Orphée* pour ressusciter le genre de la parodie qui a été fort en vogue autrefois, et qui depuis quinze ans semblait anéanti. Ce genre a toujours été assez insipide, lorsqu'on parodiait le tragique, et qu'on essayait de travestir le sublime en burlesque. Cependant cette espèce de farce réussissait quelquefois, et on se souvient encore d'*Agnès de Chaillot*, parodie d'*Inès de Castro*, qui fit beaucoup rire le public et M. de Lamotte lui-même, et qui pourtant est tombée dans le néant comme toutes les pièces semblables. Mais la parodie était plus heureuse dans le mélodrame ou dans les pièces en musique, lorsqu'on ne faisait que placer sur une scène villageoise une action à peu près semblable à celle de l'opéra qu'on voulait parodier. Alors on

substituait des vaudevilles agréables et gais, ou de très-jolie musique au chant le plus souvent ennuyeux et lamentable des grands opéras. C'est ce genre qui a produit *Raton et Rosette*, *Jeannot et Jeannette*, *Ninette à la Cour*, etc. et qui a préludé chez nous à la bonne musique imitée de l'Italie. Au reste, si la parodie d'*Orphée* avait eu besoin d'une réponse, on ne pouvait lui en faire une meilleure que la reprise même d'*Orphée*, auquel il a fallu encore revenir après *Céphale* qui a fini, faute de spèctateurs, comme le combat du Cid, *faute de combattans*. Après *Orphée*, on reprendra l'*Union de l'Amour et des Arts*, le premier opéra de Floquet, qui, je crois, paraîtra un peu mesquin après Gluck; mais il y a de jolis ballets, et l'été on aime à voir danser à l'opéra, parce qu'on ne danse pas ailleurs.

M. Capperonnier de l'académie des belles-lettres, professeur de langue grecque au collège royal, censeur et garde de la bibliothèque du roi, vient de mourir. La plus belle pièce de sa dépouille, et celle qui sera le plus disputée, c'est sans contredit la place de bibliothécaire. Elle vaut deux mille écus, le logement et plusieurs autres avantages,

sans compter celui de pouvoir obliger à tout moment tous les gens de lettres qui ont besoin de livres, plaisir qui en vaut bien un autre, et dont M. Capperonnier sentait le prix autant que qui que ce soit au monde. C'était un fort honnête homme, d'une littérature médiocre, mais qui savait bien le grec.

M. de Pezai, jeune militaire, connu par beaucoup de petits vers fort mauvais, et par beaucoup de prose plus mauvaise encore, vient de publier un gros ouvrage, qui, malgré le mauvais goût et le mauvais esprit de l'auteur, est d'une utilité réelle; aussi ce qui est utile n'est pas de lui. C'est le journal des campagnes du maréchal de Maillebois en Italie dans les années 1745 et 1746, campagnes dirigées par le fils du défunt maréchal, le comte de Maillebois, alors maréchal-des-logis de l'armée, et conseil intime de son père, aujourd'hui lieutenant-général, et regardé comme un des meilleurs militaires de l'Europe. C'est lui qui a fourni les mémoires à M. de Pezai, pour lequel il a de l'amitié, parce que M. de Pezai, quoiqu'écrivain ridicule, porte dans son métier de militaire de l'émulation et de l'intelligence. Le comte de Maillebois en lui donnant des mémoires

excellens, n'a pas pu empêcher qu'il n'y mêlât de fort plates déclamations; mais ces mémoires imprimés aux frais du roi, qui contiennent une description exacte et détaillée de toutes les opérations de deux campagnes célèbres, regardées par les connaisseurs comme des modèles de l'art, m'ont paru un livre digne de la bibliothèque de V. A. I.

L'abbé Morellet a répliqué à la réponse de Linguet; sa brochure qui a pour titre, *Réponse sérieuse à M. Linguet*, peut s'appeler le coup de grâce du patient. Tout y est péremptoire, tout est plein d'une raison rigoureuse et démonstrative, que la bonne plaisanterie vient quelquefois égayer. Linguet prête tellement le flanc à son adversaire, qu'il y aurait peu de gloire à ne faire que l'abattre; mais l'abbé Morellet le retourne quand il l'a mis par terre, et le ballotte comme un chat fait d'une souris. Linguet, avec tout son journal, sera fort embarrassé de répondre à cette brochure.

L'abbé Morellet est un très-bon littérateur; il aime l'étude et les livres. Une des premières productions qui le firent connaître, fut *la Vision de Palissot*, dans le temps de la

comédie des *Philosophes*. C'est à la vérité une plaisanterie qui n'était pas originale, puisque *le Petit Prophète* de Grimm en avait donné l'idée; mais l'ouvrage était piquant et ingénieux, et il y a peu de meilleures pièces dans le genre polémique. Quelque temps auparavant, il avait fait les *Mémoires d'Abraham Chaumeix*, autre plaisanterie imitée des *Mémoires de Martin Scribler*, de Pope. Ainsi les premières armes de l'abbé Morellet ont été en faveur des philosophes : il a été de tout temps leur champion et leur ami. Il a traduit depuis le *Traité des délits et des peines de Beccaria*, et quelques brochures anglaises. Il a écrit quelques *pamphlets* trop libres pour y mettre son nom. Dans tout ce qu'il a fait il y a de l'esprit et de la raison, mais aussi de la sécheresse, et quand il n'est que sérieux, il est un peu lourd. Il travaille depuis dix ans au Dictionnaire du commerce, en six vol. *in-folio*, et il est pensionné pour ce travail par le gouvernement.

L'éternel vieillard de Ferney vient de nous envoyer *Jenny*, petit roman philosophique contre les athées, et par conséquent très-édifiant pour les bons théistes : son style

est encore plein de vie. Il y a un sauvage à qui l'on demande quel est son Dieu, et quelle est sa loi. *Mon Dieu est là*, dit-il en montrant le ciel, *et ma loi est ici*, en mettant la main sur son cœur. Ce trait est d'une simplicité sublime, etc.

LETTRE XXII.

La cérémonie du sacre qui a transporté toute la cour à Reims, et même une partie de la capitale, a suspendu ici toutes les nouveautés qui n'aiment pas à paraître dans la solitude. A l'opéra, *Orphée*, joué par les doubles et par conséquent peu suivi; d'ailleurs, il y a un terme à tout, et il faut changer de plaisirs; aux Français, Larive avec plus ou moins de succès; aux Italiens, le début de M.lle Villeneuve, jeune actrice qui a de la voix et du talent, d'un nommé Lecontre qui a trop de voix et trop peu de goût, et d'un nouvel Arlequin formé par l'ancien, espèce de sujet dont on commence à se soucier moins tous les jours.

Mercier, toujours en procès avec les comédiens, qui même a donné une scène publique à la porte de leur spectacle dont ils lui ont refusé l'entrée, vient d'imprimer le drame qu'ils avaient reçu et qu'ils refusent de jouer. C'est *Natalie*, pièce en prose et en quatre actes. C'est un roman en dialogue où l'on trouve cette espèce d'interêt aussi facile que la chose même, celui d'un enfant fait à une fille;

cela est par-tout en roman et en drame; et ce n'est pas assez pour racheter les défauts et les invraisemblances. Un jeune homme nommé Fondmaire a séduit une fille de famille, Natalie, qu'il ne pouvait pas épouser, parce qu'il dépendait d'un oncle qui l'aurait déshérité. Il a un enfant de sa maîtresse; c'est une fille; il la confie à une nourrice qui la livre, on ne sait pas comment, à M. de Clumard, au père même de Natalie, lequel arrivait d'Amérique. La nourrice dit aux parens que leur fille est morte. Natalie vit dix-huit ans avec son amant sans songer à l'épouser. Fondmaire rencontre un jour sa propre fille que M. de Clumard avait fait élever comme la sienne pour se consoler de celle que l'amour et la séduction lui avaient enlevée. M. de Clumard a toujours caché à cette enfant le secret de sa naissance, et il est prêt à la donner en mariage à Fondmaire qui loge à la campagne dans la même maison que lui, et qui en est devenu tout-à-coup éperdument amoureux. Cependant Natalie abandonnée vient retrouver son infidèle; elle a une scène avec lui, et toutes les scènes de cette espèce sont plus ou moins touchantes par elles-mêmes, selon le talent de l'auteur.

Fondmaire est inflexible; Natalie s'évanouit de désespoir; elle est secourue par sa jeune rivale avec qui Fondmaire la laisse par une imprudence difficile à concevoir; elles ont toutes deux une scène d'explication. Le fond de cette scène, si elle était bien amenée et bien traitée, pourrait être d'un grand effet, et c'est même la seule chose de la pièce qui pût être originale. C'est une situation piquante que celle de la mère et de la fille, rivales l'une de l'autre, sans se connaître. Mais cette situation singulière demandait beaucoup d'art, et l'auteur qui ne s'était pas mal tiré de la scène des reproches dont le fond est si commun, a manqué totalement celle-ci; tout y est faux et déplacé. Natalie y est froidement humiliée, et n'a plus ni amour ni jalousie, s'accuse sans raison et sans retenue devant une jeune fille qui peut à peine l'entendre, et qui doit la regarder comme une femme perdue. Cette femme fait pourtant de nouveaux efforts sur Fondmaire, et enfin le ramène. Dès ce moment la pièce qui n'est qu'au troisième acte, est finie, et le quatrième n'est d'aucun effet. Il ne sert qu'à terminer et expliquer l'action, et mettre d'accord tous les personnages.

L'abbé Baudeau, l'abbé Morellet et un troisième adversaire ont essayé de répondre à M. Necker. Il me semble que l'on donne de bonnes raisons pour l'exportation intérieure, que M. Necker lui-même n'a combattue que faiblement, et qu'il admet avec quelques restrictions. Quant à l'extérieure, la question paraît se réduire à savoir si tous les Etats la permettront invariablement; car alors ce ne seroit plus dans toute l'Europe qu'une exportation intérieure. L'abbé Morellet, bon esprit et même assez bon plaisant, pouvait habiller Linguet de ridicules ; il n'y avait pour cela qu'à l'habiller de ses propres phrases; mais contre M. Necker il fallait de l'éloquence. Le marquis de Condorcet a essayé de tenir la lice ; mais sa première escarmourche a été trop légère ; on attend mieux du reste. Il semble que cette cause soit faite pour renverser et diviser les esprits. La querelle s'envenime tous les jours; les bons se divisent, les amitiés se dénouent; voilà ce que fait l'amour-propre d'opinion, et les méchans triomphent.

Un M. Berquin s'est avisé de mettre en vers le Pygmalion de Rousseau, espèce de déclamation dans laquelle il y a des traits heureux. J'avoue que je suis toujours étonné

de cette manie si commune de mettre en vers la prose d'autrui. Il faut que la pensée devienne bien rare, et que la rime soit bien facile. Voilà tout le contraire de Lamotte-Houdart qui mettait en prose les vers de Racine : ce n'est qu'un changement de folie.

On continue toujours à Bouillon la nouvelle édition de l'Encyclopédie, avec trois volumes de supplément. Marmontel a refondu toute la partie littéraire. On m'avait offert de m'associer à son travail; mais de nombreuses occupations ne me l'ont pas permis, et d'ailleurs les principes de Marmontel n'auraient pas toujours été d'accord avec les miens.

C'est à l'infatigable activité de Diderot que nous devons la continuation de l'Encyclopédie. Dans la disette de nouveautés littéraires, V. A. I. me permettra quelques détails sur cet écrivain qui n'a guères été apprécié, parce que ceux qui en ont parlé étaient ou des ennemis ou des confrères, et ceux-ci croyaient devoir justifier en tout un homme qu'ils regardaient comme utile à la cause de la philosophie.

Il vint à Paris fort jeune, malgré ses parens, dénué de secours et de fortune,

mais dominé par cet attrait irrésistible qui entraîne vers la capitale tous ceux qui se sentent faits pour y jouer un rôle. Pour comble d'imprudence, il se maria; car l'infortune, bien loin de diminuer l'activité de l'ame, ne sert qu'à l'augmenter, et ouvre aux impressions tendres un cœur qui a besoin d'être consolé. On raconte de lui dans ce temps une anecdote assez singulière. Il avait fait sur je ne sais quel sujet une brochure qui n'a jamais été publiée, et qu'il porta à un libraire. Celui-ci ne crut pas pouvoir en faire usage, mais y démêlant un homme d'un talent distingué, il la prit, lui en donna cent écus, et l'exhorta à travailler. Le jeune auteur porta cet argent à sa femme qui lui demanda d'où il provenait; il le lui dit; mais cette femme simple et peu instruite ne put jamais concevoir que quelques morceaux de papier pussent valoir une pareille somme, et dit à son mari qu'il avait fait une mauvaise action en trompant ce libraire, et qu'il devait s'en repentir. Diderot pressé de composer, traduisit de l'anglais l'histoire de Grèce par Stanian, ouvrage perdu dans la foule des histoires médiocres. Il donna un roman fort licencieux, *les Bijoux indis-*

crets, ouvrage fort inférieur en ce genre au *Sopha* de Crébillon fils. Des *Bijoux indiscrets* aux *Pensées philosophiques*, il y avait loin. Cet ouvrage était hardi et d'une tournure piquante. Il fit assez de bruit pour que l'auteur se crût obligé de le désavouer, et ce désaveu augmenta la réputation du livre et de l'auteur, rien ne donnant plus d'éclat à ces sortes de choses que la nécessité de les cacher. *L'Interprétation de la nature* ne valait pas les *Pensées*. Il avait été serré; il fut obscur. La *Lettre sur les Aveugles*, celle *sur les Sourds et Muets* étaient des essais informes, mais où l'on remarquait quelques vues fines et justes, parmi une foule d'erreurs ou de folies. L'*Essai sur le mérite et la vertu* n'était en général qu'une traduction de Schafsterbury; mais le traducteur y avait mis du sien, et l'ouvrage n'y perdait pas.

Ce fut vers ce temps que ses connaissances littéraires et mathématiques le lièrent avec d'Alembert et Rousseau de Genève, et qu'ils formèrent ensemble le projet de l'Encyclopédie qui a peu servi à ces deux derniers, mais qui a fait la fortune et la réputation de Diderot. Cet édifice immense et irrégulier fut originairement fondé sur l'amour des

sciences, des lettres et de la philosophie. Le dessein avait de la majesté ; les parties étaient sans proportions. Le vestibule était noble et de bon goût ; on voyait dans l'intérieur quelques pièces de beau marbre, quelques jolies sculptures, quelques morceaux de marqueterie ; de bons architectes y travaillaient avec des maçons médiocres. L'ennemi vint, on prit la fuite, et l'on mit sur le frontispice : *Pendent opera interrupta minaeque murorum ingentes*. Un architecte plus opiniâtre que les autres resta seul ; il invita les aveugles et les boiteux à mettre la main à l'œuvre ; l'ouvrage fut achevé et défiguré ; mais enfin l'édifice subsiste. Il en tombe de temps en temps quelques pierres sur ceux qui l'avaient élevé ; mais dans des temps plus favorables on se servira de ses décombres pour bâtir un beau monument.

Il est certain que sans Diderot, jamais l'Encyclopédie n'aurait été achevée. D'Alembert s'était retiré de bonne heure, prenant pour sa devise, *Deus nobis haec otia fecit*. Diderot ne s'est pas rebuté ; il a fait lui-même grand nombre d'articles dans tous les genres, et s'il y en a beaucoup qui ne seront adoptés ni par le bon goût ni par la raison,

il en est plusieurs où l'on trouve de la philosophie et du style. Au milieu de ce grand travail, il revoyait celui des autres. Enfin, il a fait la fortune des libraires et commencé la sienne, que les bienfaits de l'impératrice de Russie ont achevée. Les correspondances que cet ouvrage lui procurait nécessairement avec tous les savans de l'Europe, ont étendu sa réputation chez les étrangers, et les services qu'il rendait aux sciences ont ajouté à sa considération personnelle.

Il est vrai que sa poétique théatrale et ses essais dramatiques ont contribué à la décadence du théâtre et du goût. Il s'est étrangement trompé en voulant que l'on préférât à la nature imitable, à la nature embellie, qui est l'objet et l'ouvrage des beaux arts, la nature brute et sauvage, destructive de ces mêmes arts. Il a donné des leçons et des exemples également funestes, en fournissant à la médiocrité confiante les moyens de multiplier sans peine des productions monstrueuses qu'on appelle *drames*, sans choix ni dignité dans les sujets, sans convenances, sans mœurs, sans vraisemblance, et sur-tout sans style. C'est d'après ses principes qu'ils ont cru qu'une prose ampoulée valait mieux

qu'une versification naturelle. Tout le monde s'est cru en état de faire un *drame* comme *le Père de Famille*, et comme il arrive toujours, les imitateurs sont restés encore au-dessous du modèle ; car au moins dans les deux premiers actes du Père de Famille, il y a des traits de pathétique. Mais si le succès dont cet ouvrage a été redevable au jeu des acteurs, produisait beaucoup de *drames* dans le même goût, qui fussent accueillis sur la scène française, l'art dramatique serait totalement perdu. Au lieu des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, nous aurions des déclamations en dialogue, et au lieu du jeu de Lekain et de Brisart, nous n'aurions plus sur le théâtre que des convulsions d'énergumènes, etc.

LETTRE XXII,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Vous imaginez bien que quand M. de Voltaire vous envoie des vers, moi chétif, je ne me donnerai pas les airs de vous en adresser. Quand le maître a parlé, le disciple doit se taire et se contenter de vous offrir dans le fond de son cœur une vive reconnaissance. Peut-être trouverai-je pourtant le moment de vous la marquer en poëte ; mais je ne veux pas risquer le voisinage. Vous m'encouragez en me donnant l'exemple par vos beaux vers. M. de Voltaire vous appelle Tibulle et il a raison. Ce qui est incontestable, c'est que l'*Epître à Ninon* est une des plus jolies pièces de vers français qui se soient faites dans ce siècle, et cette pièce est d'un jeune seigneur Russe.

Vous êtes dans les fêtes à Moscow, et nous à Rheims. Tout languit à Paris ; nulle espèce de nouveauté que le sacre du roi. Le procès du comte de Guines est jugé ; il est déchargé de l'accusation par les juges, renvoyé à son ambassade par le roi, son adversaire

condamné à trois cents livres d'amende. M. de Guines et ses avocats se flattaient tout haut de faire mettre Tort au carcan ou aux galères : c'est être un peu loin de compte.

Mercier a imprimé le drame pour lequel il est en procès avec les comédiens, et ce n'est pas la meilleure pièce de son sac. Le drame intitulé *Natalie* est un des romans les plus absurdes qu'on ait jamais dialogués ; mais il y a dans une scène ou deux quelques détails intéressans. Quelquefois ce Mercier n'est pas tout-à-fait dépourvu d'ame ; jamais il ne sait ni bien imaginer ni bien écrire.

La querelle de l'exportation s'envenime tous les jours. L'abbé Morellet, l'abbé Beaudeau, un autre encore ont répondu à M. Necker : tous les esprits s'agitent et finiront peut-être par s'éclairer. Le marquis de Condorcet prétend *qu'il n'y a jamais eu un peuple plus sot et plus insupportable que le peuple Français dans ce moment-ci, depuis le peuple Juif que Dieu se donnait la peine de gouverner lui-même, et qui n'était pas encore content.*

On parle d'un nouvel ouvrage de Ferney sur la naissance et les progrès du christianisme ; mais il n'en est encore entré aucun

exemplaire à Paris. Nous avons vu ici deux petites brochures extrêmement rares, *les Filles de Minée*, plaisanterie poétique sur l'observation du dimanche; (Lafontaine y est traité dans les notes d'une manière dont vous ne seriez pas content) et *Jenny*, petit roman philosophique contre les athées. Celui-ci est un peu comme *Bélisaire;* il commence en action et finit en discours; mais il y a une relation d'une Espagnole devote et galante, sur le siège de Barcelone prise par les Anglais, qui est un chapitre de Candide.

Faute de nouveautés, voici un morceau qu'un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, m'envoya d'Angleterre. C'est un portrait du fameux Wilkes; j'ai cru qu'il vous ferait plaisir; il m'a paru fort bien tracé. Il est écrit, il y a cinq ans.

PORTRAIT DE WILKES.

« L'histoire a fait souvent justice des
» favoris des rois; il est bon de faire con-
» naître un homme qui est devenu l'idole du
» peuple, et sur-tout du peuple Anglais. Si
» c'est celle de toutes les nations modernes
» qui montre un plus grand caractère, il
» n'est pas moins vrai que l'enthousiasme

» y est plus triste et plus dangereux que
» dans aucun autre pays *, et qu'un homme
» y a plus la liberté de devenir méchant et
» factieux. Wilkes le sait et convient souvent
» qu'il n'eût osé être ce qu'il est, s'il n'eût
» connu son pays. Je vais essayer de vous
» faire connaître cet homme qui n'a de bien
» singulier que sa réputation. Je l'ai connu,
» j'ai conversé avec lui; son audace m'a
» étonné d'abord. Il ne m'a pas laissé penser
» qu'il ne fût qu'un fanatique de la liberté;
» et quand j'ai vu avec quelle impudence il
» trompait sa nation et bravait le gouver-
» nement, j'ai conclu que le gouvernement
» était bien mal-adroit, et cette nation bien
» facile à séduire, puisqu'un pareil homme
» était devenu dangereux.

» Sa naissance est obscure et sa laideur
» célèbre; ses portraits qui sont en grand
» nombre en donnent une faible idée. Il est
» louche, ses dents sont mêlées et crochues,
» son rire a quelque chose d'infernal; mais
» toutes les passions se peignent avec une
» rare énergie sur ce visage si laid, et sa

* La révolution française a prouvé le contraire; mais j'avoue qu'on ne pouvait pas la deviner.

» physionomie fait pardonner à ses traits.
» Il est capable de tous les sentimens, et
» même de volupté, non de la plus déli-
» cate, mais de la plus vive; on peut croire
» qu'il ne s'est guères arrêté à la tendresse;
» il aime beaucoup les femmes, et se sent,
» dit-il, capable de les aimer toutes, excepté
» la sienne. Il a employé avec succès les
» moyens ordinaires de se ruiner vîte et de se
» soutenir quelque temps. On dit que quand
» il eut dissipé son bien, il y suppléa aux
» dépens d'un hôpital dont il était adminis-
» trateur, et d'un régiment de milice dont il
» était colonel. La nécessité l'a fait écrire,
» et son goût l'a rendu écrivain factieux. Ce
» genre de célébrité le flatte, et un article
» de gazette où l'on parle de M. Wilkes, est
» pour lui une véritable jouissance. Il parle
» beaucoup de la gloire, et prétend que
» Plutarque élève son ame et la remplit de
» projets vastes. La vérité est qu'il n'a
» plus d'autre ressource que la faction. Il
» ressemble à César en un sens: César avait
» besoin de renverser Rome pour payer ses
» dettes. Ces sortes de gens ont de grands
» moyens dans les gouvernemens populaires.
» En France, il n'eût été qu'un libertin

» fameux, et eût tâché de devenir homme
» de lettres; la crainte des ministres ne lui
» en eût pas permis davantage. Il a bravé
» ceux d'Angleterre, et après avoir été
» chassé comme un auteur satyrique et
» obscène, il a reparu tout-à-coup, s'est
» fait élire membre du parlement, a fait
» casser sa procédure et anéantir le seul
» moyen qui restait aux ministres pour
» attenter sur la liberté des particuliers. Le
» fruit actuel de ces démarches hardies est
» une prison de vingt-deux mois. Mais il
» s'est dérobé à ses créanciers de France, et
» s'est formé en Angleterre un parti de
» fanatiques qui croient, en le substantant,
» acquitter une dette de la patrie.

» Il est âgé de 42 ans; il a renoncé avec
» éclat aux grâces publiques de la cour, pour
» être plus sûrement le pensionnaire du
» peuple. C'est un rôle que feu M. Pitt,
» aujourd'hui mylord Chatam, et mylord
» Cambdel, chancelier d'Angleterre (ci-
» devant M. Prat) ont joué avec succès, et
» qu'ils ont abandonné quand leur fortune
» a été faite. Wilkes sera forcé de le sou-
» tenir, parce qu'il est trop odieux au roi,
» et en même temps trop avili pour qu'on

» puisse se résoudre à l'élever. Il disait un » jour à M. Marmontel qu'il se contenterait » du gouvernement de la Jamaïque. Il a » imprimé depuis qu'il voulait rester toute » sa vie un simple citoyen. Son esprit est » inventif en petites ressources propres à » ranimer sans cesse le zèle inconstant du » peuple. Il supplée par ses écrits au » talent de parler en public que la nature » lui a refusé. Son style est clair, énergique » et pur, quoique figuré à l'excès; il cherche » à réparer sa légèreté passée par des entre- » prises importantes; il étudie les loix qu'il » ne sait pas, pour s'en faire une arme. Il a » publié *une Introduction à l'Histoire d'An-* » *gleterre*, où il n'est jamais entré bien avant. » Le plan de sa vie est arrangé jusqu'à une » extrême vieillesse; mais il est difficile que » sa vie soit heureuse, ou sa vieillesse hono- » rable. Il a le bonheur, s'étant réduit à » être factieux, d'être très-propre à son rôle. » On dit que la logique de l'intérêt est courte, » c'est la sienne, et son intrépidité brave tous » les événemens. Il s'est montré avec courage » dans quelques affaires d'honneur, et qui » osera l'attaquer doit le tuer ou être désho- » noré par lui.

» Un pareil homme doit compter pour rien
» le repos des autres. Aucune des suites de
» la faction ne l'étonne ; il parle tranquil-
» lement d'une guerre civile (qu'il ne par-
» viendrait cependant pas à exciter) ; il
» n'est propre qu'à la sédition et risquerait
» volontiers d'y périr. Ce qui doit étonner,
» c'est qu'il parle ainsi de lui-même. Mais
» ce qui est affreux, et ce que son imprudence
» découvrira quelque jour, c'est qu'il est,
» comme le cardinal de Rets, factieux sans
» objet. C'est un hypocrite politique qui se
» rit de sa cause et de ses principes, qui a
» l'insolence d'avouer qu'il ne se soucie ni
» de l'Angleterre, ni des Anglais, et qui se
» moque du peuple dont il s'est fait l'idole.

» J'ignore quelle est sa morale à l'égard
» des particuliers. Il m'a paru capable
» d'amitié. Il a cette partie de la politesse qui
» consiste à vouloir plaire et être utile. Sa
» conversation est vive et spirituelle, mais
» il y mêle sans cesse des propos audacieux
» et des bouffonneries messéantes. Puisqu'on
» a la liberté de tout peindre dans un portrait,
» il est railleur, ordurier, chuchoteur, rit
» aux éclats, et est sujet à une certaine
» abondance de salive qui oblige quelquefois

» ses voisins à s'essuyer le visage. Il vit
» avec des bourgeois fanatiques qui l'ennuient
» à la mort, et avec des factieux, l'excrément
» de sa nation. Il aime beaucoup à rencon-
» trer un étranger de bon sens à qui il
» puisse étaler ses projets, et se montrer un
» homme extraordinaire. L'est-il en effet? Je
» ne chercherai pas à le comparer à aucun per-
» sonnage de l'histoire. Cromwel avait bien
» plus de profondeur dans ses vues et moins
» de légèreté dans la conduite. Wilkes a
» osé faire mettre dans les papiers publics
» un parallèle de son entreprise avec celle
» de Brutus le libérateur de Rome, et un
» autre de son histoire (qui n'est pas faite)
» avec celle de M. Hume. Il a souvent insulté
» ce grand écrivain qui le méprise et qui le
» compare, non pas à Brutus, mais à
» Mazaniello.

» Je ne dirai qu'un mot de sa religion, sur
» laquelle il ne fait pas de mystère. Il se pré-
» tend incrédule; je n'en sais rien, mais je
» puis assurer qu'il est impie, et même plai-
» samment, si on peut l'être. Une femme
» vint le trouver de la part de Dieu, à ce
» qu'elle croyait; il me fait bien de l'hon-
» neur, dit Wilkes: comment se porte-t-il? »

LETTRE XXIV.

On prépare à la comédie française *les Arsacides*, tragédie en six actes; ce n'est pas l'ouvrage des six jours; c'est l'ouvrage de trente ans. Elle est d'un vieil imbécille qui a obtenu, on ne sait comment, de faire jouer cette pièce. Les comédiens en sont si affligés qu'ils lui offrent de l'argent pour ne pas la jouer; mais il en veut venir à son honneur, et se faire siffler à soixante ans, pour son début.

On a remis à l'opéra le ballet *de l'Union de l'Amour et des Arts*, qui a fait plaisir. depuis quinze ans rien n'a réussi à l'opéra que les ballets, si l'on excepte les pièces de Gluck.

Dorat a fait recevoir une comédie en quatre actes; c'est le *Chevalier de Grammont*. C'est la prose d'Hamilton mise en vers; mais les vers ne vaudront pas la prose. Il lit dans les sociétés une autre comédie en trois actes, intitulée *les Prôneurs* : c'est la satyre de ceux qui ne l'ont pas *prôné;* c'est un réchauffé des satyres de Palissot. Il achève une autre comédie en cinq actes, dont

j'ignore le titre. Il fait un ouvrage comme un autre fait un vaudeville; mais aussi ses ouvrages passent comme des vaudevilles.

On avait annoncé depuis long-temps un opéra *des Muses*, de Rousseau; mais il s'obstine à ne point le donner. Peut-être V. A. I. aimera-t-elle mieux quelques détails sur cet écrivain fameux, que de lire des titres de livres ignorés; car il ne paraît rien qui mérite d'attirer son attention.

Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Europe, mais à Paris sa vie est obscure; on se souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir les hommes, et les hommes l'ont oublié. Ainsi personne n'a été plus trompé que lui; car il fuyait pour être recherché. Rousseau a mal connu le public de Paris. Ici pour attirer la curiosité, il faut la réveiller sans cesse, et mettre souvent sa personne ou ses ouvrages sous les yeux des spectateurs, et sur-tout de ceux qui sont les trompettes de la renommée, je veux dire les gens de lettres et les grands. Quiconque veut qu'on s'occupe de lui, doit agir sans cesse et se reproduire sous toutes les formes : c'est là le principe de l'activité de Voltaire et le secret de son ambition. A cent lieues de la capitale, il

n'existe que pour elle et en elle. Tous les huit jours il envoie à Paris une brochure par la poste, et il attend sa destinée de la poste suivante. Soixante ans de gloire ne le rassurent pas assez pour lui permettre un jour de repos. Ce n'est pas assez pour lui d'être le héros du siècle ; il veut être la nouvelle du jour, parce qu'il sait que la nouvelle du jour fait souvent oublier le héros du siècle, et que pour la foule oisive, dédaigneuse et inquiète, qui remplit cette grande ville composée d'écrivains et de lecteurs, le présent est tout et le passé n'est rien. Jugez si Rousseau qui depuis dix ans vit dans la retraite et dans le silence, peut attirer l'attention sur ce théâtre mouvant de notre littérature, qui présente sans cesse de nouvelles scènes et de nouveaux acteurs. En arrivant à Paris, il s'est montré plusieurs fois dans un café, et il y avait foule pour le voir. Il passerait aujourd'hui dans la grande allée des Tuileries, ou sur les boulevards à l'heure de la promenade, qu'on ne s'en appercevrait pas.

Vous me demanderez peut-être si cette indifférence pour sa personne s'est étendue jusqu'à ses ouvrages : non. On les lit toujoursc

avec plaisir, et je crois qu'on les lira toujours. L'enthousiasme qu'ils ont excité d'abord a fait place au jugement tranquille des hommes éclairés. On s'apperçoit de ce qui lui manque; mais on sentira toujours ses beautés. Il n'a ni la raison piquante et profonde de Montesquieu, ni la charmante naïveté de Montagne, que pourtant il cherche à imiter, ni la facilité brillante et rapide et le bon goût de Voltaire, à qui l'on n'a pas dû le comparer; mais il a souvent une chaleur naturelle et entraînante, et une énergie de mouvemens et d'expressions qui n'est qu'à lui. Il est souvent inégal et diffus; mais en général l'abondance de son style nourrit l'ame et l'esprit et ne les fatigue point. Il se joue souvent de la vérité et de son lecteur; et ses systêmes et ses plans pris en totalité sont presque toujours des erreurs ou des redites; mais il amène toujours à la suite d'un faux principe une foule de vérités particulières qui lui font tout pardonner. En le lisant, il faut s'embarrasser peu du fond de la question, et saisir toutes les beautés qui se présentent à l'entour, et c'est le lire comme il a écrit. Quoiqu'on ait beaucoup accusé sa conduite, il est certain que généralement la morale de

ses écrits est belle et pénétrante, et qu'il porte dans les cœurs le sentiment et le respect de la vertu. C'est que les imaginations vives se passionnent toujours pour le sujet qu'elles traitent, et emploient, pour peindre le beau et l'honnête, cette même énergie qui sert quelquefois à les en écarter.

Si nous considérons chacun de ses écrits séparément, on trouvera que l'ouvrage qui commença sa réputation, est celui qui en méritait le moins. Son discours couronné à Dijon n'est guères qu'une amplification élégante sur un sujet qui n'était lui-même qu'un sophisme. Il ne fallait pas demander si les sciences et les lettres corrompaient les mœurs : cet énoncé seul révolte le bon sens. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son ame en cultivant sa raison. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé ; mais quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus. Il fallait donc prouver que la corruption est toujours venue à la suite de la puissance, et les lettres en même temps, parce qu'il est de la nature de l'homme, et sur-tout de l'homme en société, d'user de sa

force en tout sens. La prospérité et le pouvoir ont dû multiplier à la fois les moyens de connaissance et de corruption, comme la chaleur qui fait circuler la sève, forme en même temps les vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet ainsi considéré aurait pu être véritablement philosophique; mais l'auteur du discours ne voulait être que singulier; c'était le conseil que lui avait donné Diderot. Quel parti prendrez-vous, dit-il au Genevois qui allait composer pour l'académie de Dijon? Celui des lettres, dit Jean-Jacques. « *C'est le pont aux ânes*, reprit Diderot; « prenez le parti contraire, » et vous verrez quel bruit vous ferez. »

L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse eut d'autant plus d'éclat qu'elle fut d'abord mal combattue. Le Genevois battit avec l'arme du ridicule des adversaires qui avaient raison de mauvaise grâce. D'ailleurs la discussion valait mieux que le discours, et Rousseau se trouvait dans son élément qui est la dispute. Il vint pourtant un dernier ennemi (M. Bordes de Lyon) qui écrivit avec beaucoup d'esprit et de sens; mais la querelle commençait à vieillir; le public fit peu d'accueil à ce nouveau champion, et Rousseau ne répondit plus.

Cependant tel fut l'effet de la dispute, que cette opinion qui n'était pas la sienne, et qu'il n'avait embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivaient; il avait déja contre eux un levain de jalousie et d'aigreur. Ce premier succès, plus grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait sentir sa force qui se développait, après avoir été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la misère. Ces vingt ans passés à n'être rien, tourmentaient alors son orgueil dans ses premières jouissances. Il se souvenait qu'étant commis chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour que les gens de lettres s'y rassemblaient; et il entrait dans le champ de la littérature, comme Marius rentrait dans Rome, respirant la vengeance et se souvenant des marais de Minturne.

Ces dispositions firent naître le discours sur l'*Inégalité*, plus fort de choses et de style que celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal, inspiré par la haine des lettres et de toute supériorité quelconque, et tendant à prouver que tout homme qui pense est un animal dépravé. Ces absurdités ne

peuvent pas plaire aux bons esprits; mais sa verve satyrique émeut et attache; c'est la conversation d'un sauvage qui amuse les hommes policés en leur disant des injures bizarres.

Ce goût pour la satyre eut encore une occasion de se signaler dans la querelle des Bouffons, qui produisit la *Lettre sur la Musique*. Cet ouvrage rempli de bons principes, n'a d'autre défaut que de les pousser trop loin. En général, Rousseau rappelle souvent ce que dit Tacite, que c'est un talent bien rare de donner des bornes à la sagesse, *tenere ex sapientia modum*. Il prouve très-bien les défauts de notre musique; mais il ajoute que nous ne saurions en avoir une. Il donnait en même temps le *Devin de Village*, morceau plein de grâce et de mélodie; et depuis, les compositions de Duni, de Philidor, de Monsigni, de Grétri, chantées dans toute l'Europe, où l'on ne connaissait encore que nos airs de danse, ont pleinement réfuté Rousseau, qui peut-être n'a pas encore changé d'avis.

Après avoir proscrit l'opéra, il s'éleva contre le théâtre français, et voulut prouver que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer,

l'autre ne pouvait servir qu'à nous corrompre. Deux écrivains très-distingués furent les défenseurs de la scène française, d'Alembert et Marmontel. Leurs apologies sont bonnes; mais tel est l'esprit humain, pour qui l'amour-propre est au-dessus de tout, qu'on aimerait mieux avoir tort comme Rousseau.

Enfin, après ces différentes excursions, il entra dans une nouvelle carrière, et voulut rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman. *La Nouvelle Héloïse* parut, fut lue ou plutôt dévorée avec une incroyable avidité. Les femmes passaient à la lire les nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux employer, et fondaient en larmes. C'est là qu'il ose ce que jamais nul romancier n'aurait imaginé, rendre deux amans heureux avant la fin du premier volume, lorsqu'il en reste trois dont tout autre n'aurait su que faire. Il est pourtant très-vrai que l'ouvrage, malgré les longueurs, les déclamations, les invraisemblances, les hors-d'œuvre, conduisait le lecteur jusqu'à la fin; mais il n'est pas possible de dissimuler qu'à une seconde lecture, il ne peut rester de tout cet amas indigeste

que quelques morceaux supérieurs, pleins de passion ou de philosophie : le reste ne peut plaire qu'aux jeunes têtes et aux femmes, pour qui tout est bon, dès qu'il est question d'amour. On ne peut nier que l'action ne languisse dès le second volume, que quantité de lettres ne soient ou très-médiocres, ou de très-mauvais goût, que le mariage de l'héroïne ne soit révoltant, que le caractère d'Edouard ne soit une caricature, et ses amours en Italie une énigme, que Claire ne soit une faible copie de miss Howe, que les invectives contre l'opéra français ne soient portées jusqu'à un emportement ridicule, que la satyre des mœurs françaises ne soit pleine de faussetés ou d'exagérations, et qu'en total la *Nouvelle Héloïse* ne soit un mauvais roman et un livre mal fait, où il y a de très-beaux morceaux.

L'*Émile* est d'un ordre plus élevé; c'est l'ouvrage où Rousseau a mis le plus de véritable éloquence et de vraie philosophie. Quoique le plan d'éducation qu'il propose soit un excès, comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il est impossible, en le réduisant, de n'en pas profiter beaucoup. Il emprunte les idées de Locke sur l'enfance;

mais Locke n'avait fait que raisonner, et Rousseau persuade. Il a même fait à beaucoup d'égards une sorte de révolution, ce qui en philosophie, comme en matière de goût, est un triomphe. Ses caractères sont intéressans et sa diction a du charme. Quiconque aura des enfans à élever, gagnera toujours à lire *Émile*, en se défiant des généralités, et en n'en prenant que quelques pratiques particulières; et son *Vicaire Savoyard*, qui n'est pas un bon traité de philosophie, est au moins une leçon de tolérance.

Le Contrat social n'est, de l'aveu de l'auteur, qu'une spéculation stérile, puisqu'il n'est fait que pour de *petits États* qui n'en ont pas besoin, et qu'il ne saurait servir qu'à troubler les grands États qui couvrent le monde; mais il est supérieurement écrit.

Les Lettres de la Montagne ne sont bonnes que pour Genève. Je ne parle pas de quelques morceaux peu importans, comme celui *de l'imitation théatrale*, un autre *sur la paix perpétuelle*, un autre fragment *sur l'économie politique*, etc.

Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans toutes ses parties, c'est la *Réponse à*

l'Archévêque de Paris : on peut le proposer comme un modèle de discussion, de bonne plaisanterie et d'éloquence. Il y prend tous les tons et n'abuse d'aucun; il est pressant dans la dialectique, pathétique dans ses mouvemens, véhément sans être emporté, railleur sans sarcasme. Il n'a rien écrit de plus beau que le *discours du Parsis de Surate*, et peu de morceaux dans notre langue sont de la même beauté *.

Son Dictionnaire de musique offre des connaissances et de bons principes. L'article *Génie* est curieux par la vivacité de la passion : il n'a jamais parlé de sang froid de l'opéra français.

On peut résumer que n'ayant rien produit qui suppose une grande imagination, ni un plan vaste, ni des vues profondes, il ne faut point le mettre en parallèle avec les deux plus grands hommes de ce siècle, Voltaire et Montesquieu, qui tous deux ont élevé de ces grands monumens qui honorent à jamais une nation; et qu'ayant trop d'erreurs dans sa philosophie et trop d'inégalités dans son

---

* En mettant à part la malignité des intentions et des applications, qu'alors l'auteur comptait pour rien.

style, c'est pourtant un homme de génie qui mérite d'être regardé comme le plus ingénieux des sophistes et le plus éloquent des rhéteurs.

Il a écrit les Mémoires de sa vie qui ne seront pas le moins curieux de ses ouvrages, ou comme histoire, ou comme roman. Ceux qui les ont entendus disent qu'il avoue de bonne foi ses travers et ses fautes, mais qu'il est toujours intéressant : en cela son amour-propre est satisfait de toutes les manières. D'ailleurs Rousseau doit exceller en écrivant sur lui-même, s'il est vrai que pour bien écrire, il faut être plein de son sujet.

LETTRE XXV.

Si les folies et les vertiges de Paris vont quelquefois jusqu'à la cour de Pétersbourg, V. A. I. a sans doute entendu parler des grands succès de la célèbre R**, de l'enthousiasme qu'elle inspirait à toutes les grandes dames, sur-tout à cause de *sa vertu*, des présens dont elle était comblée, et toujours à cause de *sa vertu*. Il y a environ deux ans que les demoiselles de la comédie auraient été fort embarrassées de vivre avec cette grande *vertu* de M.lle R.** ; aujourd'hui

. . . .

. . . .

. . . .

et les gentilshommes de la chambre et le parterre veulent la renvoyer. Voilà, M.gr, l'histoire des grandeurs humaines ; voilà les réputations et les succès. Il y aurait de quoi faire un volume de réflexions sur ces grands événemens de nos coulisses ; mais je me bornerai à dire tout simplement à V. A. I. que M.lle R** a de la beauté, de l'intelligence et peu d'ame, une déclamation

apprise et forcée, une profusion de gestes, une voix sourde, rien de naturel dans son jeu *. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

On attend toujours les *Arsacides*, pièce en six actes; c'est une nouveauté de plus que ce sixième acte. On a accompli pour la première fois le vœu du Gentilhomme de l'Impromptu de campagne :

> Je voudrais qu'on en fît en six actes quelqu'une.

Et quand on aura vu le pièce, on pourra se rappeler ces vers de la Métromanie :

> J'achève de brocher une pièce en six actes,
> La rime et la raison n'y sont pas trop exactes,
> Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Larive est reçu. Il a joué deux fois *Warwick*

---

* Il est juste d'observer que la conduite qu'a tenue cette même actrice pendant toute la révolution, lui a fait assez d'honneur pour mériter qu'on oublie les fautes de sa jeunesse, et qu'en même temps son talent a fait des progrès réels.

en dernier lieu. Il y a des momens où sa tête s'échauffe et où il semble porté par la scène; mais qu'il est loin de saisir l'esprit général d'un rôle ! Je me suis souvenu à son occasion de ce mot de Garrik, qui voyant une actrice s'emporter beaucoup dans un moment et se refroidir tout de suite, dès qu'elle eût fini le morceau où elle était préparée à s'emporter, dit assez plaisamment : *voilà une femme qui a de la colère, mais elle n'a pas de rancune.*

L'affaire de Mercier contre les comédiens a été évoquée au conseil, c'est-à-dire mise au néant. On ne veut pas que la jurisdiction des gentilshommes de la chambre sur les comédiens, soit soumise au parlement : c'est donner gain de cause aux comédiens.

On prépare à l'opéra *le Siège de Cythère*, opéra de Gluck, dans un genre moins grand que les deux qu'il nous a donnés. C'est un opéra d'été qu'il a fait, dit-il, pour les doubles; mais je suis curieux d'entendre *Alceste.*

On a remis aux Italiens *la Fête du Château*, de Favart; ce théâtre est dans une grande décadence. La retraite de Cailleau, les fréquentes éclipses de M.me Laruette qui ne paraît presque plus, la mauvaise santé

de Clerval qui n'a plus guères de voix, l'affaiblissement de Grétri qui est allé s'enrouer au grand opéra; tout cela diminue de plus de moitié la part des comédiens italiens, qui montait, il y a quelques années, à 18,000 l. D'ailleurs le public n'a qu'une passion et qu'une mode à la fois : elle est actuellement pour la comédie française, comme elle a été pendant un temps pour les italiens. On aime la tragédie, et tout est plein dès qu'on en joue une; et cependant quand Lekain ne joue pas, c'est plutôt une parodie qu'une tragédie, et quand il joue, les autres font une étrange disparate. Mais quand le public veut se défaire du temps, il ne se rend pas si difficile.

Il n'y a en littérature aucune nouveauté dont on puisse parler. Ce qui dans ce moment excite le plus de curiosité, ce sont les concours académiques qui vont être jugés incessamment. Il y a cette année un prix de prose et un de vers, et le sujet de prose attire beaucoup d'attention; c'est l'*Eloge de Catinat*.

Voici du moins quelques vers courans, espèce de nouveauté qui ne manque guères à Paris, mais qui n'est pas toujours de choix.

Le vieux M. de Sainte-Palaye, auteur d'un ouvrage estimable sur l'ancienne chevalerie, et qui a fait des recherches utiles et laborieuses sur les Troubadours, vient d'envoyer à quatre-vingts ans d'assez jolis vers à une femme très-aimable qui lui avait brodé une veste. Ils ont de la douceur et de la grâce, quoique l'auteur affecte des tournures antiques.

A M.me LA MARQUISE DE GLÉON.

Merci vous dis, ô beauté sans pareille !
De ce tissu que m'avez octroyé;
Auteurs jadis pour moins rare merveille,
Preux chevaliers ont cent fois guerroyé.
Point ne faûdrais d'imiter leur prouesse,
Si tel était l'usage de ce temps,
Ou que mon cœur, en dépit de mes ans,
Pût à mes sens redonner leur jeunesse.
Des Troubadours si j'eusse le talent,
En votre honneur ferais œuvre galante;
Mais du labeur de mon cerveau pesant,
Oncques ne vint ni *Tinson* ni *Sirvente* *.
Je ne puis rien; que si de mes écrits,
Au lieu de faits, le tribut peut vous plaire,
Pourrez y voir tout au moins en récit,
Ce que pour vous j'eus fait ou voulu faire.

V. A. I. a sans doute entendu parler des talens agréables de M. le duc de Nivernois.

* Vieux titres des vieilles poésies des Troubadours.

Il a fait quantité de fables qu'il a la complaisance de lire quelquefois à l'académie et à ses amis, et la discrétion de ne pas imprimer. Il cultive tous les arts avec beaucoup de goût et de délicatesse. V. A. I. trouvera de l'un et de l'autre dans une chanson qu'il a faite en dernier lieu, paroles et musique. J'ai noté l'air qui doit être charmant, quand S. A. I. M.me la Grande-Duchesse le chantera.

Pour jamais à ma Thémire
J'ai donné mon cœur.
C'est pour moi qu'elle soupire,
Je suis son vainqueur.
Tous nos bergers veulent vivre
Pour suivre
Sa loi.
C'est à moi, c'est à moi
Qu'elle a donné sa foi.

L'autre jour sur la fougère,
Le beau Lycidas
Veut parler à ma bergère
Qui n'écouta pas.
Elle méprise en son ame
La flamme
D'un roi.
C'est à moi, c'est à moi
Qu'elle a donné sa foi.

S'il était une déesse
Brillante d'appas,
Qui vînt m'offrir sa tendresse,
Je n'en voudrais pas.
C'est ton cœur seul où j'aspire.
Thémire,
Crois-moi,
C'est à toi, c'est à toi,
Que j'ai donné ma foi.

LETTRE XXVI.

J'AI différé l'envoi du 1.er août, afin de pouvoir rendre compte à V. A. I. de quelques nouveautés qui allaient paraître. On attendait au théâtre français les *Arsacides*, tragédie en six actes. S'il m'était possible d'en expliquer le sujet et le plan, je me croirais plus d'esprit que tout Paris ensemble; car je n'ai encore rencontré personne qui pût dire ce dont il s'agissait dans la pièce. C'est une déraison éternelle; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie, et cela est vrai de plus d'une manière; car il y avait cette fois-ci un acte de plus à huer. Ce qui a contribué encore à augmenter la bonne humeur du public, c'est que l'auteur qui ne trouve pas d'autres moyens pour remplir ses vers, met si souvent le mot de *madame*, qu'il revient peut-être mille fois dans l'ouvrage, et chaque *madame* excitait une risée. Les comédiens croyant en avoir assez dit, ont fait la révérence pour s'en aller; mais le public qui était en train de s'amuser, leur a dit d'achever. Après une

telle réception, l'auteur qui à la vérité est un bonhomme de soixante et quelques années, ne s'est pas tenu pour battu. *Messieurs*, a-t-il dit aux comédiens, *c'est vous qui êtes tombés, parce que vous avez mal joué; jouez encore une fois et jouez mieux, je vous réponds du plus grand succès. Si vous tombez, j'ai un septième acte pour vous relever.* Les comédiens, par pitié pour son âge, ont rejoué la pièce, qui a été accueillie aussi gaîment que la première fois, et voyant que l'auteur s'obstinait à être joué une troisième, ils l'ont engagé, quoiqu'avec beaucoup de peine, à recevoir 1200 livres pour se désister de ses prétentions.

Les spectacles dans ce moment ne sont pas heureux en nouveautés. *Le Siège de Cythère* n'a pas réussi à l'opéra. Le poëme qui est de Favart a paru froid, et Gluck n'était pas dans son élément qui est la musique d'expression. Le genre de Favart est trop mesquin pour un compositeur tel que Gluck. Il y a pourtant deux ou trois airs de danse où l'on reconnaît un maître; mais on n'y a trouvé qu'un seul morceau de chant; d'ailleurs cet opéra est joué par les doubles et mal joué. Il faut que Gluck prenne sa revanche cet

hiver dans *Alceste*. L'opéra grec lui convient mieux que l'opéra-comique.

Beaumarchais vient d'imprimer son *Barbier de Séville*, avec une préface dans le style de ses mémoires, qui n'est pas ici à sa place. A travers sa gaîté grotesque, ses incartades et ses quolibets, on voit un amour-propre très-sérieusement piqué du peu de succès que son ouvrage a d'abord obtenu, et des critiques qu'il a essuyées. Il se fâche sur-tout contre le journaliste de Bouillon qui *imprime*, dit-il, *avec encyclopédie et privilège*, mauvaise plaisanterie qu'il répète souvent. Que veut dire *imprimer avec encyclopédie?* Où est le plaisant, où est le fin de cette expression? Beaumarchais un peu trop gâté par le succès de ses mémoires, a écrit cette préface en homme qui se croit en possession de faire rire le public; mais il lui était plus aisé de défendre sa cause contre Goesman, que sa pièce contre le parterre. Ce n'est pas qu'il n'y ait de l'esprit, de la gaîté et une scène très-plaisamment imaginée; mais il a tort de vouloir nous donner comme une véritable comédie un *imbroglio* du vieux temps, brodé à la moderne; ce n'est qu'à ce titre que son *Barbier* peut rester au théâtre.

Les petits satyriques ne se lassent pas de déchirer les grands écrivains, et la considération et les honneurs dont jouit la bonne littérature irritent de plus en plus la canaille griffonante qui n'a d'existence que dans l'*Année littéraire*. Un nommé Gilbert vient d'imprimer une satyre où il traite avec le plus grand mépris M.rs de Voltaire, d'Alembert, Thomas, Marmontel, etc.

Parmi tant de héros je n'ose me placer.

Mais l'auteur me fait l'honneur de m'associer à eux; il prétend même que *je les protège dans mon journal*, quoique je n'aie point *de journal*, et que je ne *protège* personne. Ce M. Gilbert a commencé comme tous les faiseurs de mauvaises satyres, par l'impuissance de mieux faire. Il a envoyé plusieurs fois des pièces à l'académie, qui n'y a pas fait beaucoup d'attention. Il a donné des odes au public qui ne s'en est guères apperçu davantage; delà sa mauvaise humeur contre l'académie, contre le public, etc. Cette satyre intitulée *le Dix-huitième Siècle*, est adressée à Fréron et ne pouvait l'être mieux, puisqu'elle roule sur les mœurs et le goût dont Fréron est l'oracle et l'exemple. On a dit de ce Gilbert *qu'il était au pain de*

l'Archevêque et au vin de Fréron. Quoique cette satyre soit sans esprit et sans gaîté, qu'il y ait de plats lieux communs et beaucoup de mauvais vers, il y en a pourtant qui sont très-bien tournés et qui prouvent que l'auteur a du talent pour la versification; mais ce talent devenu plus facile depuis que tant de modèles classiques ont rendu la langue poétique plus commune, ce talent que plusieurs jeunes gens annoncent, et quelques-uns même dans un assez haut degré, ne suffit pas pour produire de bons ouvrages. Il faut parler à l'ame, à l'imagination, à la raison, il faut penser et sentir, et tous nos jeunes rimeurs croient avoir atteint le but, quand ils ont versifié avec quelque élégance des choses si rebattues qu'elles ne valent pas la peine d'être dites. Nous en avons un exemple récent dans le dernier ouvrage de Colardeau, intitulé *les Hommes de Prométhée.* Il y a des morceaux écrits avec grâce et harmonie; mais l'auteur a brodé un fond trivial : c'est Adam et Ève de Milton, et son poëme est à cent lieues de la beauté du morceau anglais. Colardeau était né avec un goût naturel pour la poésie; sa traduction de l'*Épître d'Héloïse* est dans la mémoire de tous les amateurs;

c'est, à quelques négligences près, un ouvrage charmant; mais depuis cet heureux coup d'essai il n'a rien fait qui en soit digne. Il a tenté plusieurs entreprises qui prouvent très-peu d'esprit et de jugement. Il a voulu mettre en vers français la prose de Montesquieu et les vers d'Young; il ne s'est pas apperçu qu'une prose originale devenait une chose commune quand on la délayait en vers, et par conséquent perdait tout son prix; il n'a pas senti que l'ouvrage d'Young était en général une déclamation prolixe, dont tout le mérite consistait dans quelques traits d'énergie, quelques grandes idées, quelques tableaux épars, qui ne suffisaient pas pour faire lire une version en vers français.

Une entreprise d'un autre genre bien plus curieuse et bien plus ridicule, c'est celle de feu Labaumelle qui avait imaginé de refaire *la Henriade*. Il ne put cependant en exécuter que quelques morceaux, et il se vengea en imprimant la Henriade de M. de Voltaire, avec un commentaire où les mauvaises critiques sont mêlées aux bonnes, et d'un goût en général plus minutieux qu'éclairé. Cet ouvrage qui n'a paru qu'après sa mort, et que Fréron vient de publier, mérite qu'on en

parle avec plus de détail, et j'aurai l'honneur d'en entretenir V. A. I. dans ma première lettre.

L'académie vient de prononcer sur les prix qui seront distribués à la saint Louis; je les ai obtenus tous les deux. Le sujet de prose était l'*Éloge de Catinat*. M. Guibert, auteur d'un ouvrage très-connu sur la Tactique, a le premier *accessit;* M. l'abbé d'Espagnac, fils du gouverneur des Invalides, a le second. En vers, le sujet était libre. J'avais envoyé deux pièces, une *Épître à un jeune Poëte sur le choix des liaisons*, qui a eu le prix; une *Épître au Tasse*, qui a le premier *accessit;* une *Épître de Brutus à Servilie*, par M. Duruflé, a le second. Je joins ici une copie des vers qui ont été couronnés, que je me hâte de présenter à V. A. I., mais qui ne seront imprimés que pour la saint Louis. Je ne puis trop me presser de lui faire hommage de mes succès qui me deviendront plus chers, s'ils peuvent me rendre plus digne de ses bontés.

Voici une épigramme nouvelle qui m'a paru fort jolie.

Damon commande ; il sait donc la tactique ?
Non, mais par cœur tout Grécour et Robbé. —
Il connait donc les mœurs, la politique ?
Non, mais son teint a la fraîcheur d'Hébé.
De nos Laïs il est le Sigisbé ;
Il joue encor le plus gros jeu de France.
Peut-être est-il poltron comme un abbé ;
Mais il n'a pas son égal pour la danse.

LETTRE XXVII,

AU COMTE SCHOWALOFF.

J'ESPÈRE que vous me pardonnerez d'avoir passé le mois dernier sans vous rien adresser, et que vous ne vous en prendrez qu'à la stérilité des temps. Nous n'avions ni nouvelles ni nouveautés, mais ce mois vous en aurez double ration; avec nous en ce genre on ne perd rien pour attendre; cependant celles des spectacles sont assez insipides. Vous parlerai-je des *Arsacides*, tragédie en six actes, qui deux fois a fait rire tout Paris d'autant plus fort que l'on n'y comprenait rien? Comme je n'y ai rien compris non plus, si ce n'est que l'auteur était fou, vous ne serez pas beaucoup plus avancé, quand je vous dirai que cet auteur est un pauvre diable de quelques soixante ans, nommé Peyraud de Beaussol, qui enseignait la géographie dans le collège où j'étudiais le latin, il y a dix-huit ans, et qui dès-lors avait chez lui une édition entière de sa tragédie imprimée sous le nom de *Stratonice*, qui a été refusée depuis cinq à six fois sous d'autres noms,

et qui enfin a obtenu, je ne sais comment, de venir se faire siffler sur la scène sous le nom des *Arsacides*. Je me souviens que ce Peyraud disait il y a dix-huit ans : *Tu es grand, Corneille, mais je ne te crains pas.* En effet, pourquoi craindrait-il Corneille ? mais n'admirez-vous pas où l'enthousiasme va se loger ?

Le Siège de Cythère a fait triompher les ennemis de Gluck ; il n'a point eu de succès. Le poëme qui est de Favart, est une froide allégorie, quoiqu'on en ait retranché les plaisanteries de l'opéra-comique, entre autres l'endroit où les assiégeans disaient qu'il fallait *passer la garnison au fil de l'épée*. Or, vous saurez que la garnison de Cythère est composée de femmes, et que ce sont des amans qui assiègent. On avait supprimé les calembours qui avaient été faits dans l'origine pour le théâtre italien, et que la majesté de l'opéra ne souffrait pas ; mais la pièce n'en a pas eu plus de succès. La musique est sans effet, comme le poëme est sans esprit. Il n'y a guères que quelques jolis airs de danse ; il semble d'ailleurs que Gluck ait voulu descendre ; mais il ne descend pas de bonne grâce ; il faut qu'il reste

à sa hauteur, et qu'il prenne sa revanche dans *Alceste*.

On va jouer à Versailles, le lendemain de la saint Louis, *le Connétable de Bourbon*, tragédie de M. Guibert. Cette pièce à grand spectacle est donnée comme une fête pour le mariage de M.me Clotilde, qui doit partir quelques jours après pour épouser le prince de Piémont. J'espère que le succès du *Connétable* dédommagera M. Guibert du petit échec qu'il vient d'essuyer à l'académie, et qui lui donne, dit-on, un peu d'humeur. Tout Paris savait qu'il avait concouru pour l'*Eloge de Catinat*, qu'il avait travaillé un an son discours, qu'il devait infailliblement avoir le prix, puisqu'il faisait l'éloge d'un militaire et qu'il avait fait *la Tactique*, et que ce prix lui ouvrirait les portes de l'académie. On m'avait demandé si je concourrais; je me suis bien gardé de dire qu'oui, de peur qu'on ne se moquât de moi; mais j'ai envoyé mon discours, et j'ai eu le prix tout d'une voix, quoique je ne sois pas militaire. Il y a ici un certain monde qui n'est pas encore revenu d'étonnement qu'on puisse avoir le prix sur un colonel, quand il faut faire l'éloge d'un maréchal de France; car

il y a beaucoup de choses fort simples que tout le monde ne conçoit pas. Vous savez aussi que le prix de vers de l'année dernière avait été remis à celle-ci. J'ai renvoyé la même pièce en retranchant quelques vers dont les applications avaient déplu, et j'ai eu le prix. J'en avais envoyé une seconde qui a eu le premier *accessit.* Ainsi voilà tous les poëtes au moins aussi piqués contre moi pour ce prix de vers que les gens du monde pour la prose ; et pour ne pas me brouiller en prose et en vers avec le monde entier, j'ai bien solemnellement promis que je n'entrerais plus dans la lice. Dans le fait, je ne pouvais pas espérer de mieux finir, et je suis content. Je joins ici une copie de ma pièce de vers couronnée. Vous aurez incessamment celle qui a eu le premier *accessit,* mais à condition que vous m'assurerez bien de mon pardon, pour avoir suspendu un moment notre correspondance.

Un des plus furieux ennemis que m'aient fait mes auréoles académiques, c'est un M. Gilbert qui cette année avait envoyé au concours deux odes. Il y en avait une à M. de Choiseul sur son retour; et vous saurez, pour avoir une idée de l'auteur, qu'il en

avait adressé une, il y a quelques années, au chancelier de Maupeou sur l'exil de M. de Choiseul. Il avait annoncé une satyre contre l'académie, toute prête à paraître, si l'académie ne lui donnait pas le prix. L'académie n'en a tenu compte; mais pour lui, il a tenu parole. La satyre intitulée *le Dix-huitième Siècle*, (car nous aimons les titres qui remplissent la bouche) vient d'être publiée, mais elle est loin de remplir son titre. Il est question de mœurs et de goût; aussi est-elle adressée *à M. Fréron*: Vous jugez quel passeport pour l'immortalité. M. de Voltaire y est traité sur-tout avec un mépris très-grand. On dit que dans ses tragédies *il a mis Sénèque en rimes*. N'êtes-vous pas frappé, monsieur le comte, de la ressemblance de M. de Voltaire avec Sénèque? Quant à moi, je suis prêt à parier que ce M. Gilbert n'a lu Sénèque de sa vie; mais on voit qu'il a beaucoup lu M. de Voltaire; car il parle de ses vers

Jetés par ligne exactement pareille,
De leur bruit monotone importunant l'oreille.

Ne trouvez-vous pas que les *oreilles importunées du bruit monotone des vers* de

M. de Voltaire, sont des oreilles un peu longues? Pour moi je suis

Le chantre gazetier, Pindare des déserts.

Que dites-vous de cette plaisante injure? Il m'est impossible d'en saisir la finesse, et sans vous offenser, il me semble que vous êtes un peu plus que moi le Pindare des déserts; car vous chantez souvent comme Pindare, et malgré tous les soins de l'auguste Catherine, il y a sans doute encore bien des déserts en Russie, comme il y a des landes en France. Mais n'allez-vous pas me trouver bien extraordinaire de vous faire des complimens avec les injures que me dit M. Gilbert? Il y a pourtant quelques vers fort bien faits dans sa satyre. *Unus et alter assuitur pannus*, mais *infelix operis summâ.* Point d'idées, point de gaîté, point de goût, des lieux communs rimés et beaucoup de platitudes.

Vous trouverez aussi des vers bien agréables, bien mollement cadencés dans une pièce de Colardeau, intitulée *les Hommes de Prométhée;* mais malheureusement c'est un fond si froid et si trivial, ce sont de si vieilles idées, qu'il est impossible de les rajeunir:

Cui non dictus Hylas ? C'est une imitation du chant de Milton sur Adam et Ève ; et qu'elle est loin de l'original !

Vous m'avez fait demander l'*Anthologie ;* mais comment vous faire parvenir un ouvrage de six volumes ? Malheureusement mon envoi pour S. A. était expédié, sans quoi je l'y aurais jointe. Je saisirai la première occasion, ou j'attendrai le départ d'un vaisseau.

LETTRE XXVIII.

C'est un bien grand scandale dans la littérature, que ce commentaire sur la Henriade que j'ai eu l'honneur d'annoncer à V. A. I. D'abord il est bien extraordinaire que du vivant d'un homme on s'empare de son ouvrage pour le déchirer et le diffamer, qu'on se permette d'imprimer cet ouvrage pour y placer le portrait de son auteur, d'une manière dérisoire, en regard avec les portraits de deux gredins qui l'ont insulté toute leur vie. On dit dans les notes sur la Henriade, que M. de Voltaire *a déshonoré la mémoire d'Henri IV*. V. A. I. n'est-elle pas révoltée de cette absurde insolence? En général, ces notes critiques sont du ton et du style d'un écolier qui juge un maître, c'est-à-dire qui l'outrage avec ignorance. Labaumelle avait de l'esprit, mais il ne se connaissait point en poésie. Il y a des observations justes dans son commentaire, et sur quel ouvrage n'en ferait-on pas? mais il a tort le plus souvent, et quand il a raison, ce n'est pas la peine de l'avoir. Ce sont de lourdes critiques sur de légers defauts; quelquefois

même il se méprend sur le sens des vers qu'il censure. Quant au fond de l'ouvrage, il trace un plan nouveau de la Henriade, et ce plan n'est qu'une mythologie triviale qui aurait mal figuré dans un sujet moderne. Labaumelle n'avait ni assez de goût, ni assez de connaissances pour s'appercevoir que l'éloignement des temps ou des lieux peut seul dans un poëme faire admettre ces sortes de fictions ; que M. de Voltaire ne pouvant les placer dans un sujet trop récent, y avait suppléé, autant qu'il avait pu, par des beautés neuves et philosophiques, qui à la vérité ne remplacent pas l'intérêt, mais qui sont au moins des ornemens que le talent seul est capable d'inventer. A l'égard du style, en exceptant quelques endroits négligés, il est en général noble, élégant et harmonieux, et se relève de temps en temps par des morceaux pleins de grandeur ou de charme; voilà la vérité. Mais Labaumelle était d'ailleurs ennemi trop passionné pour la reconnaître, quand même il l'aurait sentie. L'origine de ses démêlés avec M. de Voltaire est ancienne et connue. Labaumelle étant professeur de littérature française à Copenhague, fit imprimer un livre intitulé *mes Pensées*,

où régnait un esprit plus hardi que juste, et où l'on trouvait plus de saillies que de vérités. On y disait en parlant des libéralités du roi de Prusse envers M. de Voltaire : *il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire ; il n'y en a jamais eu de mieux payés*. Il faut avouer que cette phrase n'était pas faite pour plaire à M. de Voltaire ; aussi en fut-il très-choqué. Labaumelle vint à Berlin, et comme il n'y avait encore répandu que deux ou trois exemplaires de son livre, M. de Voltaire lui fit entendre qu'on pouvait y mettre des cartons. Ce jeune homme qui faisait plus de cas de sa phrase que de l'amitié d'un grand homme, ne voulut rien cartonner. Il y eut entre M. de Voltaire et lui une scène très-violente, racontée fort plaisamment dans des lettres que Labaumelle a imprimées depuis, et qui finit par faire sortir de Berlin le jeune professeur de Copenhague. Le siècle de Louis XIV paraissait dans ce moment : Labaumelle en fait une édition subreptice avec des notes injurieuses, qu'il vend soixante et dix ducats au libraire Eslinger à Francfort. Je l'ai entendu, il y a deux ans, avouer lui-même que ce procédé était inexcusable, et qu'il avait eu les premiers

torts avec M. de Voltaire. Celui-ci répondit par un mémoire qui est un chef-d'œuvre; le ton noble et décent de la supériorité et la bonne plaisanterie y règnent d'un bout à l'autre; il n'a pas toujours eu le même ton depuis. Ce morceau, je ne sais pourquoi, ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres; il est imprimé à part. Labaumelle répliqua par un volume de lettres sur le siècle de Louis XIV, et sur ses démêlés avec l'auteur, et il faut convenir que ces lettres sont le meilleur ouvrage polémique qu'on ait jamais imprimé contre M. de Voltaire : elles sont pleines d'esprit et de sel. Il n'a pas la grossière maladresse de Fréron, qui va toujours niant le talent et le génie de quiconque le méprise. Labaumelle convient de tous les avantages de M. de Voltaire, et il attaque très-malignement les faiblesses et les travers dont il n'y a point de grand homme qui ne soit susceptible, mais qui, présentés par une main ennemie, forment un tableau de ridicule. M. de Voltaire en a conservé un ressentiment implacable qui l'a porté depuis à des excès peu dignes de lui. On a vu l'apôtre de la tolérance, M de Voltaire, reprocher à Labaumelle d'être huguenot. Si quelque chose

eût pu adoucir M. de Voltaire, c'était le sort qu'éprouva Labaumelle. Il avait eu l'imprudence d'insérer dans ses notes sur le Siècle de Louis XIV, des phrases injurieuses à la maison d'Orléans; il fut mis à la Bastille où il resta treize mois. Il travaillait alors à ses Mémoires sur M.me de Maintenon, auxquels il joignit la collection des lettres de cette favorite célèbre. Ce livre eut un prodigieux débit, fondé sur la grande curiosité qu'inspirait encore la cour de Louis XIV. A mesure que cet attrait a diminué, le livre a perdu de son succès. On n'a plus vu dans les lettres de M.me de Maintenon, qu'une femme dont l'esprit naturel s'est encore embelli des agrémens et de la délicatesse d'une cour éclairée et polie, mais dont la tête étroite, dénuée de vues et de connaissances, s'est encore rétrécie par une dévotion mesquine et pusillanime, plus faite pour le cloître que pour la cour; qui ne connaît d'autre devoir que celui de plaire à Louis XIV, d'autre mérite dans les généraux que celui d'aller à la messe, d'autre talent dans les ministres que celui de lui être dévoués; enfin qui ennuyée d'un rang qu'elle ne peut pas remplir, n'y tient que par la vanité, et a besoin de confier

à un directeur toutes les petitesses d'un esprit qui n'était pas né pour commander. Quant aux mémoires rédigés par Labaumelle, les hommes instruits y virent beaucoup d'anecdotes suspectes et d'ignorances prouvées, et ne goûtèrent que médiocrement un style quelquefois précis, ingénieux et énergique, mais le plus souvent romanesque, décousu, plein d'affectation et d'inégalité.

Labaumelle s'était retiré au Carlat où il était né; c'est là qu'il imagina, pour se venger, de commenter la Henriade, et d'attacher ce commentaire à la Henriade même, afin qu'il durât autant qu'elle. Il a du moins eu l'esprit de sentir qu'un bon ouvrage appartenait à l'immortalité, et qu'une mauvaise critique appartenait à l'oubli. Il a voulu que les monumens de sa haine vécussent autant que ceux du génie de son ennemi, et dans ce dessein il les a réunis ensemble, comme on graverait une satyre sur le marbre que représente un grand roi. *Je veux*, disait-il en parlant de M. de Voltaire, *barbouiller le portrait de sa maîtresse.*

On a joué à la comédie française une mauvaise comédie en trois actes, intitulée *le Mariage clandestin*, qui est tombée tout-

à-plat, et qui serait tombée chez Nicolet. On va jouer le *Célibataire* de M. Dorat.

Les Italiens ont joué *la belle Arsène*, pièce de Favart, tirée du conte de la *Bégueule* de M. de Voltaire, musique de Monsigny; les paroles et la musique ont assez médiocrement réussi. Les Italiens marchent à leur décadence, et Favart et Monsigny vieillissent. Le style de Favart n'est plus qu'un cliquetis de petites épigrammes, et Monsigny qui avait tant de grâce et de douceur, n'a retrouvé son talent que dans deux ou trois morceaux de la pièce : le reste est faible et commun.

Je joins ici mon Épître au Tasse, qui a eu le premier *accessit*.

LETTRE XXIX,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Il ne m'a rien manqué le jour de la saint Louis, que de vous avoir pour témoin de mon bonheur. L'Eloge de Catinat a été applaudi avec transport; on s'accorde assez généralement à le regarder comme le meilleur de mes ouvrages en ce genre; il y a même des momens où l'on a versé des larmes. Les vers ont été moins applaudis : c'est l'abbé Delille qui lisait, et qui lisait aussi mal qu'il lit bien les siens. A toutes les proclamations réitérées du prix de vers, du prix de prose, de l'*accessit*, des prix d'éloquence et de poésie remportés chacun pour la quatrième fois, et remportés deux fois ensemble, ce qui est sans exemple, le nom de l'auteur a été suivi des plus grands applaudissemens; c'était une mauvaise journée pour mes ennemis, et notre ami commun de Ferney m'écrivait : *Fréron en mourra de rage, s'il ne meurt d'indigestion au cabaret.*

Ne croyez pas pourtant que ma petite gloriole que j'aime à vous confier, et dont

peut-être on aura la bonté de se réjouir à Pétersbourg, ne me soit pas contestée à Paris et à Versailles ; il y a toujours un certain nombre de gens qui prétendent que l'académie s'est arrangée pour me donner tous les prix, et d'ailleurs mon concurrent, M. Guibert, dont le discours vient de paraître, a un grand parti à la cour et à la ville. Si vous me demandez ce que j'en pense, je vous dirai franchement, et croyant être hors de tout intérêt, que l'auteur s'est d'abord mépris entièrement sur le genre de l'ouvrage. Il a oublié que l'académie donnait un prix d'éloquence et voulait couronner un orateur. Il fait de Catinat un éloge purement historique. C'est un résumé de sa vie, rédigé scrupuleusement suivant l'ordre des dates, et accompagné de réflexions. Il prétend que c'est la meilleure manière; j'avoue que c'est au moins la plus commode. Vous sentez qu'avec cette méthode, on se dispense de toutes les difficultés de l'art et de tous les efforts du talent. Un orateur se croit obligé d'inventer une heureuse distribution des parties qui les fasse valoir les unes par les autres, qui gradue et qui soutienne l'intérêt, qui varie les tons et les effets. Il multiplie les tableaux et les

mouvemens, parce qu'il sait que le secret de son art est de parler toujours à l'ame et à l'imagination. Un homme qui ne veut être qu'historien et philosophe, est dispensé de toute cette peine ; il peut se passer absolument du talent oratoire ; et M. Guibert, qui n'a point ce talent, trouve plus court et plus facile d'en dire du mal et de le confondre avec la rhétorique et la déclamation dont je fais aussi peu de cas que qui que ce soit, mais qui ne sont pas l'éloquence. C'est l'éloquence qui est rare, et M. Guibert n'a que de l'esprit ; vous en verrez dans son discours, vous y verrez des pensées, des élans d'une ame jeune et sensible, un style qui a quelquefois de l'élévation ; mais le plus souvent vague et affecté, semé d'incorrections et de lieux communs, chargé de longueurs, etc. ; en un mot, c'est l'ouvrage d'un homme qui a de l'esprit et du mérite, mais qui n'est ni orateur, ni bon écrivain.

Il est encore moins poëte, quoiqu'il ait voulu l'être dans *le Connétable de Bourbon*, joué à Versailles, le lendemain de la saint Louis ; car il s'était arrangé pour être couronné à l'académie le 25, et réussir à Versailles le lendemain. L'événement n'a pas

tout-à-fait répondu à ses idées. J'ai vu jouer *le Connétable* ; voici ce que c'est.

Bourbon, né ambitieux et dévoré de la soif de régner, indigné d'obéir à François premier dont il a été l'égal et le compagnon dans son enfance, supporte impatiemment le joug de la soumission. Il est persécuté à la cour par la duchesse d'Angoulême dont il a méprisé l'amour et dédaigné les avances. Cette femme vindicative anime sans cesse le roi son fils contre Bourbon ; elle lui a suscité un procès injuste pour le dépouiller de son patrimoine, dans le temps même qu'il sert le roi et la France en Italie, où il commande une armée. Bourbon fatigué de tant d'injustices, a traité secrètement avec l'empereur, qui offre de lui composer en Italie une souveraineté indépendante, s'il veut quitter le service de François I.er et passer au sien. Bourbon a tout accepté et le traité est signé. Voilà l'avant-scène, et ce qu'on apprend dans le premier acte par de longues conversations entre Lautrec et Bayard, officiers français et amis de Bourbon, qui sur des entretiens secrets et nocturnes du Connétable avec Baurin, envoyé de l'empereur, soupçonnent la trahison de leur général. Cette trahison est confirmée par

un monologue de Bourbon, au deuxième acte, dans lequel il apprend au spectateur qu'il vient de signer le traité et de consommer son crime. Cependant il est amoureux d'Adélaïde, fille de Lautrec, et cet amour qui ne l'a pas empêché de signer le traité, lui donne quelque trouble et ajoute à ses remords. Bayard les augmente encore; Bayard à qui le connétable confie tous ses ressentimens, sans pourtant lui avouer ses projets, s'efforce de le rappeler à l'honneur et à la vertu. Pour mieux en venir à bout, il imagine avec Lautrec de célébrer une cérémonie à laquelle Bourbon doit présider, et qui doit le faire souvenir de tous ses devoirs. On convient d'armer chevalier un guerrier nommé Stuart, et de lui donner l'armure du jeune Lautrec, frère d'Adélaïde, tué dans le dernier combat. C'est Adélaïde elle-même qui doit lui ceindre l'épée, en présence du général et de toute l'armée; c'est Bayard qui doit recevoir les sermens d'usage. Stuart les prononce; Adélaïde en fait un à son tour, c'est de n'accepter pour époux qu'un Français fidèle à son roi, et d'abandonner même celui qu'elle aimerait, s'il devenait coupable. Après la cérémonie, le connétable a une

conversation avec elle; il lui ouvre son ame toute entière, et veut l'engager à le suivre et à partager le trône que lui offre Charles-Quint. Adélaïde rejette ses offres avec horreur; elle fait parler tour-à-tour la patrie, l'amour, l'honneur, l'interêt même et la politique, qui doivent rendre suspects les dons de Charles-Quint. Il y a dans cette scène un germe d'intérêt, quoique le fond en soit très-commun; on y a applaudi quelques traits assez véhémens, et même quelques beaux vers. Bourbon se défend mal, et promet pourtant de ne prendre aucun parti sans l'avoir revue. Le quatrième acte se passe dans la nuit. Bourbon a un songe qui semble une imitation peu heureuse du songe de Richard III dans Shakespear. Ce songe fait sur lui tant d'impression, que cet homme que ni Bayard, ni Adélaïde, ni l'amitié, ni l'amour, ni la patrie n'ont pu ramener, abjure en un moment ses projets. Mais il arrive un courier qui lui apprend que Lautrec va recevoir l'ordre de commander l'armée et d'arrêter le connétable. Bayard qui ignore cet incident, vient faire les derniers efforts pour ramener Bourbon au devoir; mais Bourbon a promis de se rendre la nuit au camp de Pescaire : son

danger, son outrage le rendent plus implacable que jamais. Il montre à Bayard le billet qu'il vient de recevoir; Bayard ne trouve rien à répondre; il laisse sortir le connétable qui passe chez les Espagnols; ainsi la pièce est finie. Mais il faut un cinquième acte, et c'est la bataille de Rebec et la mort de Bayard qui le remplissent, comme si la mort de Bayard était le sujet de la pièce. Bourbon s'est trouvé tout d'un coup à la tête de l'armée Espagnole; Lautrec est venu l'attaquer, les Français sont battus. Le connétable rencontre Bayard mourant, comme dans l'histoire; et Bayard, au lieu de lui faire simplement la belle réponse que l'histoire rapporte, lui fait un long sermon et meurt en faisant des phrases. Bourbon s'en va dans les remords, et l'armée Espagnole et les prisonniers Français célèbrent les obsèques de Bayard.

Vous voyez d'ici tous les vices de construction qui détruisent tout ce que ce sujet pouvait fournir d'intérêt. Il n'y a guères de tragédies plus mal faites; toutes les règles de l'art, fondées sur le bon sens, y sont oubliées. Il fallait que le nœud de la pièce fût l'incertitude où serait le spectateur si le

connétable trahirait sa patrie, ou ne la trahirait pas, écouterait l'amour ou la vengeance, le devoir ou l'ambition, et l'auteur amène le connétable déja engagé par un traité avec les Espagnols, déja traître envers tous ses amis, envers sa maîtresse, et forcé de jouer sans cesse avec eux un rôle humiliant et pénible de dissimulation et de mensonge. Sa situation est toujours la même pendant toute la pièce, et déshonore continuellement son caractère; il ne peut avoir ni élan ni explosion; tout ce qui lui parle le rabaisse et le rend petit et vil. Il ne fallait pas non plus le peindre forcené d'ambition: on voit dès-lors qu'il n'attendait qu'un prétexte pour devenir coupable. Il fallait au contraire le rendre intéressant, qu'il aimât la gloire et sa patrie, et que poussé à bout par ses ennemis, il finît par préférer la vengeance; alors son caractère devenait dramatique. Il fallait qu'il fût amoureux, et dans la pièce il ne l'est pas. On y parle beaucoup des femmes et on n'y exprime point l'amour. Cependant, comme l'empire du sexe y est fort exalté, et que le sexe aime beaucoup l'empire, toutes les grandes dames sont fort contentes de la pièce et de l'auteur.

L'art du dialogue y est totalement négligé; ce sont des tirades postiches et les acteurs ne se répondent point. Le style est le plus souvent de la prose plate et mal construite ; mais il y a de temps en temps des vers noblement pensés. Ces détails et le rôle d'Adélaïde, le seul raisonnable de la pièce, surtout la magnificence imposante de l'appareil militaire dans la réception du chevalier Stuart, et plus encore la protection déclarée des premières puissances, tout cela n'a pu soutenir la pièce que pendant les trois premiers actes. L'ennui s'était déja fait sentir; l'impatience a fait éclater les murmures au quatrième acte, malgré la présence de la cour, et le cinquième a été si mal entendu, que quoique placé à l'orchestre et tout près des acteurs, je ne pouvais plus les suivre. La pièce, dit-on, ne sera ni jouée à Paris, ni imprimée.

Je saisirai la première occasion pour vous faire passer mon discours et celui de M. Guibert.

LETTRE XXX.

L'OPÉRA et la comédie française n'offrent aucune nouveauté. On continue *le Siège de Cythère* au premier, et l'autre nous promet toujours le *Célibataire.* Un acteur nommé *Tonnelier* a débuté au théâtre Français; il était mauvais jusqu'au ridicule. Le parterre lui a chanté ce refrein connu du Tonnelier de la comédie italienne, *travaillez, travaillez, bon Tonnelier.* Je ne sais s'il suivra ce conseil, mais il n'a plus reparu. Au reste, il y a sept actrices nouvelles qui se préparent à débuter sur le théâtre, et l'on dit qu'elles sont toutes très-jolies. Les financiers qui paient les jolies filles, peuvent trouver la nouvelle fort agréable; mais le parterre et les auteurs aimeraient mieux qu'il y en eût une de bonne que sept de jolies : ce talent devient tous les jours plus rare. M.lle Clairon n'a point été remplacée, et même nous n'avons rien eu qui en approchât. Depuis quinze ans que je vois le spectacle, je n'ai pas vu sur quarante débutans un seul homme qui approchât de Lekain. Cela me fait craindre qu'après la

retraite de celui-ci, la tragédie ne soit sans acteurs. La déclamation d'ailleurs se gâte tous les jours. Les uns en ont fait un débit familier et trivial qu'ils prennent pour de la vérité et du naturel ; les autres en ont fait le délire d'un énergumène, et prennent les convulsions pour de la sensibilité. La police des spectacles contribue encore à la décadence et à la perte même totale du goût. Tout ce qu'on appelle bonne compagnie, retiré dans de petites loges, n'a plus l'expression de son avis et se contente de rire tout bas des extravagances du parterre, qui est aujourd'hui si mal composé, qu'à peine sur cent hommes en trouverait-on trois ou quatre instruits et bien élevés. Ce parterre est mené comme on veut avec vingt ou trente billets achetés, et le plus mauvais acteur s'y fait applaudir comme Lekain, et l'on crie *bravo P***. Or ce P**, qui heureusement vient de s'en aller, n'avait pour tout talent qu'un beuglement monotone qui me mit en fuite la première fois que je le vis, avec un beau serment de ne l'entendre jamais, et j'ai tenu mon serment. Mais pendant que le goût de la bonne déclamation se perd, celui de la bonne musique fait tous

les jours de nouveaux progrès. Paris s'enrichit des chefs-d'œuvre de cet art qu'on lui apporte de tout côté, et qui forment notre oreille par la meilleure de toutes les leçons, celle du plaisir. On vient de donner aux Italiens *la Colonie*, traduction d'un opéra-comique de *Sacchini*, l'un des premiers compositeurs de l'Europe. S'il m'est permis de rendre compte de ce que j'ai éprouvé, j'avoue que jamais musique ne m'a fait autant de plaisir; jamais je n'ai senti si vivement la magie de cet art; c'est toute l'expression de Gluck, avec bien plus de richesse et de mélodie. Il y a sur-tout un air d'une amante abandonnée, *oui, je pars au désespoir*, qu'on ne peut entendre qu'avec transport. Le fameux air d'Orphée, *j'ai perdu mon Euridice*, tout beau qu'il est, ne peut être comparé à ce morceau, à qui l'on ne peut comparer rien. Tous les tons, tous les accens, tous les cris de la douleur, de l'amour et du désespoir s'y trouvent réunis, et se succèdent et s'entre-mêlent avec une rapidité de mouvemens qui imite ceux de la passion et de la nature, et qui fait tomber les larmes des yeux. C'est M.lle. Colombe qui chante cet air avec une très-belle voix et une belle figure, et cette musique a fait en elle

le même changement que celle de Gluck avait opéré dans Legros. M.lle Colombe qui n'était pas actrice, l'est devenue dans ce rôle; elle y est applaudie avec enthousiasme. Il y a encore deux ou trois autres morceaux de pathétique qui sont de la même beauté; et ce qui ravit d'admiration, c'est que dans les airs de gaîté, (car la pièce est comme presque tous les opéras-comiques, mêlée de sérieux et de bouffon) l'on retrouve la finesse et le naturel de Pergolèze. Cet ouvrage a le plus grand succès; on le donne en concurrence avec *la belle Arsène*, qui n'est pas faite pour lui être comparée, et qui ne laisse pas de se soutenir, parce qu'elle est parfaitement jouée, et qu'on aime les petits airs de musique faciles à retenir, et chantés supérieurement par M.me Trial.

Quant aux paroles de la *Colonie*, c'est un mauvais canevas italien, une fable sans vraisemblance et sans conduite, mais qui amuse comme farce, et qui attache même quelquefois, pour peu qu'on s'y prête. Le sujet en est détaillé dans tous les journaux; je crois inutile de l'expliquer ici.

Il a paru plusieurs pièces de concours: la seule dans laquelle il y ait quelque mérite est

celle de M. Duruflé qui a obtenu le second *accessit*. C'est une *Épître de Brutus à Servilie*, sur le meurtre de César. Il y a quelques beaux vers, mais elle est dénuée d'idées, et la marche en est languissante. Au surplus, si les quatre-vingts concurrens qui ont envoyé des pièces à l'académie, imprimaient tous leurs ouvrages, ils seraient sûrs d'être mis fort au-dessus de l'auteur couronné, au moins dans l'*Année littéraire*, ce qui est toujours une consolation.

Nous avons cette année une exposition de tableaux au Louvre ; j'en parlerai avec quelque détail à V. A. I. dans le premier envoi.

La célèbre Aguiari*, cantatrice italienne, a passé quelque temps à Paris ; elle n'a voulu chanter dans aucun endroit public, mais elle chantait volontiers à souper. Je l'ai entendue : ce n'est pas une voix très-agréable, mais c'est peut-être l'organe le plus extraordinaire qui existe. Elle a reçu de la nature un gosier avec lequel elle exécute des tours

---

* Connue dans son pays sous le nom de *la Bastardella*.

de force incroyables. Elle a paru desirer d'emporter des vers à sa louange : voici ceux que je lui ai faits.

A la voix du chantre de l'Hèbre,
Les bois marchaient obéissans ;
On vante d'Amphion la lyre encore célèbre ;
Thèbe naquit à ses accens.
Arion se plaignant à la mer attentive,
Par un chœur de dauphins fut porté sur la rive.
La sirène, de loin, chantant sur un rocher,
Malgré lui vers l'écueil entraînait le nocher.
Ainsi l'ont raconté les maîtres du mensonge,
Pères des belles fictions ;
Mais malgré mon respect pour leurs inventions,
Je n'y vois pourtant qu'un beau songe.
Je crois à l'harmonie, à son charme touchant ;
J'en admire dans toi les plus puissans prestiges ;
Mais rejetant les faux prodiges,
Je n'en connais que deux, ton organe et ton chant.

A propos de vers, j'en ai retrouvé, il y a quelque temps, de M. de Voltaire, qui ne sont imprimés nulle part ; il les fit à l'âge de 70 ans pour une femme de Genève, que j'ai beaucoup connue dans ce pays. C'est M.me Rillet, femme d'un M. Rillet, l'un des chefs du parti des représentans, et dont il est question dans *la guerre de Genève.* Sa femme séparée de lui par un divorce, épousa

depuis M. de Florian *, parent de M. de Voltaire; elle est morte il y a un an. Voici les vers que l'Apollon de Ferney lui adressa, après l'avoir entendue chanter.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre.
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

---

* Oncle de cet intéressant jeune homme que la révolution enleva aux lettres en 94.

LETTRE XXXI.

On a joué ces jours derniers *le Célibataire* de Dorat, qui a eu du succès. Je vais essayer d'en donner une idée à V. A. I.

Terville, jeune homme de vingt ans, mais qui apparemment a fait sur le mariage et sur le célibat de profondes réflexions, puisées dans sa grande expérience, est le célibataire de la pièce, c'est-à-dire qu'il ne veut pas se marier. Il aime pourtant en secret une jeune personne très-aimable, nommée Julie, pupille d'un M. de Montbrisson chez lequel elle demeure à la campagne : c'est chez lui que la scène se passe. Terville est si éloigné d'épouser Julie et d'avouer son amour, qu'il veut la marier à un de ses amis, au comte de Verseuil. Il ne peut mieux s'adresser, d'autant que ce Verseuil est marié ; mais son mariage est tenu secret. L'auteur donne de ce mystère des raisons fort longuement détaillées, que je n'ai pas trop bien entendues ; mais le public les prend pour bonnes et moi aussi : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Verseuil et sa femme sont donc à la campagne chez

M. de Montbrisson, et Terville qui est fort lié avec ce dernier, imagine, pour mieux combattre son amour pour Julie, de faire sa cour à M.me de Verseuil qui est là sous un autre nom et regardée comme une jeune veuve. Il fait confidence de ses projets sur elle à Verseuil, et prétend même que Verseuil l'aide de ses soins, comme il aidera Verseuil dans ses poursuites auprès de Julie. Cette confidence faite à un mari est une situation fort commune au théâtre, qui a produit de grands effets dans plusieurs de nos pièces, mais qui ne produit là qu'une de ces ressemblances vagues et manquées, avec lesquelles nos auteurs font de mauvaises pièces en imitant mal les bonnes. Cependant M.me de Verseuil qui voit Julie plongée dans la tristesse, la presse de lui ouvrir son cœur, et de lui avouer des chagrins dont elle a déja deviné la cause. Julie aime Terville qu'elle a connu dès l'enfance; elle voit tout ce qu'il a d'aversion pour le mariage; elle voit qu'il veut la marier à un autre; elle est désespérée. M.me de Verseuil la console, et sachant, en veuve experte, que l'amour-propre dans les hommes réveille l'amour, elle lui conseille de feindre d'aimer Verseuil. Toute feinte répugne au cœur jeune

et novice de Julie; mais enfin il le faut. Verseuil paraît : sa femme lui parle, ou du moins est supposée lui parler à part devant Julie; elle le met au fait, et il ne tarde pas à la seconder. Terville se montre dans le fond du théâtre, et voit Verseuil aux pieds de Julie qui le laisse faire sans dire mot. Voilà Terville très-piqué, très-jaloux : il veut bien qu'on épouse Verseuil, mais il ne veut pas qu'on l'aime. Verseuil et sa femme s'apperçoivent de sa jalousie et lui en font la guerre; mais il se garde bien d'en convenir, il ne se l'avoue pas à lui-même. Il joue à-peu-près le même rôle que l'amoureux de *la Feinte par amour*, et cette simagrée monotone, imitée de *la Surprise d'amour* et de vingt autres pièces, dure jusqu'à la fin. Au milieu de tout ce tracas, arrive l'oncle de Verseuil, apparemment pour égayer la pièce qui sans cela serait un peu triste. Cet oncle est un M. de Saint-Géran, vieux libertin, tourmenté d'un asthme et de l'envie de se marier. Ce rôle est tout ce qu'il y a de plaisant dans l'ouvrage, et il le paraît encore bien plus, joué comme il l'est par Préville. Ce Saint-Géran qui s'ennuie, veut épouser tour à tour M.me de Verseuil et Julie. Julie qui s'apperçoit que sa feinte

n'a pas ramené Terville, prend le parti d'écrire à son tuteur une lettre où elle lui avoue sa faiblesse pour Terville, et le dessein où elle est de se retirer dans un couvent. Le tuteur, pénétré de douleur, fait les derniers efforts auprès de Terville pour combattre son systême; Terville ne fait plus le cruel, il tombe aux pieds de Julie qui a fait toutes les avances; car dans les pièces de cet auteur, ce sont toujours les femmes qui les font.

La première réflexion qui se présente à V. A. I., d'après le plan que je viens de tracer, c'est d'abord que le sujet n'est pas traité. Il fallait montrer les inconvéniens, le danger, le vice du célibat; c'était là la leçon que le théâtre devait donner: l'auteur ne s'en est pas douté. Il fallait que son célibataire fût un homme sur le retour, isolé, détrompé, ennuyé, volé, tenant encore au plan du célibat par l'habitude de ses préjugés, mais ramené par degrés à la nature et aux consolations dont il sentirait le besoin. Voilà du moins l'idée que je me faisais du principal personnage de la pièce, indépendamment de la fable qu'il eût fallu ourdir. On ne sait ce que c'est qu'un célibataire de vingt ans.

S'il ne veut pas se marier, il a quelque raison : ce n'est guères pour les hommes (grâces à nos mœurs) l'âge du mariage ; trente ans passent pour un âge plus convenable ; et s'il a un systême sur le célibat, rien n'est plus ridicule : on n'a point de systême à vingt ans. La fable de la pièce me paraît aussi défectueuse que le principal caractère. Cette feinte si subite, ce jeu joué devant Terville, est un ressort puéril et forcé, qui a été employé par-tout, mais toujours mieux qu'il ne l'est ici. Une machine de cinq actes est trop forte pour cet écrivain.

Saint-Géran ne remplit pas mieux l'objet que devait avoir la pièce ; il n'est pas étonnant qu'un vieux libertin asthmatique s'ennuie de sa solitude et de ses prétentions à la débauche. Ce n'est point encore là une leçon contre le célibat, puisque tout célibataire peut répondre, je serai sage. Il fallait, pour instruire, montrer un homme qui n'eût d'autre tort et d'autre malheur que le célibat.

Quant au style, il est moins maniéré et un peu plus naturel que celui des autres ouvrages de l'auteur. Il y a quelques vers plaisans et quelques traits heureux, mais mille fois

plus de verbiage et de choses rebattues. On trouve, comme dans tout ce qu'il a fait, des vers qui n'ont point de sens, par exemple celui-ci :

La raison peut tromper, et jamais la nature.

Comme si *la raison* pouvait être ici autre chose que *la nature !* comme si *la raison* pouvait jamais tromper ! c'est une contradiction dans les termes.

La peinture n'a pas été brillante cette année, du moins dans le genre de l'histoire. Il n'y a pas un bon tableau de ce genre au sallon. On a distingué pourtant un tableau dramatique du jeune M. Wille, représentant une jeune fille qui vient, comme l'enfant prodigue, se jeter aux pieds de son père et de sa famille, et leur demander pardon de ses égaremens. Il y a de l'expression et de l'intérêt dans ce tableau; il est bien composé ; la distribution en est heureuse, mais il manque de coloris.

Ce qu'il y a de vraiment beau au sallon, et ce qui fixe les regards des connaisseurs, ce sont les tableaux de Vernet, ceux de Robert et ceux de Duplessis ; car on peut donner le nom de tableaux aux portraits de

ce dernier. Il a poussé l'art du portrait à un degré de perfection très-remarquable ; ses têtes sont vivantes, et sortent de la toile. Il est impossible d'avoir le trait plus profond, plus fini ; il fixe sous son pinceau ce qu'il y a de plus fugitif, la physionomie. Les têtes de Gluck, de l'abbé Bossut, de l'abbé Arnaud et d'autres, sont des morceaux précieux et de vrais chefs-d'œuvre. Cet art de faire ressembler me rappelle un quatrain fort plaisant sur un portrait de l'abbé Leblanc peint par Latour. Cet abbé Leblanc est un des plus ennuyeux parleurs qui existe. L'épigramme roule sur un jeu de mots :

> Latour va trop loin, ce me semble,
> Quand il nous peint l'abbé Leblanc.
> N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?
> Faut-il encor qu'il soit *parlant ?*

Cette épigramme est de Piron.

V. A. I. connaît le génie de Vernet pour les marines, qui a donné lieu à ce mot de Louis XV, qu'*il n'y avait de marine en France que celle de Vernet*. Parmi plusieurs tableaux qu'il a mis cette année au sallon, on remarque sur-tout celui qui représente un calme. Il y règne une illusion incroyable ; tout repose, tout est immobile dans ce tableau,

et vous le devenez en le regardant. Les perspectives, les ruines, les architectures de Robert sont aussi d'une grande beauté, et justifient la réputation de cet artiste. Joignez à ces tableaux celui d'un avare comptant ses écus, et dont la tête a beaucoup de caractère, de la composition de Leprince, et V. A. I. aura l'idée de ce que le sallon renferme de plus estimable.

On n'y voit rien de la main de Greuze; mais j'ai vu chez cet artiste un tableau qui est, je crois, son chef-d'œuvre, et qu'on appelle *la Dame de charité*. Cette dame représentée sous la figure la plus respectable, visite un malade que l'on suppose de condition noble, en voyant une épée suspendue au-dessus de son lit; il est dans ce lit pauvre et misérable, avec sa femme malade comme lui. La dame de charité lui fait présenter une bourse par un enfant de cinq à six ans; c'est sa fille qu'elle veut accoutumer à la bienfaisance. L'enfant donne la bourse avec cet effroi et cette répugnance que la pauvreté et la maladie inspirent à un enfant élevé dans l'aisance. La reconnaissance de la femme qui est dans le lit, semble plus vive, et celle du gentilhomme semble plus

noble. Une Sœur grise qui accompagne la dame, regarde ce spectacle avec une sorte d'intérêt tranquille, et comme accoutumée à de pareils spectacles. Ce tableau moral est plein de vie, de sensibilité et sur-tout d'effet.

LETTRE XXXII.

Depuis que le nom de Henri IV est à la mode sur tous les théâtres, on l'a habillé de tant de manières qu'on a fini par le rendre ridicule, et s'il était possible de dégoûter les Français de ce nom qui pour eux est le plus cher de tous les noms, ce pauvre M. Derosoi l'aurait fait. Il vient de donner aux Italiens *la Réduction de Paris par Henri IV*, et l'on commence à croire que nous aurons incessamment la Saint-Barthélemi en ariettes. On avait tant reproché à l'auteur d'avoir fait chanter Henri IV dans sa pièce de la bataille d'Ivry, que pour cette fois ce prince ne chante plus; mais M. Derosoi le fait parler si mal, qu'en vérité il est scandaleux que la police laisse ainsi traîner sur les tréteaux d'Arlequin de grands noms profanés par d'imbécilles barbouilleurs. Le public en a fait justice le premier jour; jamais pièce ne fut plus huée; mais comme les comédiens Italiens sont enchantés de jouer de grands seigneurs en cordons bleus, et que Clairval qui joue pour la première

fois un rôle où il ne chante pas, se croit pour le moins un Lekain, ils se sont obstinés à redonner la pièce, quoiqu'il n'y aille guères de monde. Cette rapsodie est absolument indigne d'un examen sérieux. Tout ce que Henri IV a dit de beau y est défiguré ou déplacé de manière à être méconnaissable ; il n'y a ni intrigue, ni intérêt, ni bon sens. L'appareil militaire est la seule chose qui ait fait plaisir, parce qu'on aimera toujours à voir défiler des troupes et des drapeaux sur la scène, comme par-tout ailleurs, quoique M. de Voltaire ait fort bien dit que quatre beaux vers valaient mieux sur le théâtre qu'un régiment de cavalerie. La décoration du premier acte est une des premières absurdités de l'auteur ; elle représente la tente de Henri IV, aussi magnifique que pourrait l'être celle d'un roi de Perse ; c'était pourtant dans ce même temps que ce prince écrivait qu'il allait dîner chez ses amis, parce que sa marmite était souvent renversée.

Le Célibataire a été interrompu par les voyages de Fontainebleau. *Alexis et Daphné*, pastorale imitée d'un conte de Gessner, et *Philémon et Baucis*, autre pastorale tirée de la fable, ont remplacé à

l'Opéra *le Siège de Cythère*, et valent encore moins. Les paroles sont de M. Chabanon de Maugris, frère de l'académicien des belles-lettres, qui a donné une traduction en prose de quelques odes de Pindare. M. de Maugris a donné de son côté une traduction en vers de quelques odes d'Horace, très-vantée jusqu'au moment où elle a paru, et que personne n'a pu lire, tant elle est sèche, dure et raboteuse. Les vers de ses pastorales sont moins durs; autrement jamais on n'aurait pu les mettre en chant; mais ils sont toujours un peu secs. Le poëme est froid; la musique qui est de G** l'est aussi. C'est un bon compositeur de symphonies, mais il n'a point de mélodie, point de grâce, point d'effet. On a fort applaudi une tempête; cest un morceau d'orchestre; l'auteur était dans son élément. Il faudra du Gluck cet hiver.

Il paraît un nouveau journal, ou plutôt un recueil intitulé *Journal de lecture*, fait par un étranger, et fait sur-tout pour les étrangers. C'est une collection périodique des meilleurs morceaux de tous les écrivains Français, sur tous les objets qui portent avec eux quelque intérêt ou quelque instruction. Un autre

recueil qui peut intéresser S. A. I. M.me la Grande-Duchesse, c'est celui de tous les airs de Laborde, compositeur distingué dans le genre de la chanson, et dont le nom n'est sûrement pas inconnu à Pétersbourg. Ce recueil orné de magnifiques gravures, doit être en quatre volumes *in*-8.o : trois ont déja paru.

LETTRE XXXIII,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Vous connaissez assez bien Paris et notre littérature, pour croire aisément qu'on n'a pas toujours à vous entretenir de nouveautés qui soient dignes de vous occuper. Les spectacles, pendant le voyage de Fontainebleau, sont, comme on dit aux foyers de l'opéra, *en robe-de-chambre*. On ne donne rien aux Français, depuis qu'on a interrompu le *Célibataire*. Les pastorales qu'on donne à l'opéra, savoir, *Alexis et Daphné, et Philémon et Baucis*, sont aussi froides que les bergeries de Lignon pour les paroles et la musique. G**, bon compositeur de symphonies, musicien d'église, n'a point le génie dramatique, et l'auteur des paroles, M. Chabanon de Maugris, n'a point le génie poétique. Mais on danse à outrance, et cela soutient; car de quoi la danse ne tient-elle pas lieu aux Français ?

Vous avez entendu parler de M.me Geoffrin, et peut-être l'avez-vous vue dans votre séjour à Paris. Il n'y a pas long-temps que la reine

voulant voir les tableaux exposés au Louvre, avait fait fermer le sallon pour le public; mais les personnes de quelque distinction pouvaient obtenir la permission d'entrer. M.me Geoffrin s'était fait mettre du nombre, et comme vous l'allez voir, elle avait bien ses petites raisons pour cela. Elle a connu la reine à Vienne, lorsqu'elle était archiduchesse; la reine depuis ce temps n'a jamais manqué une occasion de lui donner des marques de souvenir. Dès qu'elle a apperçu M.me Geoffrin, elle s'est avancée vers elle, et lui montrant Madame avec qui elle était : *Voulez-vous bien*, lui a-t-elle dit, *que je vous présente ma belle-sœur?* Vous jugez comme M.me Geoffrin, à qui la reine présentait Madame, est devenue tout d'un coup un être important pour tout ce qui était là, et comme M.me Geoffrin s'en est allée satisfaite : elle est pourtant accoutumée aux gracieusetés des souverains. Quand elle alla à Vienne, l'impératrice-reine étant en carrosse avec ses enfans, rencontra M.me Geoffrin dans le sien; elle fit arrêter, et *lui présenta ses filles*, en lui faisant le même compliment que la reine vient de lui faire.

M.me Geoffrin est un exemple bien frappant

de la considération que peut donner la société des gens de lettres, et à laquelle ils parviennent rarement eux-mêmes, parce que la première base de la considération dans ce pays, est l'indépendance qui naît de la fortune, et que les gens de lettres l'ont bien rarement. M.me Geoffrin n'a ni naissance ni titre; elle est veuve d'un entrepreneur de la manufacture des glaces; elle jouit d'environ 40 mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui double son revenu. Il y a plus de trente ans qu'elle donne des dîners réglés aux gens de lettres et aux artistes les plus distingués. Sa maison est devenue ainsi le rendez-vous du talent et du mérite en tout genre, et ce desir naturel de vivre avec des hommes célèbres, a fait rechercher sa société, où l'on était sûr de les trouver. D'ailleurs toute maison ouverte qui présente quelque agrément, est sûre d'attirer par degrés la meilleure compagnie de la ville et de la cour, parce que le plus grand embarras de ce qu'on appelle bonne compagnie, est de se défaire de la soirée, et parce qu'enfin tout est mode dans ce pays. Les étrangers sur-tout ont afflué chez M.me Geoffrin; ils

étaient sûrs de voir chez elle ce qu'il y avait de mieux à Paris, et eux-mêmes étant quelquefois ce qu'il y avait de mieux chez les étrangers, augmentaient encore cette considération qui les attirait. Le comte de Poniatowski, aujourd'hui roi de Pologne, qui a passé plusieurs années à Paris, était intimement lié avec M.me Geoffrin qu'il avait coutume d'appeler sa *maman*. Quand il fut élevé au trône de Pologne, il lui écrivit, *maman, votre fils est roi*. Vous savez qu'elle alla le voir à Varsovie, et comme elle en fut traitée.

On demande souvent si cette femme qui a tant vécu avec les gens d'esprit, en a beaucoup : non ; elle a même peu d'instruction, a peu lu, et n'est pas fort sensible aux lettres et aux arts ; mais elle est née avec un sens droit, un caractère sage et modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des convenances. Je ne me souviens pas d'avoir entendu d'elle une parole remarquable ; mais il s'est dit beaucoup de bons mots chez elle.

Elle est bonne et bienfaisante ; elle a rendu des services et aime à en rendre ; mais sa pas-

sion principale est la célébrité. Elle est fort sensible aux soins qu'on lui rend : elle a fait graver sur des jetons ses deux devises favorites : l'une, *ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié*; l'autre, *l'économie est la mère de la libéralité.*

L'abbé de Guasco, italien, ami du célèbre Montesquieu, eut à se plaindre d'elle. Après la mort de ce grand homme, il a fait imprimer sa correspondance, dans laquelle M.me Geoffrin est traitée très-injurieusement. Elle en a été très-mortifiée, parce que le nom de Montesquieu était fait pour donner du poids à ces lettres, où d'ailleurs on ne retrouve aucune trace de l'esprit d'un grand écrivain.

Elle est, dans ses habillemens, d'une extrême simplicité qui plaît beaucoup, parce qu'elle est relevée par une extrême propreté, et la propreté est la parure de la vieillesse. La vieillesse dans M.me Geoffrin semble réconciliée avec les grâces : c'est la figure de vieille la plus revenante qu'il soit possible de voir.

Elle pousse l'attention pour ses amis jusqu'à pourvoir à leurs derniers momens. Comme la plupart de ceux qu'elle voit n'ont

pas de confesseur en titre, elle en a un pour ceux qui se trouvent dans le cas d'en avoir besoin. C'est un capucin fort accommodant, dont je n'ai pas ouï dire que personne se soit jamais plaint. M.me Geoffrin qui vit avec des gens de la cour, ne veut pas qu'on dise que ses amis meurent sans confession, et quand il y en a qui font les mutins, elle se charge de les réduire, et en est toujours venue à bout. Ce zèle pour la confession avait passé apparemment jusqu'à ses gens; car on conte une assez bonne histoire d'une de ses femmes de chambre qui avait un beau-frère mourant, lequel ne voulait pas se confesser. *Ah, j'irai*, dit cette femme, *et je lui parlerai de manière qu'il faudra bien qu'il se confesse.* Elle y va en effet, et à son retour M.me Geoffrin lui demande des nouvelles du succès de sa mission, et si le malade s'est rendu à ses raisons: *Vraiment oui, madame, il l'a bien fallu. — Et comment avez-vous fait? — Madame, je me suis approchée de son lit, et je lui ai dit comme ça: eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Et pourquoi donc? Eh! comment donc?.... Madame, il a tout de suite demandé un confesseur.* Ne voilà-t-il pas une belle harangue? mais on peut dire, pas mal pour une femme-de-chambre.

LETTRE XXXIV,

AU COMTE DE SCHOWALOFF.

Rien n'a été plus imprévu que la représentation de *Pygmalion, par M. Jean-Jacques Rousseau ;* car c'est ainsi que les comédiens l'ont annoncé. Cette singulière nouveauté nous est venue de Larive qui avait joué Pygmalion avec beaucoup de succès sur le théâtre de Lyon. Il a imaginé de jouer le même rôle à Paris, et de placer, pendant le voyage de Fontainebleau, cette nouveauté la plus facile à mettre, puisqu'il n'y a qu'un acteur, et une actrice qui ne dit que trois mots. Il est vrai que ces trois mots ne sont pas aisés, et que l'attitude en statue, pendant près de vingt minutes, est un peu gênante. Une autre difficulté pour la plupart des actrices, c'est de pouvoir paraître sur un piédestal comme le modèle de la beauté, comme un chef-d'œuvre de l'art, digne que les dieux fassent un miracle pour l'animer. Ce rôle qui conviendrait à si peu de femmes, est précisément celui qui convient le mieux

à M.lle R***; elle n'a besoin ici que d'être belle et l'est parfaitement. Il est impossible d'imaginer une perspective plus séduisante que cette actrice en attitude sur son piédestal, au moment où l'on a tiré le voile qui la couvrait. Sa tête était celle de Vénus, et sa jambe à moitié découverte, celle de Diane; mais ses mouvemens, à l'instant où elle paraît s'animer, n'ont été ni faciles ni gracieux; tout était forcé, comme son jeu l'est toujours. Un Grec lui aurait conseillé de sacrifier aux grâces : le bon goût devait lui conseiller aussi de ne pas jouer la statue en panier; un panier n'est pas antique. La beauté de cette actrice, la nouveauté du spectacle, le nom de Rousseau, son âge, les partisans que lui ont faits des ennemis qu'un certain monde veut humilier, ont fait réussir cet ouvrage bizarre, qui n'est qu'un long monologue plein de déclamations et de métaphysique, et dont le sujet est un délire continuel qui finit par un miracle. Ce délire est froid; car qui peut s'intéresser à une passion pour une statue? Il y a quelques mots heureux, sur-tout ceux que prononce la statue au moment où elle s'anime. *C'est moi*, dit-elle, en mettant la main sur son

cœur. Elle touche la main de Pygmalion qui s'approche d'elle : *Ce n'est plus moi.* Elle lui met la main sur le cœur, et sentant qu'il bat comme le sien, elle s'écrie : *C'est encore moi.* Il tombe à ses pieds et l'on baisse la toile. La musique que l'on entend dans les intervalles du récit, est d'un particulier de Lyon ; elle est médiocre ; mais quand elle eût été meilleure, on l'eût à peine écoutée. Rien n'est plus mal imaginé que de vouloir répéter avec des instrumens ce que la déclamation vient d'exprimer : la répétition sera toujours faible. L'harmonie ne peut accompagner que le chant ; ils s'entr'aident l'un l'autre en exprimant les différentes impressions d'un objet ; mais personne ne se soucie d'entendre des instrumens, quand un acteur vient de parler : c'est placer un effet vague et éloigné après un effet sûr et immédiat. Cette invention de mauvais goût et le miracle nécessaire pour finir la pièce, et l'amour d'un artiste pour un marbre, tout cet ensemble est un composé monstrueux, digne d'un siècle où l'on se tourmente pour mettre le nouveau à la place du bon, digne d'un écrivain qui, malgré son mérite réel et son éloquence, a toujours cherché en tout genre plutôt ce qu'il

y avait de plus singulier que ce qu'il y avait de meilleur.

Après avoir annoncé la pièce, les comédiens ont député Larive pour aller demander à l'auteur la permission de la jouer; c'était s'y prendre un peu tard, et Rousseau n'avait pas besoin de ce juste sujet de plainte pour recevoir mal l'envoyé de la comédie. Il lui a parlé à travers la porte qu'il n'a pas voulu lui ouvrir; il n'a ni accordé ni refusé la permission qu'on demandait : *Faites comme il vous plaira*, a-t-il dit; *au surplus, il y a une sottise dans l'ouvrage; je ne la corrigerai pas*. On croit qu'il voulait désigner un endroit qui a excité en effet les murmures du parterre; c'est celui où Pygmalion dit que la draperie *couvre trop le nud* et qu'il faut *l'échancrer un peu*. Quand on sait que la statue est vivante, cet endroit prête trop à la plaisanterie, et le mot *échancrer* est désagréable.

On distribue ici une brochure clandestine qui est encore fort rare, et qui mérite d'être très-recherchée; elle roule sur un article important qui occupe aujourd'hui l'attention du ministère, parce que le ministère est humain et éclairé. Il s'agit de la légitimité du

mariage des protestans. Cette brochure est d'un théologien très-religieux, très-savant, qui s'appuie sans cesse de l'Ecriture et des pères, et de l'intérêt de l'église. Il soutient que c'est à l'église elle-même à demander au gouvernement une justice légale que réclament les protestans ; que s'il y a un moyen de ramener ces hérétiques, c'est de les traiter avec bonté : il a raison.

LETTRE XXXV.

Bernard, auteur de *l'Art d'aimer,* et connu sous le nom de *gentil Bernard,* que lui avait donné M. de Voltaire, est mort, il y a quelques jours. Cet homme, l'un des plus heureux qui aient existé, a eu pour dernier bonheur, celui de ne sentir ni la défaillance, ni la mort. Il y avait plusieurs années qu'une apoplexie violente lui avait ôté l'usage de sa raison, en lui laissant celui de ses organes. Il avait absolument perdu la mémoire, végétait comme une plante et se mouvait comme une machine animée. Il avait même oublié qu'il était l'auteur de ses ouvrages, oubli le plus étonnant, s'il est vrai que les impressions de l'amour-propre soient les plus difficiles à effacer. Il demandait à l'opéra de qui était *Castor.* Depuis l'accident qui l'avait réduit en cet état, son domestique ne le quittait plus; il se promenait ordinairement après ses repas; il était fort maigre et avait l'air égaré. Né très-robuste, avec un tempérament ardent, la table et les femmes avaient épuisé ses forces; ce double

abus de ses facultés l'avait enfin abattu, et Bernard se survivait à lui-même. Il avait commencé par être secrétaire du maréchal de Coigni, homme dur et impérieux, qui, loin d'être flatté d'avoir dans sa maison un homme de mérite que tout le monde distinguait, hors lui, ne le laissait pas manger à sa table, et sur-tout lui défendait absolument de faire des vers. Bernard ne se livrait à son talent qu'en secret, en tremblant, et ne se confiait qu'à quelques amis. La douceur rare de son caractère, et sa complaisance à toute épreuve, finirent cependant par toucher le maréchal, qui, au moment de sa mort, le recommanda vivement au duc de Coigni son fils, et le chargea d'acquitter ce qu'il croyait devoir à un homme qu'il avait trop méconnu. Le duc remplit très-fidèlement la promesse qu'il avait faite : il donna à Bernard la charge de secrétaire général des dragons, dont le duc de Coigni était commandant : cette place valait 20,000 livres de rente. Bernard eut la liberté de cultiver son talent pour la poésie, qui lui valut plusieurs graces de la cour, telles que la place de bibliothécaire de Choisy, de garde des médailles et des marbres, etc.

Bernard obtint de son vivant d'autant plus de réputation qu'il paraissait moins en prétendre. Son opéra de *Castor* eut un prodigieux succès, et c'est en effet un des meilleurs drames lyriques de ce siècle. Il est bien composé et assez élégamment écrit; c'est d'ailleurs pour la musique le chef-d'œuvre de Rameau. Parmi les pièces fugitives de l'auteur de *Castor*, on distingue sur-tout l'*Epître à Claudine* que tous les amateurs savent par cœur. L'idée en est jolie, et il y a beaucoup de vers heureux. On en trouve dans toutes ses poésies qui sont agréables et soignées, mais auxquelles on pourrait reprocher un peu d'affectation et pas assez de facilité. Mais rien ne le mit plus la mode que son *Art d'aimer*, qu'il conserva trente ans dans son porte-feuille, et qu'il lisait aux soupers de la meilleure compagnie, moyen sûr pour obtenir beaucoup de louanges et échapper au jugement. Enfin quand sa raison fut altérée, son manuscrit fut imprimé sans son aveu, et l'ouvrage perdit les trois-quarts de sa réputation. Il y a des morceaux bien faits, de très-jolis vers, de la volupté, mais ni passion ni tendresse; de la roideur dans le style, du mauvais goût, des incorrections,

des longueurs. C'est un ouvrage médiocre sur un sujet qui est encore à traiter, supposé qu'il faille faire un *Art d'aimer*.

Bernard portait dans la société une politesse qui tenait à un grand usage du monde, à l'habitude d'une longue contrainte, et une complaisance qui n'était au fond qu'une grande indifférence sur tout. On ne l'a jamais entendu contrarier personne ni dire du mal de quoi que ce soit. Il parlait peu, et se faisait à peine appercevoir dans la société, chose dont les gens du monde savent beaucoup de gré à ceux qui ont prouvé d'ailleurs une supériorité quelconque. Il n'avait point d'ambition littéraire : il n'a jamais songé à se présenter à l'académie où il aurait été reçu. Il était grand mangeur, jouait volontiers, lisait peu, et la table et le plaisir partageaient son temps. En général il paraît que son cœur et son esprit avaient peu besoin d'activité. Ses sens étaient ce qu'il exerçait le plus : lorsqu'ils commencèrent à s'affaiblir, il disait assez plaisamment, *je suis tombé d'un dindon*.

Il paraît un volume des lettres de M.me de Sévigné à son cousin le comte de Rabutin; c'est toujours sa manière; mais on y remarque

toujours bien des préjugés et des petitesses. La révocation de l'édit de Nantes y est louée comme une des plus belles choses que jamais un monarque ait faites, et ailleurs elle se passionne de la meilleure foi du monde sur une généalogie historique de sa famille, composée par le comte de Rabutin : elle ne ne trouve rien de *si beau*. Cela rappelle le mot qu'elle dit un jour si naïvement dans un bal où Louis XIV venait de danser avec elle : *Il faut convenir que nous avons un grand roi. Je le crois bien, ma cousine*, lui dit le comte de Rabutin, *après ce qu'il vient de faire.*

LETTRE XXXVI.

Il n'y a aucune nouveauté au théâtre italien, où l'on vient de finir les représentations de *la Colonie*, ni aucune à celui des comédiens Français, où l'on a repris *le Célibataire*, interrompu par le voyage de Fontainebleau. On devait y jouer *Menzicof*; mais comme ce n'est pas son rang, et que la reprise du *Célibataire* a donné le temps d'apprendre une autre nouveauté qui avait droit de passer, *Menzicof* est encore fort éloigné et remis à l'hiver prochain. La nouveauté qu'on apprend est *Lorédan*, drame en quatre actes et en vers, de M. de Fontanelle, auteur de la gazette des Deux-Ponts.

La mort de l'abbé de Voisenon vient de laisser une place vacante à l'académie française, place que remplira probablement M. l'archevêque d'Aix, homme de lettres et d'esprit, qui a prêché avec succès le sermon du sacre de Louis XVI.

L'abbé de Voisenon qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort long-temps ce qu'on appelle un

homme à la mode. Né de condition et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'aurait été encore à titre d'homme aimable. Il y portait cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine, plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaîté qui en était la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence, qu'on pouvait avoir en passant, sans trop s'en appercevoir, et sans que les autres s'en apperçussent. On n'examinait pas si sa manière d'être dans la société n'appartenait pas à la frivolité d'esprit et à la faiblesse de caractère : il semble que dans le monde on ait besoin d'agrémens plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agrémens tous les jours. Ceux de l'abbé de Voisenon lui tinrent lieu de tout. Comme les gens du monde desirent assez volontiers que l'esprit qui leur plaît soit le premier des esprits, il fallut lui faire une réputation : ce qu'il avait écrit n'en était pas trop susceptible. Deux ou trois comédies à la glace, et quelques bouf-

fonneries libertines, telles que *le Sultan Misapouf* et *Tant mieux pour elle*, et ses petits vers de société, n'étaient pas des titres bien brillans. On imagina qu'il n'avait voulu donner au public (apparemment par modestie) que la moitié de son esprit et de son talent, et qu'il avait bien voulu en donner la plus grande partie à son ami Favart, apparemment par générosité. Cette opinion fut bientôt d'autant plus facilement accréditée, que Favart modeste et retiré, et tout simplement homme de talent, communiquait volontiers ses ouvrages à l'abbé de Voisenon son ami, ou du moins ami de sa femme. M.me Favart se mêlait aussi d'écrire sous le nom de son mari, en sorte que des ouvrages faits entre eux trois, on ne savait pas trop ce qui devait demeurer à chacun; mais l'on faisait toujours la meilleure part à l'abbé de Voisenon, qui ne la refusait que du ton d'un homme qui ne veut pas tout ôter à un pauvre diable d'homme de lettres qui a besoin d'esprit pour vivre. Favart qui en avait réellement beaucoup plus que l'abbé de Voisenon, se laissait bonnement protéger par celui qui dans le fond lui devait sa petite réputation, et ce n'est qu'à la longue que l'on s'apperçut,

en comparant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût, qu'il y avait de la connaissance du théâtre, des pensées fines et délicates, des vers très-agréables dans *les trois Sultanes*, dans *Annette et Lubin*, dans *l'Anglais à Bordeaux*, etc. et qu'il n'y avait dans les ouvrages avoués de l'abbé de Voisenon que du papillotage, des jeux de mots, du faux esprit. Favart lui-même instruit du tort qu'on lui faisait en faveur de l'abbé, marqua son chagrin de cette injustice. L'abbé commença à s'en défendre plus sérieusement, et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'on commença à le prendre au mot. Il vieillissait; sa gentillesse n'était plus de mode, et des torts réels lui avaient ôté sa considération. Il devait sa petite fortune à M. le duc de Choiseul : il fit sa cour au chancelier de Maupeou, et fit même une fête pour lui : tout cela réussit fort mal. L'esprit de parti ne connaît point l'indulgence, et ce qu'on aurait à peine remarqué dans un autre temps, fut condamné sans rémission. Un prince du sang, (M.gr le duc d'Orléans) à qui l'abbé de Voisenon avait coutume de faire sa cour, ne voulut plus le voir. La

dernière fois qu'il s'y présenta, il en fut fort mal reçu : *Eh bien !* dit-il en s'en allant, *je ne verrai plus les princes ; je n'en serai pas plus triste, ils n'en seront pas plus gais.* Il essaya pourtant de se justifier, et il alla dans ce dessein à une séance de l'académie. Il se plaignit qu'*on lui prêtait bien des travers* : *M. l'abbé*, lui répondit M. de Saint-Lambert, *dans ce siècle-ci on ne prête qu'aux gens riches ;* et ce fut tout ce qu'il remporta de son apologie. En sortant, il alla dans une maison où on lui demanda des nouvelles : *Je n'en sais aucune*, dit-il; *j'ai été à l'académie ; on ne m'a rien dit.*

Dans ses dernières années, il s'avisa de la fantaisie d'être dévot, apparemment pour essayer de tout ; car jamais il n'y eut dans sa tête ni persuasion ni volonté. Il était valétudinaire, mais il n'y avait pas plus de fonds à faire sur ses maladies que sur toute autre chose de lui. Il était à la mort aujourd'hui, et demain à l'opéra. Un jour qu'il se crut fort mal, il se confessa, et le prêtre exigea de lui qu'il jetât au feu tous ses manuscrits; il y consentit, et les manuscrits furent incendiés. Un de ses amis vint et lui en fit des reproches : *Ne vous fâchez pas,*

dit-il, *Favart en a une copie.* Une autre fois étant dans son lit, il entendit dire qu'il fallait lui administrer les sacremens, et en effet on alla les chercher : il se leva et sortit. Le bruit se répandit le lendemain qu'il avait reçu le bon Dieu : *Non*, dit-il à quelqu'un qui lui en demandait des nouvelles ; *il est venu en effet chez moi, mais je n'y étais pas, et il s'est fait écrire.*

Sur la fin de sa vie, son confesseur devint une de ses sociétés les plus intimes et les plus ordinaires. Quelqu'un qui le rencontra un jour, lui demanda s'ils étaient toujours bien ensemble : *Non*, dit l'abbé, *je crois que nous sommes brouillés. — Comment? — Pourquoi? — Oh! il a voulu que je fisse ôter de mon appartement un mausolée de M.me Favart. J'ai résisté, il s'est fâché ; enfin il m'a dit qu'il fallait ou renoncer au mausolée, ou lui renvoyer un petit crucifix d'argent qu'il m'avait donné, et un petit livre de prières. Je lui ai renvoyé lettres et portrait.* Cependant le mausolée disparut et le crucifix revint. M. l'abbé se trouva plus mal et devint plus accommodant. M.me Geoffrin dont j'ai eu l'honneur d'entretenir V. A. I. il n'y a pas long-temps, raconte un trait

de l'abbé de Voisenon, qui peint bien son caractère. Un jour qu'elle l'engageait à souper, il refusa obstinément de rester chez elle : *J'ai des affaires indispensables*, dit-il. — *Des affaires ! vous ! c'est donc un rendez-vous ? — Peut-être. — Oh ! bien, l'abbé, vous n'irez pas, je suis trop votre amie pour le souffrir ; votre santé... allons, vous n'irez pas*. Il hésita quelques momens. *Mais*, dit-il, *j'ai promis ; il faut donc que j'écrive.* — *Oui, sans doute, écrivez* ; et l'on apporta tout de suite ce qu'il fallait pour écrire. Il demeura quelque temps embarrassé, comme un homme qui ne sait ce qu'il doit faire. *Eh bien ! pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Il hésita encore ; enfin, pressé de répondre : *Ce n'est pas la peine que j'écrive*, dit-il ; *je m'étais douté qu'il ne me serait guères possible d'aller à ce rendez-vous, et ma lettre est écrite*. Il tira la lettre de sa poche et l'envoya. Vous jugez si l'on en rit.

L'opéra joue actuellement des Fragmens, c'est-à-dire trois actes détachés, *Tyrtée*, acte de Rameau, *Érosine* de Lebreton, et *Alexis et Daphné* de Gossec ; j'ai déja fait mention de ce dernier. *Tyrtée* est remarquable surtout par ses airs de danse qui sont au nombre

des plus beaux que l'auteur ait composés. Il y en a aussi de très-agréables dans *Érosine;* mais la musique dramatique manque également par-tout. Jusqu'à Gluck nous n'avons eu que quelques morceaux de *Castor*, qui nous aient donné l'idée d'un genre de musique dont il sera désormais difficile de se passer depuis *Orphée* et *Iphigénie*.

M. le marquis de Condorcet a composé un *Éloge de Pascal;* il le fait imprimer avec le portrait de cet écrivain célèbre. Il m'a demandé des vers pour mettre au bas de la gravure; voici ceux que j'ai faits.

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son instinct créateur devina la science
Des calculs et des mouvemens;
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez: il mourut à trente ans.

M. le comte de Saint-Germain que l'on a été chercher dans sa retraite en Alsace, pour le nommer au ministère de la guerre, reçut dernièrement à son audience un placet d'un officier, chevalier de Saint-Louis, qui lui exposait ses services et ses besoins. *Monsieur*, lui dit le ministre, *je m'occuperai de vos*

demandes, mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées. M. le comte, répondit l'officier, *il n'y en a point de plus pressée que la mienne, je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné. Oh! vous aviez raison*, dit alors M. de Saint-Germain, *rien n'est plus pressé que votre affaire. Vous dînerez aujourd'hui avec moi, et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner. Comptez sur la Providence; j'en suis un grand exemple.* V. A. I. trouvera sans doute cette réponse fort belle : c'est un trait bien noble de relever ainsi cet officier, après l'aveu de sa misère, en se rapprochant de lui. Voilà la vraie générosité, et faite pour être vivement sentie, M.gr, par une ame telle que la vôtre.

LETTRE XXXVII.

On a remis au théâtre de l'opéra *Adèle de Ponthieu*, jouée en trois actes il y a quelques années, et arrangée aujourd'hui en cinq. V. A. I. a pu lire cette pièce dans le recueil des œuvres de M. de Saint-Marc, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Les paroles sont comme celles du commun des opéras; la musique qui est de M. de Laborde, est à peu près de la même espèce. Le compositeur connu par son talent pour les petits airs, est bien loin du talent de la musique dramatique. Cet opéra ne se soutient que par les ballets qui sont charmans et supérieurement exécutés: il y a de très-jolis airs de danse qui sont, je crois, de Lebreton, qui a travaillé en commun avec Laborde. Une réception de chevalier et un combat en champ clos contribuent encore à soutenir cet opéra par l'illusion d'un beau spectacle.

On attend aux Français *Lorédan*, et aux Italiens l'on continue *la Colonie* qu'on ne se lasse point de voir: c'est le plus grand succès depuis *la Serva Padrona* de Pergolèze.

Dans la foule de nouveautés dont la plupart ne méritent pas d'être nommées, un roman nouveau s'est attiré quelque attention; il est en 4 vol., et a pour titre *le Paysan perverti*. C'est en général l'assemblage le plus bizarre et le plus informe d'aventures vulgaires, mal amenées et mal tissues, de caractères mal expliqués, de la métaphysique la plus mauvaise et la plus déplacée, du libertinage le plus effréné, du plus mauvais style et du plus mauvais goût. C'est une suite de tableaux sans ordre et sans liaison, où l'on vous présente tour-à-tour un mauvais lieu, la prison, la grève, une école de philosophie, une guinguette, un cimetière, une taverne, une église, le sallon d'une femme de la cour et le galetas d'une prostituée. Rien n'est digéré, rien n'est motivé, rien n'est bien écrit; et cependant au milieu de ce chaos, on est tout étonné de trouver des morceaux qui prouvent de la sensibilité et de l'imagination. On voit que l'auteur a mis dans ce livre et ses mœurs et ses habitudes, qu'il vit en mauvaise compagnie, qu'il n'a vu la littérature et le monde que de loin; mais cet auteur qui est un prote ou chef d'imprimerie, a mis dans un mauvais roman de quoi

en faire deux ou trois bons, si ces matériaux avaient été mis en œuvre par un homme d'un vrai talent. L'auteur avait déja fait un grand nombre d'ouvrages qui n'empêchent pas que son nom ne soit généralement ignoré, quoiqu'ils n'aient pas été tous inconnus. Il y en a un entre autres, intitulé *le Pornographe*, dont le sujet est singulier. Il s'agit d'un plan pour donner aux filles publiques (car cet auteur a toujours eu un grand faible pour elles) une existence légale, une demeure autorisée par les magistrats, sous leur inspection, et qui mettrait la santé des jeunes gens, du moins autant qu'il est possible, à l'abri des dangers où ils sont trop souvent exposés.

M. de Voltaire m'a envoyé, il y a quelque temps, l'épitaphe de l'abbé de Voisenon que M.me de Voisenon sa belle-sœur, chéz qui il est mort, a demandée au patriarche de Ferney : la voici :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu :
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

On n'a jamais donné un plus grand exemple de politesse et de complaisance, que d'appeler l'abbé de Voisenon, *le frère de l'abbé de Chaulieu*. Assurément ces deux auteurs n'ont rien de commun que le titre d'abbé, et ne sont pas de la même famille; la postérité ne les rapprochera jamais.

LETTRE XXXVIII.

L'ARCHEVÊQUE d'Aix a été élu le 15 de ce mois pour remplacer l'abbé de Voisenon. C'est l'évêque de Senlis, que le sort a nommé directeur de l'académie, qui le recevra, et comme il est d'usage que le directeur et le récipiendaire fassent à frais communs l'éloge de l'académicien mort, l'abbé de Voisenon se trouvera loué par deux évêques, ce qui certainement ne pouvait arriver qu'à l'académie.

Dans la foule des nouveautés insipides et frivoles, dont on ne pourrait offrir que très-inutilement les titres à V. A. I., en voici quelques-unes sur lesquels on peut s'arrêter.

1.° Un ouvrage intitulé *Système physique et moral de la femme* par M. Roussel : c'est un jeune médecin, élève du célèbre Bordeu, et nourri des principes de cet excellent maître, l'un des hommes de son art qui a le plus considéré le moral de la médecine, trop négligé par ceux de ses confrères qu'on nomme praticiens. M. Roussel écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont

d'un vrai philosophe, et son style est à la fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire par-tout avec agrément. Un des résultats, c'est que les femmes, généralement parlant, ont beaucoup de rapports physiques avec les enfans, et ayant à-peu-près la même délicatesse d'organes, doivent avoir beaucoup des qualités morales de l'enfance, la même vivacité et la même inconstance dans les goûts, la même mobilité d'humeur, la même promptitude à desirer, à se dégoûter, à s'affliger, à se consoler, enfin tout ce qui suppose plus de sensibilité que de réflexion. Les femmes ne doivent pas s'offenser de ce parallèle : rien n'est plus aimable, et même en général rien n'est meilleur que les enfans. Tous leurs mouvemens ont de la grâce, et leur cœur est porté à la pitié, qui est la source la plus féconde des vertus sociales.

2.° *Les Anecdotes dramatiques* en trois volumes *in*-8.° ont le mérite d'être la nomenclature la plus complette de toutes les pièces de notre théâtre depuis sa naissance, et de contenir beaucoup d'historiettes plus ou

moins curieuses, recueillies dans les almanachs de théâtre, dans les *Ana*, dans les journaux. Malheureusement cet ouvrage qui pourrait être agréable, est très-platement écrit, et gâté encore par l'esprit de parti. M. de Voltaire y est fort maltraité, et les préjugés de la mauvaise littérature y dominent par-tout.

3.° *Les Lettres de Ganganelli* en deux volumes, par M. de Caraccioli, auteur de la vie du même pape, sont d'un bon esprit et d'une ame honnête. On est convenu généralement que si ces lettres sont d'un pape, elles ont un mérite réel, parce qu'il est rare qu'un pape soit si exempt des préventions ultramontaines et pontificales; mais si ces lettres sont supposées, elles n'ont plus rien que de commun. L'éditeur qui aurait dû imprimer l'original italien, s'excuse dans sa préface sur la crainte de grossir ce volume; mais dans tous les cas, rien ne le dispensait de constater l'authenticité du manuscrit. Plusieurs cardinaux ont écrit de Rome que Ganganelli n'avait jamais écrit ni pu écrire ces lettres, et je les en crois.

4. *L'Almanach des Muses* devient d'année en année plus mauvais; c'est trop souvent

le magasin du mauvais goût, fourni par les derniers de nos rimailleurs; il n'y a pas trois bonnes pièces dans celui de 1776. Il y a une traduction du fameux morceau de Claudien, *Saepe mihi dubiam, etc.* sur la disgrâce de Rufin, dont le style n'est pas sans quelque facilité et quelque élégance. L'auteur est M. François de Neuf château, qui tourne assez passablement son vers, mais qui manque absolument d'expression et d'idées. S'il ne fallait que de l'oreille pour être poëte, il pourrait le devenir.

Plusieurs quatrains de l'abbé Porquet sont fort ingénieux et fort élégans. Voici des vers de lui sur l'amour-propre, que V. A. I. ne sera pas fâchée de connaître, avant que l'*Almanach des Muses* puisse lui parvenir.

De son esprit, dit-on, l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience.
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu ;
Mais on la sent, on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu,
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point; on veut tromper les autres :
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

5.° *Mes nouveaux Torts*, mélanges de

poésie par M. Dorat, remplissent à merveille leur titre. On demandait, il n'y a pas long-temps dans une société : *où trouve-t-on les Torts de M. Dorat?* Quelqu'un répondit : *chez tous les libraires qui vendent ses ouvrages*. Ce nouveau recueil est précisément l'égoûture de son porte-feuille. On pourrait dire, suivant l'expression de Fontenelle, qu'il a vidé le sac. Toutes les bagatelles de société qu'il n'avait pas osé imprimer, se retrouvent ici avec des odes à faire rire, de mauvais poëmes prétendus érotiques, qui ne sont que fades et soporifiques, l'*Épître à la lune, aux comètes, etc.* Dans tout ce fatras, il n'y a que deux ou trois morceaux à trier, comme dans les nombreux volumes qu'a imprimés l'auteur. Le tout est précédé d'une préface pleine d'humeur et de fiel contre tous ceux qui n'admirent pas ses vers. Il ne nomme personne, mais il désigne le plus clairement qu'il peut les sociétés littéraires les plus connues de cette ville, et voit partout l'envie acharnée à le poursuivre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que de toutes les personnes qu'il désigne, il n'y en a pas une qui ait imprimé une ligne contre lui. Tout leur crime est de ne pas lire ses ouvrages,

ou de ne pas les louer. Jamais l'égoïsme littéraire n'a été porté plus loin que dans ce siècle, et dans ce sens, Dorat en est le héros. *Mes* fantaisies, *mes* torts, *mes* erreurs, *ma* philosophie, voilà les titres de ses livres: c'est toujours *moi*. Montagne aurait bien dû lui apprendre combien c'est une sotte chose que le *moi*. Satyre continuelle de ses contempteurs, et jargon de fatuité, voilà ce qui remplit tout ce nouveau volume de *Torts*. A l'entendre, il ne peut trop se plaindre des *sages*, ni trop se louer des femmes, et peut-être l'un n'est-il pas plus fondé que l'autre.

La seule nouveauté théatrale est une petite pièce jouée aux Italiens, intitulée *Les souliers mordorés*. L'intrigue roule en effet sur une paire de souliers de cette couleur, qu'un cordonnier nommé M. Scot refuse à sa femme. Cette femme se trompant de maison, vient porter une paire de mules chez un jeune officier Allemand qui a la manie des jolis pieds, et qui conserve chez lui une collection de souliers de femme faits sur les plus petits moules. Il s'amuse un moment de la cordonnière qui a le pied joli, et qui lui conte avec quelle dureté son mari lui refuse

des souliers *mordorés*. L'officier, sans en rien dire à la femme, fait mander sur le champ le cordonnier qui vient à ses ordres. Au nom de M. Scot qu'on annonce, la femme est effrayée, et craint que son mari ne soupçonne du dessein dans sa méprise. L'officier la fait cacher derrière un rideau et dit au cordonnier qu'il l'a fait venir pour faire des souliers *mordorés* à une femme de sa connaissance dont il peut prendre la mesure. En même temps il dit à la cordonnière qui reste toujours cachée, d'avancer son pied; ce qu'elle fait en tremblant. Le cordonnier admire la beauté et la petitesse de ce pied; il se rappelle que sa femme en a un fort joli; mais il avoue qu'il est très-éloigné de celui-là. Il se retire; on lui recommande la paire de souliers pour le jour même, et V. A. I. se doute bien qu'ils sont destinés à la cordonnière; mais malheureusement un grand benêt de fils que son mari a eu de sa première femme, et qui est venu chez l'officier pour s'engager, y a vu sa belle-mère, et découvre tout à M. Scot qui veut faire du bruit; mais l'officier l'appaise en rendant hommage à la sagesse de M.me Scot, comme son mari l'a rendue à son petit pied. Les

souliers lui restent, et la pièce est finie. C'est plutôt un conte qu'une pièce. Une paire de souliers n'est pas un nœud assez attachant pour deux actes, ni même pour un; il fallait coudre à ce fond une petite intrigue, et il n'y en a pas. La musique est mauvaise; les paroles sont de Laujon qui a beaucoup mieux réussi dans l'*Amoureux de quinze ans*, et qui a fait quelques jolies chansons dans le genre libertin. Cette pièce se sent aussi un peu de ce genre, et l'on y trouve une gaîté un peu trop graveleuse; mais ce n'est jamais la gaîté de quelque genre qu'elle soit, qui fait tomber une pièce; c'est la froideur et l'ennui : celle-ci n'a point eu de succès.

LETTRE XXXIX.

Pour réchauffer Adèle de Ponthieu, on a remis à l'opéra le ballet-pantomime de Médée, composé par le célèbre Noverre. On a déja remarqué qu'à l'exception de la musique de Gluck, l'opéra ne se sauvait guères que par les ballets.

La rigueur du froid a retardé la première représentation de *Lorédan* qu'on attend toujours. On est accoutumé à attendre longtemps les nouveautés au théâtre français. Les comédiens ont affiché dans leurs foyers quarante et une pièces nouvelles reçues dans leur répertoire. Si cette liste ne tenait pas plus de place au théâtre qu'elle n'en tiendra probablement dans la postérité, il n'y aurait pas de quoi s'effrayer; mais la plus mauvaise pièce coûte autant de temps à apprendre et souvent même à jouer que Phèdre ou Zaïre, et ceux qui auraient envie de joindre leurs productions à ce catalogue dramatique, ne verront pas sitôt venir leur tour.

Les Italiens qui n'ont pas fait grand argent avec leurs *Souliers mordorés*, ont

donné une représentation de *la Colonie*, et tout était plein, quoique le froid fût excessif. Il a été et est encore au degré de 1709 et même au-delà, c'est-à-dire plus de 16 degrés au-dessous de la glace, ce qui est très-extraordinaire pour notre température. Beaucoup de personnes sont mortes de froid, les unes sur les chemins, les autres dans des greniers où elles étaient sans feu. C'est un temps de calamité pour la classe nombreuse d'hommes pauvres et dénués de secours : les travaux sont suspendus. On a trouvé des sentinelles mortes dans leur poste, et depuis ce temps on leur donne du feu. La veille de cette grande gelée, le feu a pris au palais et en a consumé une partie, comme V. A. I. a pu le voir dans les papiers publics; mais elle n'y a pas vu une histoire assez plaisante qui pourra la divertir ici. On avait transporté pendant la nuit une partie des prisonniers de la conciergerie du palais, parce que le feu avait gagné cette prison. La garde répandue dans les cours apperçoit dans un coin un pauvre homme vêtu comme un paysan, qui pleurait et se désolait. On lui demande ce qu'il a, et s'il a perdu quelque chose dans l'incendie. « Hélas! monsieur, (dit-il au sergent

de garde qui l'interrogeait) je suis un pri-
» sonnier; ils ont amené mes camarades dans
» une charrette, j'ai voulu y monter; on m'a
» donné un coup de poing et on m'a dit
» d'attendre ici, et qu'on viendrait me cher-
» cher; je vois bien qu'on m'a oublié. Je
» meurs de froid et de faim, et je ne sais
» où aller. » Ce sergent se mit à rire de voir
un prisonnier se lamenter de ce qu'il était
libre, et touché de sa bonhommie, il le fit
approcher d'un grand feu qu'on avait allumé
dans la cour, lui donna du pain, de la viande
et une bouteille de vin. Le paysan boit, mange
et dort profondément, sans que le tumulte
qui régnoit autour de lui puisse le réveiller.
Au point du jour le premier président arrive
avec un grand cortège; on lui conte l'his-
toire du paysan qui dormait encore; on le
réveille et on l'amène : « Mon ami, lui dit
le magistrat, comment t'appelles-tu? Mon-
» seigneur, je m'appelle Pierre Laval. — Et
» d'où es-tu? — De Valvins, monseigneur,
» près Fontainebleau. — Et pourquoi étais-
» tu en prison? — J'avais répondu de trente
» francs pour mon compère Morin; il n'a
» pas pu payer, ni moi non plus, et on m'a
» mis en prison. » Le premier président dit

à un de ses secrétaires : « Payez les trente » francs pour ce bonhomme, et qu'on le » mette en liberté. — Ah ! monseigneur, » vous êtes bien bon ; que de bonté, mon- » seigneur ! » Et tout d'un coup commençant à se lamenter : « Eh ! mon dieu ! qu'est-ce » que je vais devenir ? — Comment ! on te » dit que tu es libre et que ta dette est payée. » Tu peux retourner à Valvins. — Ah ! mon- » seigneur, comment voulez-vous que je » m'en retourne ? je n'ai pas un sou. » Le premier président tire un écu de six francs de sa poche : « Tiens, voilà pour ton voyage. » Le paysan se confond en remercieniens, et le voilà qui se lamente encore : « Eh ! mon » dieu ! mon dieu ! comment faire ! et qu'est- » ce que je vais devenir ? — « Oh ! oh ! dit le premier président, voilà un homme dif- » ficile à contenter ! que te faut-il donc ? — » Eh ! monseigneur, comment voulez-vous » que je m'en aille à Valvins ? on m'a amené » ici en charrette, et je ne sais pas le che- » min. » Le premier président, tout en riant de sa naïveté, dit qu'on le menât au port Saint-Paul, qu'on le fît embarquer, et qu'on payât sa route. « Va, mon ami, tu arriveras » ce soir à Valvins. » Nouveaux remerciemens

d'abord, et puis nouvelles complaintes : « Ah ! » mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce que je vais » devenir ? » Pour le coup, le premier président le crut fou. On lui demanda ce qu'il avait : « Hélas ! ma femme sait que je n'ai » pas d'argent, et quand elle va me voir, » elle croira que je me suis sauvé ; elle aura » peur. Je l'ai laissée grosse de huit mois ; » monseigneur, elle fera une fausse-couche. » Le premier président lui conseilla avec toute la bonté possible, de descendre chez un de ses voisins, et de faire prévenir sa femme, afin d'éviter toute surprise, et il le renvoya enfin satisfait ; « *mais* (disait-il) *j'ai vu le moment* » *qu'il faudrait le ramener moi-même à* » *Valvins.* »

Quoique les plaintes de ce bonhomme à chaque grâce qu'on lui faisait, fussent plaisantes, on peut remarquer pourtant qu'elles avaient toujours une raison plausible. D'ailleurs il n'est point du tout extraordinaire qu'un paysan, qui n'est sorti de son village que pour être mis en prison à Paris, s'y croie absolument perdu, et n'imagine aucun moyen d'en sortir.

Il paraît deux morceaux d'histoire fort intéressans, l'un sur les dernières révolutions

de Pologne, l'autre sur le gouvernement de Portugal; celui-ci se distribue sans permission. Je n'ai pu encore lire ni l'un ni l'autre; j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. A. I. dans le premier cahier.

Le chevalier de Boufflers, célèbre par les agrémens de son esprit, par ses talens, et par ses courses continuelles, celui à qui l'on disait en le rencontrant sur un grand chemin, *M. le chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous;* ce chevalier, le plus errant de tous les chevaliers, est depuis quelques mois à Paris. Ses voyages et ses études ont beaucoup mûri son esprit qui avait passé d'abord pour plus agréable que solide; mais quoiqu'il ait appris le grec et lu les gros livres, il ne renonce pas aux petits vers. Il en fit au commencement de cette année pour M.me la maréchale de Luxembourg qui lui avait donné pour étrennes un chapelet. Il répondit que sur un chapelet on ne pouvait dire qu'*un Ave*, et qu'il lui enverrait l'*Ave Maria*. En effet, il lui adressa ce couplet qui en est une parodie, sur l'air *de tous les Capucins du monde*.

Je vous salue, ô mon amie!
De grâces vous êtes remplie.

Le dieu du goût est avec vous.
Nos discours ne sont que louange
Pour vous et votre enfant si doux. *
Adieu, j'ai parlé comme un ange.

Je me rappelle un couplet du même auteur, qui n'a jamais été imprimé, et qui a, ce me semble, de la grâce et de la douceur, sur l'air, *que ne suis-je la fougère?*

Tu disais qu'Adonis même
Ne pourrait m'ôter ton cœur.
Tu trouvais ton bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur.
Tu me peignais la tendresse;
Hélas! c'est moi qui la sens.
Tu jurais d'aimer sans cesse;
C'est moi qui tiens tes sermens.

Une chanson d'un genre fort différent est celle qu'on a faite sur le *Connétable* de M. Guibert. J'ai déja eu l'honneur de dire à V. A. I. que les changemens que l'auteur avait faits à sa pièce, n'avaient pas réussi. Une femme d'esprit à qui on demandait ce qu'elle en pensait, répondit : *Je la*

* M.me la duchesse de Lausun, distinguée par la douceur de sa figure et de son caractère, depuis duchesse de Biron, et sous ce nom conduite à l'échafaud en 1794 par *les fondateurs de la liberté*.

trouve d'un changement affreux. Voici les couplets.

Le Connétable me plaît fort;
Comme on y rit ! comme on y dort !
C'est une bonne pièce,
Eh bien !
Qu'on joue à nos princesses,
Vous m'entendez bien.

François premier est un faquin,
Angoulême est une catin;
Mais le dire à Versaille,
Eh bien !
Etait une trouvaille,
Vous m'entendez bien.

Bourbon, pour les faire enrager,
Déserte en pays étranger;
Puis il leur fait la nique,
Eh bien !
Aidé de *la Tactique*,
Vous m'entendez bien.

Cette bagatelle est du chevalier de Narbonne.

La Tactique est l'ouvrage qui a fait connaître M. Guibert. Je ne suis point juge de la partie militaire : à l'égard du discours préliminaire, il fut beaucoup vanté lorsqu'il parut; on crut y voir un air de hardiesse dont on sut bon gré à un jeune colonel qui avait

besoin des ministres, et un enthousiasme militaire et national toujours fait pour réussir. Aujourd'hui en y regardant de plus près, on trouve que cette hardiesse n'est qu'une copie de nos philosophes, et que cet enthousiasme n'est guères que de l'égoïsme. Le style est plein de fautes et de mauvais goût; mais la cour et le grand monde se flattaient, il y a quelque temps, d'opposer un colonel, et ce qu'ils nommaient un *des leurs*, à toute la littérature.

LETTRE XL.

Un rhume violent qui m'a rendu pendant huit jours incapable de travailler, et une extinction de voix qui m'empêchait de dicter, ont retardé jusqu'aujourd'hui la lettre qui devait partir le 15. V. A. I. me fera la grâce de croire qu'il ne fallait rien moins qu'une impossibilité absolue pour suspendre le zèle qui m'anime à lui plaire et m'animera toujours. Ce retard du moins me met dans le cas de pouvoir l'entretenir de *Lorédan*, qu'on vient enfin de jouer après trois ans d'attente. Jamais chûte ne fut ni plus complète, ni plus ridicule, ni plus méritée. La pièce a été accueillie d'un bout à l'autre avec de grands éclats de rire. Le fond en est absurde et le dialogue plat et trivial. En voici le sujet en peu de mots.

Almérini, sénateur Vénitien, amoureux de la femme d'Ottobon, autre sénateur, et amoureux inutilement, imagine une vengeance atroce pour perdre la femme qu'il n'a pu séduire, et Ottobon qu'elle lui a préféré. Il vient à bout, par des lettres contre-

faites et des domestiques corrompus, de persuader à Ottobon que sa femme lui est infidèle. Ottobon le croit, et empoisonne sa femme. On vient d'enterrer la femme d'Ottobon, lorsque Lorédan, leur fils, arrive de Gènes, où il a été envoyé pour les intérêts de la République. Il faut observer que Lorédan est, ainsi que son père, membre du conseil des Dix, et par conséquent est âgé au moins de 35 ans, ce qui est l'âge prescrit par la loi : ainsi, en supposant que sa mère n'eût que quinze ans quand elle l'a mis au monde, elle en avait au moins cinquante, lorsque son mari l'a empoisonnée par jalousie, et ce mari est un vieillard à cheveux blancs. Il faut avouer que l'amour atroce d'Almérini pour une femme qui a un fils de trente-cinq ans, et la jalousie d'Ottobon qui empoisonne sa femme après trente-cinq ans de mariage, sont des événemens qui ne sont pas dans l'ordre commun ; mais le parterre n'y a pas même fait attention, et ce n'est pas ce qui a fait tomber la pièce : en général on permet tout à l'auteur dans l'avant-scène. Lorédan arrive pour voir porter sa mère au tombeau. L'état violent où il voit son père, lui donne des soupçons qui sont

bientôt confirmés par l'aveu d'un domestique séduit, qu'Almérini a fait assassiner après s'en être servi pour tromper Ottobon. Ce domestique avoue tout en mourant. Almérini, pour achever sa vengeance, veut se porter lui-même pour accusateur d'Ottobon auprès du sénat, et le faire punir comme empoisonneur de sa femme. Lorédan furieux le prévient, le rencontre dans la place publique, et le poignarde à la vue de tout le peuple. On l'arrête, il est traduit devant le conseil des Dix, et ne voulant pas dire les motifs du meurtre qu'il a commis, de peur de déshonorer et de perdre son père, il est condamné comme assassin. Son père ne sait rien de mieux que de lui apporter du poison dans son cachot pour le soustraire au supplice, et son fils lui dit fort plaisamment qu'*il doit savoir comme on empoisonne*. Cependant le père, avant de donner du poison à son fils, en prend lui-même, et au moment où Lorédan est prêt à en faire autant, on vient lui apprendre qu'il a obtenu sa grâce. Almérini qui était resté sans connaissance jusqu'à ce moment, a retrouvé la parole pour s'accuser lui-même et pour justifier Lorédan avant de mourir. Ainsi Lorédan est sauvé, et Ottobon, en

expirant, le marie avec une Léonore qui jusques-là a paru très-inutilement dans la pièce. Tel est le plan de cet ouvrage, dont le sujet n'est susceptible d'aucun intérêt : ce sont des malheurs irremédiables. Toute la pièce est employée à développer les raisons qu'a eues Lorédan de commettre le meurtre, et ces raisons, le spectateur les sait dès le premier acte ; ainsi il n'y a pas même de curiosité. Dans OEdipe, tout le nœud consiste, il est vrai, à développer la destinée de ce prince, mais cette destinée ne se développe que par degrés, et le malheur n'est au comble qu'au dernier moment ; ainsi il y a la suspension nécessaire pour soutenir le spectateur. Ici on sait tout dès le premier acte, ce qui est le plus grand inconvénient de tout ouvrage dramatique, dont le but est d'attacher l'attention. A l'égard des détails, voici les seuls vers qui aient été applaudis ; ils se trouvent dans le récit du meurtre, et Lekain les a joués avec une grande énergie.

Tremblant que mon bras égaré
N'eût atteint le cruel d'un coup mal assuré ;
Craignant que, s'il respire, il ne vous déshonore,
Je retire le ſer et le replonge encore.

Je le frappais sans cesse, et ma juste fureur
S'appliquait à trouver la place de son cœur,
De ce cœur odieux qui brûlant pour ma mère,
Vous ravit votre épouse et vos vertus, mon père.
Je n'étais animé que par ces sentimens,
Et j'ai trop éprouvé combien dans ces momens
On peut, lorsque d'un cœur la vengeance s'empare,
Oublier qu'on est homme, et devenir barbare.

Ces derniers vers ont du naturel et de l'intérêt; le reste est faible et long; mais c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Je me suis enfin procuré un exemplaire du livre intitulé, *Etat présent du Royaume de Portugal.* Il est mal écrit et l'on croit y reconnaître le style d'un militaire étranger; mais c'est l'ouvrage le plus instructif qui ait paru sur cette matière. Il y règne beaucoup de franchise, d'ordre et de clarté. On y prend une idée très-complète de la nation et du gouvernement, et des dernières révolutions du Portugal. On y voit un peuple abâtardi, pauvre, indolent, superstitieux, portant à l'excès la débauche et la jalousie; un commerce entièrement asservi aux Anglais; un militaire reprenant à peine quelque vigueur et quelque discipline sous des officiers étrangers; une cour tremblante, des grands opprimés, et dans ce fameux Carvalho,

aujourd'hui comte d'Oyeras, un homme de génie qui seul peut être le restaurateur de cette nation dont il a été l'ame et l'appui dans ses dernières calamités ; mais en même temps un ministre despotique, du caractère de Richelieu, implacable dans sa vengeance, et sanguinaire dans sa politique. Les Anglais, protecteurs impérieux de cette nation, affectent un grand mépris pour elle et pour les Juifs qui en composent la moitié. *Que peut-on faire,* disait milord Tirawley, *d'une nation dont une moitié attend le Messie, et l'autre attend le roi D. Sébastien, mort il y a deux cents ans?* Ce même milord Tirawley, ambassadeur d'Angleterre en Portugal, faisait un conte fort peu édifiant, mais d'un goût très-anglais, et que je crois sans conséquence, sur l'ordre du Christ, si étrangement avili en Portugal. — « Jésus-Christ, disait-il, » étant descendu sur terre dans le temps de » la fureur de la chevalerie, arriva à la » cour de Bourgogne, et sollicita la toison » d'or qui lui fut refusée. Le roi de France » lui refusa de même l'ordre de Saint-Michel. » Arrivé en Espagne, il crut pouvoir obtenir » une croix dans un des quatre ou cinq ordres » qui dévastaient ce royaume. Mais le roi

» d'Espagne ayant examiné l'obscurité de
» ses titres et la légèreté de ses prétentions,
» lui dit : Vous ne pouvez prétendre à aucun
» de mes ordres, parce que vous n'êtes pas
» gentilhomme ; mais allez trouver mon frère
» le roi de Portugal, il en instituera un
» exprès pour vous, où l'on recevra tous
» les gens sans aveu et la lie du peuple. »

A l'égard de la littérature et des arts, voici comme l'auteur s'exprime : « Les lettres
» et la librairie sont en fort mauvais état en
» Portugal, quoique cependant ce peuple
» ait de l'esprit et de la disposition ; mais il
» a été fort long-temps sans application ;
» il l'est encore, et ce n'est que depuis quel-
» que temps que les jeunes seigneurs com-
» mencent à se jeter dans la littérature. Ils
» sont passionnés sur-tout pour Voltaire,
» Rousseau et la nouvelle philosophie ; pres-
» que tous ces livres sont traduits en Por-
» tugais. Les plus distingués parmi les jeunes
» Fidalzos, par leur application, sont les
» deux comtes de Castelmelhos, les deux
» Lavradio, marquis de Cascaes, les comtes
» de Prado, Daponti et un nommé Pinto ;
» ils forment une petite société littéraire
» fort estimable, qui a déja donné au public

» la traduction du théâtre de Voltaire, de » la Henriade, d'Emile, de l'Esprit des loix » et de l'Art de la guerre du roi de Prusse. » On traduit continuellement des livres de » chirurgie et de médecine. Peu-à-peu le » goût se formera, et les Portugais sortiront » plutôt de l'ignorance que leurs voisins les » Espagnols. »

Un jeune homme plein de goût et d'esprit M. Dureau, très-versé dans la littérature ancienne, et qui travaille à une traduction de Tacite, s'est amusé à traduire en vers quelques petites odes d'Horace, d'un style qui m'a paru agréable et facile malgré quelques fautes. En voici un échantillon. *O fons Blandusiae*, etc.

O charmante Blandusie !
Toi dont le flot crystallin
Au crystal ferait envie,
Claire fontaine, demain
Fleur nouvellement cueillie
Embaumera ton bassin.
Demain ruisseau d'ambroisie
S'épanchera dans ton sein.
Chaque jour dans ma prairie
Bondit un chevreau mutin ;
Ma main te le sacrifie.
Fils d'un père libertin,

Libertin lui-même, en vain
Fier de ses cornes naissantes,
Il médite tous les jours
Dans ses ardeurs pétulantes,
Ses combats et ses amours.
Demain rougissant ton cours,
Son sang se mêle à ton onde.
Onde limpide et féconde,
Les étés étincelans
N'osent de leurs feux brûlans
Tiédir ton urne profonde.
Toujours sur tes bords heureux,
Et le bœuf laborieux,
Et la brebis vagabonde,
Trouve un frais délicieux.
Aussi je veux dans le monde
Rendre un jour ton nom fameux,
En chantant le *chêne vieux*,
Qui couvre le *rocher creux*
D'où jaillit ton onde pure,
Qui toujours coule et murmure.

LETTRE XLI.

La disette des matières et l'attente de quelques nouveautés ont retardé de deux ou trois jours l'envoi du premier de ce mois. Je voulais sur-tout rendre compte à V. A. I. de la réception de l'arrchevêque d'Aix qui devait être intéressante. Son discours a paru celui d'un homme d'esprit, vraiment attaché aux lettres et à ceux qui les cultivent. Il y a de bons morceaux, mais trop de vague dans les idées, trop de longueur et quelquefois trop d'entortillage dans les phrases. On a remarqué un trait heureux sur Louis XIV, *qui rétracta en mourant la grande erreur de son règne*.

Marmontel lut le même jour une épître sur l'éloquence. Il y a beaucoup à desirer dans la marche des idées qui semblent se croiser, et dans les principes qui souvent ne sont pas justes, dans le fond des choses souvent trop communes. Cet ouvrage devait offrir des résultats plus lumineux; mais il offre de beaux portraits et beaucoup plus de beaux vers que l'auteur n'en a faits jusqu'ici.

Quoique la diction soit encore trop souvent prosaïque, négligée et vicieuse dans les constructions, cependant il a eu dans cet ouvrage plus de respect qu'autrefois pour l'harmonie et l'élégance, qu'auparavant il semblait mépriser. Les sociétés où il vit l'ont un peu corrigé sur cet article.

D'Alembert ferma la séance par l'éloge de l'abbé de Dangeau. Les ecclésiastiques et les grands se sont plaints des traits épigrammatiques qui, dans cette lecture, semblaient à tous momens pleuvoir sur eux. Il est sûr que d'Alembert paraît, en vieillissant, contracter un peu d'humeur. Il a toujours eu en écrivant l'intention de l'épigramme; mais il s'y livre aujourd'hui plus que jamais. Il me semble pourtant qu'à mesure qu'on vit plus, on doit pardonner davantage.

Je me rappelle quelques vers de Marmontel, qui ont été fort applaudis. Il dit, en recommandant la simplicité dans l'éloquence,

Et que la majesté *soit son seul* vêtement.

L'idée et l'expression sont fort belles; c'est dommage que *soit son seul* blesse trop l'oreille, que l'auteur a toujours trop négligée.

Ailleurs il peint Massillon qui dans son *Petit Carême*,

> Parlait si doucement à l'oreille des rois.

Le portrait d'un rhéteur du barreau, d'un déclamateur vénal,

> Qui se croit véhément et n'est que forcené,
> Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
> Donne l'air du mensonge à la vérité même.

a été accueilli avec d'autant plus de vivacité, que tout le monde y a reconnu Linguet.

On vient d'élire Colardeau à la place que le duc de Saint-Agnan a laissée vacante à l'académie française. Sa santé est dans un état si déplorable, qu'on doute s'il sera en état de se faire recevoir, et qu'on craint qu'il ne meure, comme le Tasse, avant son triomphe. C'est un homme de mœurs très-douces, né avec un talent fort aimable pour la poésie. La traduction de la lettre d'Héloïse a été l'essai et le chef-d'œuvre de ce talent qu'il n'a pas appliqué depuis à des sujets heureux, et qui en général paraît consister dans la tournure et l'harmonie des vers, bien plus que dans les idées dont il semble trop dépourvu. Au surplus, il nous promet un recueil des différens morceaux qu'il a publiés.

M. de la Ferté, intendant des menus, vient de donner au public un abrégé de la Vie des Peintres : c'est un ouvrage utile et instructif.

L'abbé Baudeau, l'un des arcs-boutans de l'école économique, l'un des maîtres de *la science*, a imprimé les deux premiers volumes des *Economies royales* de Sully, avec des observations dont le but est d'établir la nécessité de réprimer les abus de l'administration fiscale : ce livre est celui d'un bon citoyen. On en peut dire autant d'une brochure qui a pour titre, *De la jurisdiction des droits féodaux*, et dont l'objet est de montrer que les habitans des campagnes sont gratuitement foulés par de vieilles exactions seigneuriales qui ne sont d'aucune utilité aux seigneurs, et qui auraient dû être abolies avec l'ancienne féodalité. Il s'appuie sur ce grand principe, que les seigneurs n'ayant plus les mêmes devoirs à remplir qu'autrefois, n'étant plus obligés de mener à leurs dépens leurs vassaux à la guerre, ne doivent plus jouir des mêmes privilèges qui les exemptoient de payer comme le peuple paie, et qui leur attribuaient une foule de petits droits tyranniques qui accablent le vasselage. Ces

principes sont très-conformes à l'esprit du gouvernement actuel, qui en supprimant les corvées, les bannalités, les droits de main-morte et autres servitudes personnelles, songe à soulager le peuple en mettant sur les nobles une partie des charges qu'il portait. Mais le parlement, toujours opposé au contrôleur général, a fait brûler avec les qualifications les plus injurieuses, cette brochure écrite du ton le plus honnête et le plus respectueux pour le trône. L'avocat général Seguier a fait un réquisitoire emporté, peu digne d'un magistrat aussi éclairé que lui. Cette conduite violente et passionnée a révolté les ministres et tous les honnêtes gens. Le conseil du roi va casser par un arrêt celui du parlement.

M.lle Contat et M.lle Vadé (cette dernière est fille naturelle de Vadé, le poëte des halles et de l'ancien opéra-comique) ont débuté au théâtre français dans les rôles de princesses; la première avec une charmante figure, peu de voix et peu de talent*; l'autre beaucoup moins jolie et avec encore moins de

* Pour la tragédie, oui; elle en a montré depuis un fort grand pour la comédie.

dispositions. On va jouer *Abdolonyme*, pastorale imitée de la pièce de Métastase, *il Re Pastore* : l'auteur est M. *Collet* de Versailles, qui a déja traduit de Métastase, l'*Isola disabitata*, dont il a fait l'*Isle déserte*, petite pièce restée au théâtre français.

LETTRE XLII.

Les comédiens français ont joué *Abdolonyme*, pastorale héroïque, imitée de Métastase. L'ouvrage italien est froid : l'imitateur français est fade et affecté. La pièce, dont le sujet, connu sans doute de V. A. I., est un berger de Sidon mis sur le trône par Alexandre, n'a eu aucun succès sur notre théâtre, et n'a été jouée que deux fois.

Les comédiens Italiens ont donné *le Lord supposé*, qui n'a pas eu plus de succès, et qui n'a été joué que deux fois. Les paroles et la musique sont également mauvaises, et ne méritent pas qu'on en rende un plus grand compte à V. A. I., qui d'ailleurs a pu en lire une courte analyse dans le Mercure.

Il va paraître un ouvrage de l'abbé de Condillac sur les matières qui occupent aujourd'hui tous les esprits, *le Commerce et le Gouvernement*. Tel est le titre de ce livre dont j'aurai l'honneur d'entretenir V. A. I. dans ma première lettre.

Fréron est mort le 10 de ce mois ; il avait la goutte depuis long-temps. On lui a annoncé, comme il sortait de table, la suspension du privilège et du débit de ses feuilles, ordonnée par le garde-des-sceaux, parce que Fréron ne payait point les pensions dont on avait chargé son journal. Cette nouvelle imprévue l'a vivement frappé ; il a voulu parler, sa voix s'est éteinte, ses yeux sont devenus fixes ; on a appelé du secours, il était mort. Il a expiré entre les bras de l'abbé de Verteuil et de l'abbé de Fontenai, deux ex-Jésuites qui depuis long-temps travaillaient à ses feuilles. Le privilège est accordé à la veuve, et les feuilles seront faites à-peu-près comme elles l'étaient, c'est-à-dire par son fils, jeune homme de dix-huit ans, et par les deux coopérateurs que je viens de nommer.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais entretenu V. A. I. de ce journaliste qui a été de tout temps le plus furieux et le plus acharné de mes ennemis. Je lisais très-rarement ses feuilles, et j'avais droit de mépriser sa personne. Ce serait l'occasion de considérer un moment le rôle qu'a joué pendant trente ans dans la littérature cet homme si malheureusement célèbre. Je me crois capable de

le juger sans partialité, parce que je n'ai jamais cru que nous eussions rien à nous disputer. J'écarterai les satyres qui ne sont des argumens que pour la haine, et franchement je méprise assez l'écrivain pour ne pas haïr l'homme. Mais V. A. I. permettra que je remette cet article à la prochaine fois.

LETTRE XLIII.

Malgré l'affluence des nouvelles qui se présentent en ce moment, il faut pourtant remplir l'engagement que j'ai pris avec V. A. I., et entrer dans quelques détails sur l'auteur de *l'Année littéraire.*

Il avait été élevé chez les Jésuites, et ensuite régent de sixième dans leur collège; il en était sorti comme d'autres pour qui ce n'a point été un sujet de reproche, et s'était associé avec l'abbé Desfontaines qui travaillait alors à un journal intitulé *Observations*. Cet abbé qui avait été Jésuite lui-même, avait de l'esprit et des connaissances littéraires; c'était d'ailleurs un écrivain médiocre, un critique passionné et un faible traducteur. Fréron fit ses premières armes sous lui, et travailla même, dit-on, à sa traduction de Virgile, qui a eu long-temps dans le monde une réputation acquise dans les collèges, et qui n'en a plus aujourd'hui, depuis qu'on a donné de meilleurs modèles et de meilleurs principes, et qu'on a fait voir que la poésie de Virgile

s'anéantissait sous la prose glaciale de l'abbé Desfontaines. A la mort de cet abbé que ses querelles avec M. de Voltaire avaient rendu célèbre, Fréron se porta pour son successeur, et débuta vers l'an 1748 avec beaucoup de succès. Les ouvrages périodiques si multipliés depuis, étaient alors assez rares en France : il n'y avait guères que le Mercure et le Journal des Savans. Le Mercure était en possession de louer tout, et le Journal des Savans n'était fait, comme il l'est encore, que pour très-peu de lecteurs. Un ouvrage de pure critique devait donc être fort goûté ; il fournit des jugemens à l'ignorance, des armes à la malignité et à l'envie, des consolations à la médiocrité. Dans les provinces sur-tout, les bourgeois qui lisent sont fort aises que quelqu'un se charge de leur indiquer quelles nouveautés il faut faire venir de la capitale, et ce qu'il en faut penser. Les tragédies de Marmontel furent la première pâture dont s'engraissa Fréron. Le hasard a fait tomber en mes mains quelques-unes des feuilles de ce temps-là ; elles sont un peu différentes de celles qu'il a faites depuis. Le ton est moins indécent et moins grossier ; il y a plus de discussion

et moins d'injures. La critique de détail avait beau jeu sur les pièces de Marmontel qui écrivait fort mal en vers, et cette critique avait le mérite piquant de s'exercer sur des ouvrages qui avaient joui d'un succès passager. Les feuilles, d'abord sous le titre de *Lettres de la Comtesse*, et ensuite sous celui d'*Année littéraire*, eurent un débit prodigieux. Fréron gagna pendant plusieurs années plus de vingt mille livres par an. Ce n'est pas que dans le temps même de cette vogue il eût jamais bien écrit : on n'a jamais trouvé dans ses feuilles, ni cette aménité de ton qui tempère et adoucit la censure, ni cette finesse de goût qui la fait pardonner, ni ces discussions instructives, semées de principes féconds et lumineux, ni cette flexibilité de style qui se plie à tous les sujets, qui s'élève, quand il le faut, à la plus grande hauteur, et descend avec agrément jusqu'au plus frivole badinage : c'est ainsi que devrait être fait un bon journal, et j'avoue que ce ne peut jamais être l'ouvrage que d'un écrivain très-supérieur à cette besogne. Fréron au contraire a toujours écrit, ou en homme de collège qui prodigue les figures d'une rhétorique triviale, ou en

bel-esprit de café qui ne connaît point la bonne plaisanterie, ou en satyrique emporté qui n'a plus rien à ménager, ni pour les autres ni pour lui-même. J. J. Rousseau qu'il a tant loué depuis que le Genevois s'est brouillé avec les philosophes, fut long-temps l'objet de ses plus violentes invectives; il le traita avec le dernier mépris, et comme le dernier des écoliers. A l'égard de M. de Voltaire et de tous les philosophes qui marchent à sa suite, on sait à quels excès il s'est porté. Les autres s'étaient laissé injurier: M. de Voltaire exerça dans *l'Ecossaise* une vengeance d'autant plus terrible que le public la partagea. Dès ce moment, la tête a tourné à Fréron; il ne se soutenait plus que par des scandales, et ces scandales même commençaient à fatiguer. On se dégoûtait de cette monotonie d'injures toujours attachées aux mêmes noms, et qu'on savait par cœur dès la première ligne. Les coopérateurs qui sous-travaillaient ses feuilles, l'abbé de Laporte, Marin, Fontanelle et vingt autres n'étaient pas capables de faire valoir une marchandise décréditée. La querelle des philosophes lui avait offert une ressource momentanée; il en prit occasion

de s'ériger en défenseur de la religion, mais non pas de manière à la faire respecter, ni à défendre ses feuilles contre le dégoût et l'ennui des lecteurs. Pendant les sept ou huit dernières années de sa vie, ses feuilles qui ne lui valaient plus que six à sept mille livres, et qui étaient chargées de quatre mille livres de pensions, ne pouvaient plus suffire à sa subsistance. Il n'était soutenu que par des secours étrangers, fournis par des hommes qui ne s'appercevaient pas que son nom pouvait décrier la meilleure cause. Aussi l'archevêque de Paris se trouve-t-il pour neuf mille francs dans la banqueroute de Fréron, qui meurt endetté, dit-on, de plus de quarante mille livres. Ce dérangement peut tenir à une grande facilité de caractère que lui attribuent ceux qui le connaissent, et qui ne s'accorde pas avec l'ordre et l'économie, mais bien avec des goûts dispendieux et même ruineux. Les pensions qu'il payait dans les derniers temps avaient achevé de l'accabler, et j'ose croire que c'était une injustice. Il faut laisser à un homme le produit de son métier, quel qu'il soit. L'exemple de Fréron est une leçon pour quiconque croira pouvoir, avec quelque

esprit et quelque littérature, se déclarer impunément l'ennemi des talens. On commence par une sorte de dénigrement qu'on peut se justifier à un certain point; mais bientôt par l'habitude de décrier ce qui est estimable, on va s'avilissant de plus en plus. On finit par s'aveugler tout-à fait, ou bien on prend le parti plus lâche de mentir sans cesse à soi-même et aux autres. On ne rougit plus de rien, et l'on s'accoutume au mépris public. J'ai vu vingt fois ceux que Fréron louait le plus, se défendre d'être ses amis, et rougir de le voir. Il a vécu longtemps dans cette espèce de proscription sociale, et il est mort insolvable : ce n'était pas la peine d'être méchant pendant trente ans.

Si V. A. I. lisait quelquefois ses feuilles, elle a pu voir que j'étais un de ceux qu'il honorait de sa plus furieuse haine. Ce n'était pas seulement ma liaison intime avec M. de Voltaire qui m'avait attiré cette haine; je dois convenir que je l'avais méritée de bonne heure. J'étais encore au collège, quand je dînai avec lui chez M. Dorat, qui était dès ce temps-là un de ses protégés. *L'Ecossaise* n'avait point encore paru; mais j'avais lu quelques feuilles de *l'Année lit-*

téraire qui m'avaient révolté. La jeunesse ne dissimule rien : je ne lui cachai pas tout le mépris* que j'avais pour lui, et il ne l'oublia pas, d'autant plus que, sans lui répondre jamais, je lui donnais quelquefois en passant des marques de ce mépris qui était en moi un sentiment vrai. J'avais commencé par lire son journal, croyant qu'un ennemi pouvait nous éclairer sur nos défauts; mais n'y trouvant que des invectives et jamais de discussion, j'avais depuis long-temps renoncé à le lire.

A l'égard des nouveautés, celle qui a le plus de rapport aux objets dont on s'occupe préférablement aujourd'hui, c'est le livre de l'abbé de Condillac, intitulé *le Commerce et le Gouvernement*. C'est l'ouvrage d'un bon esprit qui a voulu se rendre compte à lui-même des matières dont il entendait parler

* « Vous aviez tort : c'était vous rendre aggresseur très-gratuitement, et à quel titre ! Quelle plus grande offense que le mépris ? Est-il étonnant qu'il ne l'ait pas pardonné ? Chacun se venge comme il peut : il empoisonnait ses armes parce qu'elles n'étaient pas fortes. Pourquoi le forciez-vous à s'en servir ? Vous êtes de moitié dans sa faute. » (C'est l'auteur de soixante ans qui parle ainsi à celui de vingt.)

sans cesse. On peut l'appeler le livre élémentaire de la science économique. Ce n'est pas que les disciples de cette science soient d'accord avec lui en tout, et que les maîtres n'y aient relevé même ce qu'ils appellent des méprises et des erreurs; mais tous conviennent qu'il a posé les mêmes principes généraux, et qu'il est arrivé aux mêmes résultats. Il a sur eux l'avantage d'une marche très-méthodique et de la clarté la plus lumineuse. Trois livres sur ces objets ont percé la foule, les *Dialogues* de l'abbé Gagliani, pleins de sel et d'originalité, *la Législation des grains*, par M. Necker, et enfin celui de l'abbé de Condillac, écrit comme auraient dû l'être les premiers morceaux composés sur ces matières, c'est-à-dire avec précision et netteté. Il ne faut chercher à être éloquent qu'après s'être assuré de bien s'entendre, et d'être bien entendu.

M. Letourneur, auteur d'une traduction des Nuits d'Young qui a eu du succès, parce que le traducteur, quoiqu'avec du talent, avait autant de goût pour la déclamation et l'enflure que l'original anglais, vient de donner les deux premiers volumes de la traduction de Shakespear. L'ouvrage est précédé

d'un discours préliminaire dans lequel on propose pour modèle de l'art dramatique à une nation qui a Corneille, Racine et Voltaire, un auteur barbare d'un siècle barbare, qui a semé de quelques traits de génie des pièces monstrueuses, dénuées de bon sens, de vraisemblance, de style, d'unité, de convenances, etc. La vie de Shakespear est écrite de ce même ton d'admiration extatique qui est prodigieusement ridicule. A l'égard de la version, elle est en général assez fidèle : ce n'est pas qu'on ne puisse y relever des fautes de sens, et même des méprises grossières; mais si jamais ces sortes de fautes sont excusables, c'est dans la traduction d'un auteur tel que Shakespear, dont le langage en plus d'un endroit, a vieilli même pour les Anglais, au point d'être devenu obscur. Comme nous n'avons point d'autre version de Shakespear, c'est toujours une entreprise utile : il serait à souhaiter seulement qu'elle eût été exécutée avec plus de jugement, et qu'elle n'eût pas été faite dans l'intention de rabaisser les plus grands dramatiques Français.

Il paraît un roman nouveau, ouvrage posthume de M.me de Tencin, intitulé *Anecdotes du règne d'Édouard second*, roi

d'Angleterre. Mme de Tencin n'en a fait que les deux premières parties; Mme Elie de Baumont a suppléé la troisième. Il y a de l'intérêt dans les caractères et les situations de ce roman ; les deux premières parties sont écrites avec élégance, et l'on y trouve avec plaisir ces détails de passion et d'amour dont les femmes parlent toujours avec une sorte de charme qui passe de leur ame dans leur style. La troisième partie n'est pas à beaucoup près aussi bien écrite ; on sent que c'est une main tout-à-fait différente ; mais les caractères annoncés dans la première partie sont soutenus dans la troisième, et les événemens se dénouent à-peu-près aussi bien qu'il était possible en travaillant sur un plan donné.

Mme de Tencin, amie célèbre de Fontenelle, de Lamotte, de Marivaux, de M. de Pont-de-Veyle, etc. est auteur de plusieurs romans très-estimés, du *Siège de Calais*, des *Malheurs de l'amour*, du *Comte de Cominges* : ce dernier est d'un grand intérêt, et M. d'Arnaud en a fait un bien mauvais drame.

Laujon vient de faire imprimer le recueil de ses chansons, sous le titre d'*A-propos de*

société et de la folie. Peut-être ce titre même devait-il l'avertir qu'il ne fallait pas tout imprimer. Les *à-propos* sont perdus le plus souvent pour le lecteur, et la plupart des chansons de Laujon sont dans ce cas; mais il y en a d'assez jolies, sur-tout dans le genre grivois, le plus facile de tous, quand il n'est pas porté à la perfection de Collé.

Il existe des *Lettres Chinoises* de M. de Voltaire; mais je n'ai encore vu personne à Paris qui les eut. Ces brochures qu'on a sans peine aux frontières, pénètrent plus tard dans la capitale.

M. Dureau, jeune littérateur dont j'ai déja eu l'honneur d'entretenir V. A. I., a donné la traduction du traité de Sénèque *sur les bienfaits*. Elle a un grand défaut, c'est de n'être pas écrite d'un style analogue à celui de l'original. La diction coupée et concise de l'auteur latin, ses antithèses et sa manière de replier sa pensée sous plusieurs formes, peuvent n'être pas un fort bon modèle; il s'en faut; mais il fallait la montrer avec ses agrémens et ses défauts. Le style arrondi, lié et affectueux du traducteur, ne donne point du tout l'idée de Sénèque, et souvent même il traduirait beaucoup mieux en suivant les

tournures du texte latin dont il s'écarte trop volontiers. Son discours préliminaire développe un peu longuement de bons principes de traduction déja prouvés, et la diction annonce un homme qui est capable d'écrire. Mais après avoir manqué Sénèque, je doute qu'il attrape Tacite.

Je crois avoir eu l'honneur de parler déja à V. A. I. des Lettres du feu pape Ganganelli. Beaucoup de personnes très-éclairées ont élevé des doutes sur leur authenticité, doutes que n'a pas dissipés la nouvelle édition de ces Lettres, où l'on se contente de rectifier quelques fausses dates. Voici quelques-unes des objections que l'on fait contre leur authencité.

1.° En parcourant ce recueil, on voit évidemment qu'il a été composé par un auteur qui fait un livre, et qui a sans cesse la postérité présente à son esprit.

2.° Au moment d'entrer au conclave en 1769, Ganganelli écrit à un religieux qu'il a été obligé de prendre un conclaviste Français. Or il est évidemment faux que le cardinal Ganganelli eût choisi un conclaviste Français le 9 février 1769; les cardinaux Italiens ne donnent jamais ce titre aux

abbés Français, parce qu'ils sont obligés d'attester par serment que leur conclaviste leur est attaché en qualité de commensal depuis six mois. Ils accordent aux ecclésiastiques Français des places de *Scutor*, de *Dapifer*, qui donnent les mêmes privilèges, et le cardinal Ganganelli ne choisit pour *Scutor* M. l'abbé de la Féronais, actuellement évêque de Bayonne, que la veille de son élection à la papauté. Il est d'ailleurs bien certain que les abbés Français ne pouvaient pas être arrivés à Rome au moment de l'ouverture du conclave, puisqu'on ne savait pas encore à Paris la nouvelle de la mort de Clément XIII.

3.° En 1752, le pape Ganganelli invite un voyageur qui part pour Naples, à visiter les ruines d'Herculanum, et toute l'Europe sait qu'on n'a commencé qu'en 1758, par ordre du roi actuel d'Espagne, qui était alors roi de Naples, ces fameuses excavations qui ont attiré tant d'étrangers en Italie.

4.° En 1756, le pape Ganganelli parle avec éloge des poésies de Gessner, et Gessner n'avait encore rien donné au public avant la fin de l'année 1756.

5.° Le pape Ganganelli dit en 1753, qu'il

a tous les jours un essaim de jeunes voyageurs dans sa cellule ; et cependant il paraît prouvé qu'à cette époque le pape Ganganelli n'était encore connu de personne.

6.° En 1759, Ganganelli parle des deux premiers volumes de M. de Buffon, comme d'un ouvrage très-nouveau que l'abbé Lunay lui a envoyé, et il est constant que l'*Histoire naturelle* était alors répandue dans toute l'Europe depuis plus de quatre ans.

7.° On a inséré dans ce recueil un billet que le pape Ganganelli écrivit au cardinal M.... pour lui demander grâce en faveur d'un domestique chassé de son service. A qui persuadera-t-on qu'un cardinal conserve pendant plus de vingt ans un billet écrit par un moine alors obscur, sur un objet si peu important ? Cette conjecture ne peut pas être vraisemblable, à moins qu'on ne suppose que le cardinal prévoyait dès-lors la future élévation de Ganganelli.

8.° L'éditeur prétend prouver l'authenticité des lettres par la comparaison qu'on peut en faire avec les Brefs ; mais il est démontré que les Brefs sont infiniment au-dessous des lettres, et qu'ils n'ont pas été écrits par la même main.

Au reste, si ces considérations ne sont pas décisives, l'éditeur a un moyen bien facile pour y répondre ; c'est de déposer les originaux dans une bibliothèque publique, et on doit lui en proposer le défi de la manière la plus pressante. Les meilleures Lettres de ce recueil sont écrites à un jeune homme pour le ramener de ses égaremens, à un nouvel évêque sur les devoirs de l'épiscopat, à un religieux sur les devoirs des confesseurs des princes souverains, à un orateur sur l'oraison funèbre de Benoît XIV, et sur le panégyrique de saint Paul.

LETTRE XLIV.

On n'avait que trop bien prévu, lorsqu'on élut Colardeau, qu'il ne vivrait pas assez pour arriver au jour de sa réception. Il est mort le 7 de ce mois; il travaillait encore à son discours le jour de sa mort; une hydropisie de poitrine l'a suffoqué. Il est sans exemple dans les fastes académiques, qu'un homme élu ait été ainsi prévenu par la mort, avant de venir prendre sa place. C'est descendre dans le tombeau, une couronne à la main. Colardeau avait reçu la sienne avec bien de la joie, et cette joie même, pendant quelques jours, avait paru ranimer ses forces. Il écrivit à l'académie une lettre pleine de sensibilité; mais le dernier effort de sa vie a été de sentir son bonheur, et il ne lui a pas été donné d'en jouir.

Celui qui le remplacera aura deux éloges à faire, le sien et celui du duc de Saint-Agnan : c'est double besogne.

La rentrée des spectacles n'a rien produit encore de nouveau. On attend à l'opéra l'*Alceste* de Gluck, et aux français, l'*École*

des mœurs, comédie en cinq actes, que l'on dit être de M. Fenouillot de Falbaire.

L'édition posthume des œuvres de Piron vient de paraître en sept volumes; il y en a trois d'opéras-comiques, composés jadis pour le théâtre de la foire, et dignes du théâtre de Gilles. Le seul qui soit un peu plus passable est celui *de la Rose*, dont l'allégorie est un peu libre, et dont quelques détails sont gais. Tout le reste n'est pas plus lisible que ses poésies mêlées qu'on peut ranger généralement parmi ce qu'il y a de plus mauvais dans notre langue, si on en excepte cinq ou six épigrammes connues depuis long-temps, et deux petits contes dont le fond est peu de chose, mais qui sont écrits avec une concision travaillée. D'ailleurs de tout cet énorme fatras, rien n'était digne des regards de la postérité que la *Métromanie*. Mais M. Rigoley, jaloux des fonctions d'éditeur, a flatté long-temps la vieillesse de Piron, pour avoir le droit de déshonorer sa mémoire après sa mort, en qualité de légataire universel de ses manuscrits. Car n'est-ce pas déshonorer un homme autant qu'on le peut, que de rassembler une foule de mauvais ouvrages oubliés, et de mettre au jour des méchancetés long-temps

obscures? En effet, cette édition ne donne pas meilleure idée du caractère de Piron que de son esprit, et je n'en juge pas ainsi par quelques mauvaises épigrammes où il m'a fait l'honneur de m'associer à M. de Voltaire, et qui ne m'ont point du tout offensé. Je rends compte de ce qu'ont éprouvé tous les honnêtes gens qui croyaient Piron un assez bon-homme, quoiqu'en lui attribuant de la malice dans l'esprit. Des gaîtés, des plaisanteries ne prouvent pas un mauvais cœur; mais dans ce gros recueil que nous devons à M. Rigoley, l'envie la plus envenimée et la haine la plus aveugle contre M. de Voltaire, se présentent à toutes les pages en prose et en vers détestables. Tout lecteur délicat est blessé de la lâcheté des moyens dont l'auteur ne rougit pas de se servir. On lit au haut d'une page ces propres mots : « Après la défense » de jouer Mahomet, M. de Voltaire *s'étant* » *laissé aller à des paroles peu mesurées, fut* » *obligé de s'enfuir à Bruxelles, sur quoi je* » *fis l'épigramme suivante.* » L'épigramme est infâme; mais pouvait-elle l'être plus que le titre? Quel sujet d'épigramme que la proscription qui accable un homme de génie! La rivalité ne doit-elle pas être

plus noble? Mais aussi Piron n'était pas fait pour être le rival de M. de Voltaire. Sa grande erreur était d'avoir cru l'être, lorsque *Gustave* parut et réussit à côté de *Zaïre*. Mais il y avait dès-lors autant de différence entre les deux auteurs, que le temps en a fait voir depuis entre les deux ouvrages.

A l'égard de la prose de M. Rigoley dans le discours préliminaire et dans la vie de Piron, elle est plate, niaise, et quelquefois à peine française. Il raconte quelques aventures de Piron assez plaisantes et que tout le monde savait, mais du ton d'un homme qui dit gravement de petites choses. Il déclame beaucoup contre la musique italienne, contre la philosophie, contre les drames, contre la bonne compagnie, et ce que l'on voit clairement, c'est qu'il est fort étranger à toutes ces choses-là. J'avoue que je nepuis me résoudre, à moins d'un ordre particulier, à mettre parmi les livres destinés à V. A. I. sept gros volumes dans lesquels il n'y a rien à lire que la *Métromanie* et quelques vers.

M. de Voltaire m'a envoyé une copie d'une lettre charmante qu'il a eu l'honneur

d'écrire au roi de Prusse, et qui remplira très-heureusement le vuide des nouvelles littéraires, etc.

---

* Elle est imprimée dans l'édition posthume de Kell.

LETTRE XLV.

Les avis sont partagés sur *Alceste*. Comme le moment de la nouveauté est toujours celui de l'enthousiasme et du dénigrement, on dit, ce me semble, de cet opéra, trop de bien et trop de mal. Les partisans outrés de Gluck le trouvent divin, et le bailli du Roulet, qui a parodié en français les paroles de l'ouvrage italien de Calsabigi, dit en propres termes, dans la préface d'*Alceste*, que la musique de cette pièce est *la plus énergique, la plus passionnée, la plus théatrale qu'on ait jamais entendue sur aucun théâtre de l'Europe*. J'avoue que je suis bien éloigné d'être de cet avis; je trouve cet ouvrage très-inférieur à *Orphée* et à *Iphigénie*; mais je ne dirai pas brutalement comme les ennemis de Gluck, que c'est un opéra plat et ennuyeux. Il y a de très-beaux morceaux, et sur-tout de grands effets d'harmonie. L'invocation des prêtres d'Apollon au premier acte, l'air que chante Alceste à la fin du second, le chœur des enfers au troisième, *Caron t'appelle*, m'ont paru d'une

grande beauté, et ont produit un grand effet; mais quant à l'ensemble de l'ouvrage, s'il m'est permis de dire mon avis, non pas comme un artiste, mais comme un amateur qui rend compte de l'impression qu'il a éprouvée, voici ce qui m'en est resté. D'abord la monotonie de la musique qui n'est guères qu'une lamentation éternelle; c'était une difficulté que la médiocrité du poëte offrait au génie du musicien, et qu'il n'a pas vaincue; il l'avait parfaitement vaincue dans *Orphée*, mais on n'est pas toujours également heureux. Ensuite la musique des scènes m'a paru dénuée de chant; presque point d'airs d'expression, et quantité de choses communes et mesquines. Dans la grande scène où Admète et Alceste se disputent à qui doit mourir, on attend des effets de pathétique, des airs qui déchirent, des morceaux comme le fameux duo d'Orphée, *quels tourmens insupportables, etc.* On ne trouve rien dans toute la longueur de la scène que cette espèce de récitatif qui n'est qu'une déclamation mesurée, et qu'il faut employer le moins qu'il est possible, parce qu'il est inférieur à la déclamation naturelle, et qu'il faut toujours le relever par de grands morceaux

de musique. On a dit de celle d'*Alceste* un mot que je trouve assez juste : *c'est de la musique en prose.* C'est qu'en effet il n'y a pas assez de poésie, assez d'invention, de richesse. J'avoue que le seul air de la Colonie, *oui, je pars au désespoir,* me paraît supérieur en ce genre à tout l'opéra d'*Alceste :* au reste, il est jusqu'ici médiocrement suivi. A la troisième représentation, la salle n'était pas pleine à beaucoup près comme elle l'était à la trentième d'*Iphigénie* ou d'*Orphée.* On va faire des changemens dans le troisième acte, et amener Hercule pour faire le dénouement, au lieu d'Apollon qui ressuscite Alceste ; mais cette correction ne peut pas influer beaucoup sur le sort de cet opéra. Quant aux airs de danse, on convient généralement qu'ils ne valent rien. Au reste, s'il était possible qu'un opéra intéressât comme une tragédie (ce que je ne crois point du tout), il faudrait donner comme au théâtre français, la grande et la petite pièce, une tragédie-opéra pour la musique, et un opéra-ballet pour la danse.

Les Lettres Chinoises et Indiennes de M. de Voltaire ne contiennent que des réflexions déja connues sur la philosophie

et la théologie des Chinois et des Indiens, mais toujours écrites avec cet agrément qui ne l'abandonnera jamais. Il a joint à ce morceau plusieurs pièces imprimées ailleurs, comme une lettre à l'abbé d'Olivet sur le goût, et quelques pièces qui lui ont été adressées, ou qui sont relatives à lui.

M.lle Duménil vient enfin de quitter le théâtre, 12 ans trop tard; elle avait survécu à son talent, mais non pas à sa réputation qui ne mourra pas. Le dernier rôle où elle ait fait briller encore des étincelles de ce talent qui s'éteignait, a été celui de Marguerite dans la tragédie de Warwick, en 1763. Depuis ce temps on pouvait le plus souvent dire d'elle: *Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même*. Cette actrice a fait voir ce que peut le pathétique, et combien il peut excuser de défauts, ou suppléer de qualités. Elle n'a jamais eu ni voix, ni figure, ni noblesse; elle laissait tomber de très-beaux détails dans tous ses rôles; mais dans les mouvemens de l'ame, elle avait une énergie et une vérité qui enlevaient les suffrages. Beaucoup de gens la préféraient même à la célèbre Clairon, qui a montré le talent le plus parfait qui ait jamais illustré la scène.

Je n'ai pas le courage d'entretenir V. A. I.

d'un nouveau *Journal des Spectacles*, écrit du style d'un porteur de chaise, où l'on dit beaucoup de mal de Lekain, notre plus grand acteur, et dont l'auteur, fort obscur et fort ignoré, paraît vouloir se signaler par des scandales; ni d'un nouveau *Journal des Dames*, composé par M. Mercier, où l'on dit beaucoup de mal de Racine, et beaucoup de bien de nos drames en prose. Toutes ces insipides futilités ne sont pas dignes d'occuper les regards de V. A. I., à qui je m'efforce de ne présenter que des objets qui méritent de fixer au moins un moment son attention. Les journaux de toute espèce sont actuellement la grande ressource de la petite littérature, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus aisé à faire.

On a imprimé un *Essai sur le Monachisme*, sans nom d'auteur, mais qui est connu pour être de Linguet. Ce sujet traité par un bon esprit, aurait pu être fort piquant et très-philosophique; mais ce n'est qu'un relevé fort sec et assez mal écrit de quelques faits historiques sur l'établissement des ordres religieux; nul résultat, point de vues et point de style. L'auteur qui en a vu le peu de succès, prend le parti de publier que

c'est un croquis fait il y a quinze ans, qu'on a imprimé sans sa participation, et il annonce qu'il travaille aujourd'hui sérieusement à une véritable Histoire du Monachisme : il se pourrait que cette Histoire ne fût encore qu'un *Essai.*

Poinsinet de Sivri, poëte très-médiocre, auteur de quelques tragédies oubliées, mais littérateur instruit et laborieux, vient de faire paraître le huitième volume de sa traduction de Pline le naturaliste. Quoique cet auteur soit souvent intraduisible, et qu'il ait même des choses que personne n'entend pas bien, cette version est une entreprise utile et estimable. M. de Malesherbes, dans le temps qu'il présidait à la librairie, avait engagé plusieurs gens de lettres à faire des recherches sur cet auteur. Ces manuscrits font partie de l'ouvrage de M. de Sivri, et suffisent pour lui donner du prix. Je me propose de mettre ce livre parmi ceux de V. A. I., lorsqu'il sera complet.

LETTRE XLVI.

A MESURE que les comédiens français purgent leur répertoire de nouveautés, on s'aperçoit de plus en plus de quelles ordures il était composé, et combien sont misérables toutes ces pièces dont la liste étalée dans leur foyer arrête depuis plusieurs années le peu d'ouvrages distingués que le public peut attendre avec intérêt. L'*École des mœurs* qu'on a jouée dernièrement, a été huée depuis un bout jusqu'à l'autre : *Monstrum nullâ virtute redemptum à vitiis*. C'est une production au-dessous de toute critique, et très-indigne qu'on en rende compte. Il est véritablement indécent qu'on représente de pareilles pauvretés sur un théâtre illustré par tant de chefs-d'œuvre. Rien n'est plus facile sans doute, et rien aussi n'est plus excusable que de se tromper sur le choix d'un sujet, sur l'effet d'un drame, sur les combinaisons d'un plan, et ces fautes ont été celles de nos plus grands maîtres. Mais comme on a très-bien dit, *il y a des sottises qu'un homme d'esprit ne peut pas dire*. Dans des ouvrages même qui ne sont

pas susceptibles de succès, il doit se trouver au moins le degré de mérite qui peut servir d'excuse à l'auteur, et donner l'espérance qu'il fera mieux une autre fois. Au contraire, voilà depuis quelques années une foule de nouveautés qui n'annoncent rien que la privation de tout talent dans les auteurs, de tout jugement dans les comédiens, et la décadence prochaine de la scène française. M. de Falbaire, auteur de l'*Ecole des mœurs*, avait fait, il y a quelques années, l'*Honnête Criminel*, titre ridiculement contradictoire, car il est impossible d'être *honnête* et *criminel*; et en effet, le héros de sa pièce, jeune homme très-vertueux, qui se met à la chaîne à la place de son père condamné aux galères pour cause de religion, est un *honnête* galérien, et n'est rien moins que *criminel*. La pièce d'ailleurs qui dans le temps fit quelque bruit à cause de l'utile moralité et de la belle leçon qui faisaient le mérite du sujet, est platement écrite, et l'auteur avait étouffé autant qu'il avait pu l'intérêt de l'action principale sous un épisode aussi embrouillé qu'insipide.

Ce qu'il y a de plus curieux à retenir sur

cette nouveauté si malheureuse, c'est la réponse de Lekain à la reine qui lui demandait comment faisaient les comédiens pour recevoir de si mauvaises pièces : *Madame, c'est le secret de la comédie.*

On continue *Alceste* à l'opéra, avec un nouveau dénouement qui ne la rend pas meilleure, un médiocre succès de représentations, et une extrême diversité d'opinions qui tiennent aux différens partis ; car il y a des sectes en musique comme dans tout le reste.

V. A. I. lira avec plaisir un ouvrage fort agréable, intitulé *Théorie des Jardins*, qui vient de paraître ces jours-ci. S'il avait été publié plutôt, je l'aurais joint à une quarantaine de volumes qui viennent de partir ; mais il fera sûrement partie du second envoi de livres pour V. A. I., qui aura lieu dans le courant de l'été. Cet ouvrage d'un architecte nommé Morel, est ce qu'on a composé de meilleur sur cette matière. On y reconnaît l'homme d'esprit, l'artiste éclairé et sensible : éloigné de tout préjugé, il condamne également et la régularité monotone de nos anciens parcs, et la ridicule accumulation de matériaux hétérogènes, de combinaisons forcées

et de disparates bizarres qui forment la plupart de nos jardins modernes qu'on appelle *anglais*. Tout ce qu'il prescrit, tout ce qu'il imagine respire le goût des beaux arts, qui n'est autre chose qu'un sentiment exquis de la belle nature, fortifié par l'étude et la réflexion, et adapté aux inventions humaines. Son style même a de l'intérêt autant que le sujet en est susceptible ; il y a de l'éloquence descriptive dans plusieurs morceaux, et jamais de déclamation. A la vérité la diction n'est pas toujours pure, ni toujours correcte; on rencontre quelquefois de l'impropriété dans les termes, des métaphores mal choisies et du néologisme. Il eût mieux valu ne pas dire que les fleurs sont *la coquetterie de la nature*, que des chemins se *bifurquent*, pour dire qu'ils se divisent, que des rochers se *coîffent* de verdure, etc. Mais ces traces légères de la contagion du mauvais goût si répandu aujourd'hui, ne peuvent détruire le mérite ni l'agrément d'un bon ouvrage.

C'est aussi un bon ouvrage en son genre que la *nouvelle traduction de Perse*, par M. Sélis : ce n'est pas qu'il soit parvenu à faire des satyres de cet obscur et pénible écrivain un livre amusant ou attachant.

Perse, quoiqu'il ne soit pas sans mérite et sans beauté, sera toujours au nombre des auteurs intraduisibles. On vient à bout de faire entendre à peu près ce qu'il a voulu dire ; mais il y a un grand inconvénient dans ce travail, c'est que quand on a traduit Perse, il faudrait encore traduire la traduction. Son style est tellement hérissé de tropes bizarres, tellement fatigué d'expressions étranges et forcées, tellement obscurci d'allusions à des mœurs qu'il faut étudier ou à des à-propos qu'il faut deviner, tellement brisé de mouvemens rapides et coupé de dialogues, que la meilleure version ne peut le faire entendre qu'à l'aide d'une foule de notes et de commentaires; et en fait d'ouvrage de goût et d'imagination, malheur à qui a besoin de commentaires ! Les notes du nouveau traducteur et la préface sont pleines de raison et d'instruction : on est fâché d'y trouver que M. Querlon, auteur des *Affiches de Province*, est *un Aristarque célèbre*. Ce M. Querlon est un bavard qui écrit d'un style platement bourgeois, ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter, ou de maisons à vendre. Il est clair que M. Sélis a voulu être loué dans les

Affiches, et que ne fait-on pas pour être loué dans les *Affiches*?

Ce même Sélis avait fait, il y a quinze ou seize ans, une satyre fort ingénieuse, mais fort dure, contre M. de Voltaire, intitulée *Relation de la mort et de la confession de M. de Voltaire* : on en fit plusieurs éditions. Cette brochure et les *Lettres de Labaumelle* sont à peu près les deux seuls ouvrages qui méritent d'échapper à l'oubli dans cette foule innombrable de pamphlets contre l'auteur de la Henriade, dont on formerait une immense bibliothèque; et cependant ces deux satyres, malgré leurs succès et leur mérite, ne sont guères connues aujourd'hui que des gens de lettres, tant il est vrai que s'il n'y a point de succès plus facile que celui de la médisance, il n'y en a pas de moins durable.

Le traducteur de Perse a publié en même temps un petit recueil d'épîtres sur différens sujets. Le fond en est mince, la diction assez correcte, sans imagination et sans agrément.

L'évêque de Senès, l'abbé de Beauvais, que ses talens pour la chaire, sa figure vraiment pastorale et ses mœurs évangéliques ont conduit à l'épiscopat, a prononcé dans la chapelle des invalides l'oraison funèbre

du maréchal de Muy, mort ministre de la guerre : c'est une production médiocre. En général l'évêque de Senès n'écrit pas fort bien ; il a peu d'art et peu de goût, mais quelquefois son ame l'inspire heureusement. Il est plus orateur qu'écrivain, et il y avait de beaux morceaux d'éloquence dans son oraison funèbre du feu roi. Il n'y a rien dans celle-ci ; mais il n'y a point d'ouvrage où l'on ne remarquât ces paroles que le feu dauphin, père du roi régnant, écrivit sur le livre d'heures du comte de Muy, alors son menin, qui était à l'église à côté de lui : « Mon Dieu, » protégez votre fidèle serviteur le comte de » Muy, afin que si vous m'obligez à porter » le pesant fardeau de la couronne auquel » ma naissance m'appelle, il puisse me sou- » tenir par ses vertus, ses conseils et ses » exemples. » On ne sait qui l'on doit le plus estimer, ou du prince capable de former un pareil souhait, ou du sujet digne qu'on le forme pour lui.

L'oraison funèbre de feu M.gr le comte d'Eu par l'abbé de Vauxcelles, autrefois le rival de l'abbé de Beauvais dans la carrière de la chaire, est écrite avec beaucoup de goût et d'élégance ; mais il était impossible

de vaincre la pauvreté du sujet, et c'est un tort que de l'avoir choisi : *Quae desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

L'académie française m'a fait l'honneur de m'élire le 13 de ce mois à la place de M. Colardeau : le jour de ma réception paraît fixé au 21 du mois prochain.

LETTRE XLVII.

Parmi les livres que j'ai fait partir ces jours derniers pour V. A. I., elle trouvera le *Nécrologe* qui a paru au commencement de cette année, et qui contient un précis historique sur les hommes *célèbres* ou prétendus *célèbres*, morts dans l'année 1775. L'utilité dont cette notice annuelle peut être, sur-tout pour les étrangers, par les faits et les dates qu'elle renferme, m'a déterminé à placer ce petit recueil au nombre des livres dont V. A. I. peut faire usage; mais je crois devoir la prévenir que ce livre, dont l'exécution est aussi défectueuse que le plan en pouvait être utile, ne doit être lu qu'avec beaucoup de précaution. Son plus grand défaut n'est pas d'être fort platement écrit : un inconvénient plus grave, ce sont les fausses idées qu'il donne souvent du génie et des productions d'un écrivain, et les jugemens ridicules qu'on y trouve. Quelques endroits pris au hasard prouveront aisément combien les auteurs de ce recueil sont peu versés dans les matières littéraires.

En général les auteurs du *Nécrologe* se

sont crus obligés de prendre le ton de l'adulation et du panégyrique. Ils ont oublié qu'ils devaient n'être qu'historiens, et que par conséquent la vérité doit être leur premier devoir. Dans l'article de M. Debelloy, on s'efforce de relever beaucoup la tragédie de *Titus* qui était tombée et qui méritait sa chûte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-on, *c'est qu'une infinité de pièces plus mauvaises que Titus sont restées au théâtre, et que M. de Voltaire a dit de celle-ci qu'il ne la croyait pas sans retour.* Je ne crois pas que M. de Voltaire ait jamais dit cela, ou s'il l'a dit, c'est en écrivant à l'auteur, et on sait alors quel cas on doit faire de ces sortes de complimens, et combien M. de Voltaire se croit obligé de les prodiguer, d'après ce principe qu'on écrit aux gens pour leur plaire, et non pas pour les juger. Il est très-faux d'ailleurs qu'il y ait au théâtre *une infinité de pièces plus mauvaises que Titus.* D'abord le nombre des pièces restées au théâtre est très-borné : il y en a de fort médiocres; il y en a même de mauvaises, quoiqu'il n'y en ait pas qui soit absolument sans mérite; car les hommes ne se rassemblent pas volontiers pour s'ennuyer. L'ennui est

de tous les défauts le moins pardonnable au théâtre, parce qu'on y vient précisément pour l'éviter et pour chercher le plaisir. Or la tragédie de *Titus* était mortellement froide : *c'est une pièce*, dit le Nécrologe, qu'on lira *toujours avec le plus grand attendrissement.* Ils oublient que si cela était vrai, on serait encore bien plus *attendri* en la voyant jouer; car certainement le théâtre ne diminue pas le pathétique d'une pièce; mais il n'y en a point dans *Titus* qui n'est pas plus lu qu'il n'est joué. Ils assurent tout aussi gratuitement qu'elle *est pleine de beaux vers:* il y en a fort peu de bons dans *Titus*. On ne s'est jamais rappelé que la traduction des vers fameux du *Titus* de Métastase, *Siam soli*, etc. qui est en effet fort heureuse :

Nous sommes seuls ici, César n'y veut point être.
N'y vois qu'un ami tendre, ose oublier ton maître.
Dans un cœur tout à toi viens épancher le tien ;
Sois sûr qu'à l'empereur Titus n'en dira rien.

Ces vers furent très-applaudis, quoique d'ailleurs la pièce tombât de tous les côtés ; tant ce qui est vraiment beau a toujours un effet sûr.

A propos de *Zelmire*, les auteurs du

Nécrologe prétendent *que ce n'est point une tragédie obscure et compliquée* : ce jugement est l'opposé de l'avis général. L'intrigue de *Zelmire* est appuyée sur une foule d'incidens dont l'ensemble est incroyable, et je me souviens que M. de Voltaire ne put jamais entendre l'exposition. Quelques situations tirées de Métastase, firent réussir la pièce, mais sans estime, et jamais elle n'en obtiendra.

On a reproché à la tragédie de Gaston et Bayard, disent-ils ailleurs, *qu'elle était dans un mauvais genre, celui qui ne fait éprouver que le sentiment de l'admiration.*

Peut-on s'exprimer plus ridiculement ? comme si ce qui *excite l'admiration* pouvait jamais être *mauvais !* Ils ont ouï dire qu'il y avait au théâtre des ressorts plus puissans que l'admiration, tels que la terreur et la pitié, et cela est très-vrai ; mais qui jamais a dit que Cinna, qui n'excite guères que l'admiration, fût *dans un mauvais genre ?*

Le Siège de Calais, dit-on dans un autre endroit, *est en possession de faire répandre des larmes à tous les Français :* la louange est maladroite : il y a dans cette tragédie de l'élévation et de l'enthousiasme

patriotique ; mais il y a peu de pièces moins propres à *faire verser des larmes* : j'y ai toujours vu les spectateurs l'œil très-sec.

Les auteurs du *Nécrologe* ne sortent point de ce ton d'exagération. *M. de Châteaubrun*, disent-ils, *était né avec les plus rares talens pour l'art des Corneille et des Racine*. Comment s'exprimeraient-ils s'ils parlaient de Racine et de Corneille? M. de Châteaubrun n'avait point *les plus rares talens*, il n'en avait au contraire que de médiocres: c'est avec cette médiocrité que dans une carrière de quatre-vingts ans, il est parvenu à faire *les Troyennes* qui ne sont pas une bonne tragédie, puisque, (pour citer un vers de Boileau qui n'a jamais été mieux appliqué,)

Chaque acte dans la pièce est une pièce entière.

Mais il y a quelques situations touchantes, et le style, quoique faible en général, offre des morceaux de sentiment, et n'est pas dénué de naturel et de pureté. On joue quelquefois *les Troyennes*, mais on n'a jamais repris *Philoctète*, qui est bien au-dessous de celui de Sophocle.

L'abbé Fusée de Voisenon, qu'ils appellent *Fumée*, (car ils défigurent jusqu'aux noms) *était devenu*, disent-ils, *l'arbitre du goût*,

et les auteurs les plus célèbres venaient le consulter. Je n'ai jamais ouï dire que cet abbé fût *l'arbitre du goût :* je sais qu'il était un des modèles du mauvais goût, si ce titre est dû à l'affectation, au ton précieux, au néologisme, à l'entortillage, au faux esprit : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de cet abbé qui n'a jamais eu d'autre réputation que celle d'un homme d'esprit, agréable dans le monde, et non pas celle d'un écrivain. *Si tel ouvrage*, disent-ils, *a eu dans le monde quelque succès, son auteur ne l'a dû qu'à la complaisance et à la modestie de l'abbé de Voisenon.* C'est apparemment cette *complaisance* et cette *modestie* qui l'empêchèrent de faire pour ses propres ouvrages ce qu'il faisait pour ceux des autres.

Au surplus, on n'est plus étonné de voir l'abbé de Voisenon *l'arbitre du goût*, quand on lit quelques pages après, que le théâtre italien en était *l'école*. *L'école* et *l'arbitre* étaient dignes l'un de l'autre ; et il ne faut pas plus croire ces messieurs, quand ils appellent l'abbé de Voisenon *un homme de génie*, que lorsqu'ils disent qu'il avait *une ame de fer :* c'est comme si on disait qu'Arlequin a la figure d'un héros. Les anecdotes du

Nécrologe ne sont pas beaucoup plus sûres que leurs jugemens. Ils racontent que l'abbé de Voisenon fit recevoir Mérope que les comédiens avaient refusée. Ces deux faits sont également faux : Mérope ne fut jamais refusée, et l'auteur n'eut besoin de personne pour la faire recevoir.

Pour louer Bernard, l'auteur de l'*Art d'aimer*, ils l'appellent un *Ovide*; et le style de Bernard est travaillé jusqu'à la recherche, comme celui d'Ovide est facile jusqu'à la négligence. Ne sont-ils pas bien heureux en dénominations ?

M lle de l'Espinasse, cette amie célèbre de M. d'Alembert, et dont le nom est parvenu peut-être jusqu'à V. A. I., est morte il y a quelque temps, fort regrettée de ses amis, qui étaient tous des hommes d'un mérite distingué, et sur-tout de M. d'Alembert qui lui était attaché depuis vingt ans, et qui logeait avec elle dans la même maison. J'aurai l'honneur d'entretenir dans ma première lettre V. A. I. de cette femme dont le nom ne sera pas inconnu dans l'histoire littéraire de ce siècle, dont la destinée a été singulière, et qui jouissait d'une grande considération dans cette capitale.

Les comédiens italiens ont donné ces jours derniers une mauvaise pièce intitulée *le Mai*, imitation très-gauche et très-plate *du Magasin des Modernes*, et qui n'a eu aucun succès. Il court une pièce de vers de M. Dorat, qui a pour titre, *les Réformes de l'Amour*. C'est, comme tout ce qu'il a fait, un barbouillage d'éventail, des zéphirs, des roses, du persifflage, et quelques vers agréables. Comme c'est une nouveauté manuscrite assez courte pour être lue sans ennui, je crois devoir la joindre ici,* etc.

---

* Elle est dans les ouvrages de Dorat, et c'est bien assez.

LETTRE XLVIII.

Les *Mariages Samnites*, joués au théâtre italien ces jours derniers, n'ont eu qu'un succès fort médiocre. Il y a de très-jolis morceaux dans la musique qui est de Grétri; mais la pièce, dont le sujet est tiré d'un des contes de Marmontel, est une des plus plates choses dont le sieur de Rosoi fût capable. Personne n'a mieux prouvé que cet auteur combien est mal fondé ce propos commun, qu'un mauvais ouvrage suppose toujours de l'esprit: ceux de M. de Rosoi supposent le contraire. Il a fait deux drames sur Henri IV, dans lesquels il a trouvé le moyen de gâter tous les mots heureux de ce bon roi, en les amenant toujours mal-à-propos. Le sujet qu'il vient de traiter offrait de l'intérêt: cet usage des Samnites qui permettait aux plus braves guerriers de choisir les plus belles filles de la nation, et la rivalité de deux amis qui pouvaient choisir la même maîtresse, présentaient sans doute des situations; mais comme si l'auteur avait craint d'intéresser, il s'est bien gardé de rendre rivaux

les deux principaux guerriers, et l'intrigue n'a d'autre nœud que le secret qu'ils gardent tous deux sur leurs amours. Le dialogue est souvent ridicule, et la musique sur-tout est si étrangement placée, que souvent elle ne peut pas avoir d'effet. Les Samnites fuient; le jeune Agathis, le héros de la pièce, les voit passer sur la scène. *Quoi ! vous fuyez, mes amis !* et au lieu de les ramener au combat, il leur chante un air qu'ils écoutent fort tranquillement, et ensuite il part avec eux. Un moment après, il est question de donner le prix au plus brave; on le dispute à Agathis, parce qu'il a quitté son poste pour secourir son père. *C'est à moi*, s'écrie le père, *de justifier mon fils*, et il chante. Quoique dans ces sortes de pièces mêlées de dialogue et de chant, ce mélange soit toujours un peu singulier, cependant il y a un art de sauver cette disparate en plaçant la musique dans les momens où l'on peut la desirer ou l'excuser. Marmontel a très-bien su observer cet art absolument inconnu à M. de Rosoi. On est fâché qu'un musicien tel que Grétri ait choisi un si mauvais poëte; on trouve cette union mal assortie; mais on peut

remarquer qu'en général les compositeurs se soucient peu du mérite des paroles, pourvu qu'ils puissent placer leur musique. Gluck a travaillé sur des pièces du bailli du Roulet : à l'égard de Grétri, il avait fait il y a long-temps la musique des *Mariages Samnites*, sur des paroles d'un nommé *Légier*, qui avaient été refusées à l'opéra ; il a engagé de Rosoi à en composer d'autres sur ses airs. Grétri a la prétention du grand opéra, de la tragédie lyrique; il ne l'avait pas soutenu dans *Céphale ;* il a voulu prendre sa revanche dans *les Samnites*, mais cela ne lui a pas réussi. A quelques morceaux près du premier acte, tel qu'un duo des deux amis, et un chœur de jeunes filles Samnites qui est charmant, le reste est faible et commun.

L'opéra a remis l'*Union de l'Amour et des Arts* en concurrence avec *Alceste*. On joue l'un et l'autre alternativement, et les deux partis, celui de l'ancienne musique qui tient pour Floquet, et celui de la nouvelle qui tient pour Gluck, combattent avec un vacarme épouvantable. Je trouve que les directeurs ont fort bien deviné que l'intérêt des factions ajouterait beaucoup à celui des ouvrages.

Les comédiens français ont eu deux débutans, l'un pour l'emploi des rois et des pères, raisonnable et froid; l'autre dans les premiers rôles, ayant quelque sensibilité, mais un organe incapable de la communiquer jamais. On parle de l'établissement d'une troupe qui s'appellerait l'école de trois théâtres, et qui serait pour eux une espèce de séminaire d'où l'on tirerait des sujets.

J'ai promis à V. A. I. quelques détails sur M.lle de l'Espinasse dont la maison, étant le rendez-vous des gens de lettres les plus distingués, ne pouvait manquer d'être célèbre dans Paris. La destinée de cette femme a été aussi singulière que l'excès de sa sensibilité était rare. Quoique sa naissance fût le fruit d'une infidélité, elle était pourtant légitimée par les loix qui donnent au père tous les enfans nés depuis le mariage; mais sa mère n'ayant pas dissimulé sa faiblesse, le mari, homme de condition, eut assez de crédit pour faire enlever cette enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. Elle fut élevée dans un couvent de province, ou l'on assurait sa subsistance sans que l'on sût ce qu'elle était. Objet de la jalousie d'un frère et d'une sœur qui craignaient qu'elle ne fût appelée au

partage des biens, si jamais elle réclamait les loix, elle vivait dans des allarmes continuelles. Sa mère les redoublait encore, en lui recommandant les plus grandes précautions contre tous ceux qui la viendraient voir au couvent, de ne prendre aucune nourriture que celle de la maison, de ne recevoir ni bonbons ni bouquets, de ne sortir sous aucun prétexte. Sa mère laissa en mourant une somme d'argent pour elle, qui lui fut remise à condition qu'elle ne réclamerait pas les droits de sa naissance. Elle était venue quelque temps auparavant à Paris, appelée par M.me Dudeffant, femme de beaucoup d'esprit, qui touchée des infortunes de M.lle de l'Espinasse, et de l'esprit et des qualités qu'elle annonçait, lui avait proposé de venir loger chez elle. Ces sortes d'associations de la part des gens du monde commencent toujours par l'engouement, et finissent le plus souvent par l'indifférence : ici ce fut quelque chose de plus. M.me Dudeffant, vieille et aveugle, quoique très-aimable, pouvait perdre quelque chose à être comparée à une jeune personne bien faite, intéressante, spirituelle, et d'une figure agréable, avant que la petite-vérole l'eût gâtée. M.lle de

l'Espinasse sentit bientôt sa dépendance, parce qu'on lui montra de l'humeur. Elle ne pouvait s'affranchir, parce qu'elle n'avait rien. Sa tête déja très-vive s'affecta au point qu'elle résolut de s'empoisonner. Elle prit soixante grains d'opium qui ne lui donnèrent point la mort qu'elle desirait, mais qui la jetèrent dans des convulsions épouvantables, dont ses nerfs demeurèrent toujours attaqués. M.me Dudeffant fondait en larmes auprès de son lit : *Il n'est plus temps, madame,* lui disait M.lle de l'Espinasse qui croyait n'en pas revenir. Cependant l'argent qu'elle reçut par la suite, de la succession de sa mère, et une pension du roi qu'on obtint pour elle, la mirent en état de vivre libre. Elle se sépara de M.me Dudeffant, conservant pour elle une reconnaissance respectueuse que rien n'avait pu étouffer, et ne parlant jamais d'elle qu'avec la plus grande réserve. M. d'Alembert qui avait conçu pour elle le plus fort attachement, la suivit, se logea dans la même maison, et ne vit plus M.me Dudeffant. M.lle de l'Espinasse s'était fait d'autres amis aussi distingués : le célèbre président Hénault l'aimait au point de vouloir l'épouser, quoiqu'il eût soixante et dix ans, ou peut-être

parce qu'il les avait. Bientôt la maison de M.lle de l'Espinasse rassembla la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, seigneurs étrangers, femmes de qualité; c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. M.lle de l'Espinasse en faisait le principal agrément; je l'ai beaucoup vue, sans être intimement lié avec elle. Je puis dire que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres. Personne non plus ne savait mieux faire les honneurs de sa maison : elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Elle avait un grand usage du monde, et l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui était facile : son ame était singulièrement aimante, et attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle. Elle inspirait tant de confiance, qu'il n'y avait personne qui au bout de quinze jours de connaissance ne fût prêt à lui conter l'histoire de sa vie; aussi personne n'a jamais

eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé * comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger ; mais plusieurs de ses affections furent malheureuses. Elle avait aimé tendrement un jeune seigneur Espagnol, le comte de Mora, dont la sensibilité paraissait égale à la sienne, et qui mourut à la fleur de son âge. Cette blessure, la dernière qu'elle ait reçue, saigna long-temps. Sa santé était déja très-mauvaise et se détruisit de plus en plus. Dans les derniers temps de sa

---

* Voici un trait assez singulier de cette extrême vivacité qu'elle portait dans toutes ses affections. Elle aimait beaucoup Guibert, et desirait qu'il eût le prix de l'*Eloge de Catinat*, proposé par l'académie. Au sortir d'une séance où l'on venait de lire les deux discours en concurrence pour ce prix, celui de Guibert et le mien, M. de S.-L** alla chez elle, et en lui rendant compte de l'effet qu'avait produit sur lui cette lecture, il ne lui cacha pas la préférence qu'il donnait à mon ouvrage, et la justifia comme il était capable de le faire. *Direz-vous tout cela, monsieur, à l'académie, lorsqu'il s'agira de prononcer? — Oui, mademoiselle, c'est mon devoir.* Elle ne répondit pas un mot, mais des larmes tombèrent de ses yeux. Le silence et les larmes n'étaient que louables ; mais ces mots, *direz-vous tout cela*, ont grand besoin d'excuse.

vie, elle ne voyait plus que ses amis intimes; ils étaient tous dans sa chambre la nuit de sa mort, et tous pleuraient. Elle passa les trois derniers jours dans un affaissement qui lui permettait à peine quelques paroles. On la fit revenir un peu avec des cordiaux, on la souleva : *Est-ce que je vis encore?* dit-elle ; ce furent ses derniers mots. M. d'Alembert est inconsolable de sa perte, et c'en est une pour tous les gens de lettres dont elle augmentait la considération par la société qu'elle recevait avec eux. M.me Du-deffant a dit, en apprenant sa mort : *Elle aurait bien dû mourir quinze ans plutôt; je n'aurais pas perdu d'Alembert.*

LETTRE XLIX.

Dans le dernier envoi de livres rassemblés pour V. A. I., elle trouvera les œuvres de M. Cazotte qu'elle lira probablement avec plaisir. M. Cazotte est un homme d'esprit, dont les productions ont de la gaîté et une tournure particulière. Le premier ouvrage qui l'ait fait connaître est *Olivier*, roman qu'il a eu tort d'appeler *poëme*, puisqu'il n'est pas en vers, mais qui est composé à peu près dans le goût de l'Arioste, du poëme de *Richardet*, etc. c'est-à-dire, qui offre un mélange de fictions naïves et comiques, et de scènes de féerie et de chevalerie. *Olivier* a du mérite dans ce genre; mais ces faibles inventions qui ne sont pas soutenues d'un grand intérêt, ont besoin du charme de la poésie que leur a prêté l'Arioste, et qui peut seul les faire relire. Le *Diable amoureux* et le *Lord Im-promptu*, deux autres ouvrages de M. Cazotte, sont des contes amusans, tissus avec assez d'art pour soutenir la curiosité, et qui cependant manquent aussi de cette

philosophie * toujours piquante qui fait revenir si souvent aux contes de M. de Voltaire, et qu'on ne peut suppléer que par l'inépuisable badinage et l'excellent ton de plaisanterie qui règnent dans les contes d'Hamilton. M. Cazotte est loin de ces deux modèles; mais on peut le lire une fois avec plaisir, et dans ce genre c'est encore quelque chose.

Je n'en puis pas dire autant de la satyre de Robbé qui n'est remarquable que par une dureté et une bizarrerie de style vraiment rares et curieuses; mais l'oreille, étonnée d'abord, est rebutée au bout de quelques pages. C'est en effet une manière d'écrire sans exemple, et qu'on n'attraperait pas quand on aurait le projet d'être parfaitement ridicule, à moins d'être aussi durement organisé que l'auteur : on croit mâcher du fer en prononçant ses vers. En voici quelques-uns pris au hasard; ils regardent Beaumarchais.

Sur sa Goësman quel sel attique il verse,
Quand au palais avec elle il converse !

* Toujours piquante, soit; mais souvent mensongère et pernicieuse, même dans ses contes, soit en prose, soit en vers. Quoi de plus immoral que *Candide*, etc.?

Qu'il fut gentil quand il représenta
Marin touchant l'orgue à la Ciota,
Quand consommé dans notre art héraldique,
Du nouveau noble il fit l'écu critique, etc.
Qui mieux que lui mania l'ironie, etc.

Si V. A. I. peut venir à bout de prononcer ces vers, elle croira que les Français parlent la langue des corbeaux, comme au temps de Julien. La pièce d'ailleurs est contre tout le monde, contre M. de Voltaire, Thomas, Marmontel, etc.; il me fait aussi l'honneur de me mettre en si bonne compagnie, et je ne peux pas lui en savoir mauvais gré. Le seul écrivain loué dans cette satyre, c'est Fréron; il y est comparé à Démosthène; on ne s'y attendait guères, mais il ne faut désespérer de rien. Au reste, si V. A. I. veut savoir ce que c'est que Robbé, c'est un homme de soixante ans qui a fait dans sa jeunesse des vers libertins aussi durs et plus dégoûtans que sa satyre, et qui sont bien caractérisés par ces deux vers de la Dunciade, les meilleurs peut-être du poëme :

Ami Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont les vers en dégoûtaient le monde.

Robbé a composé en effet un poëme sur la v**, qui n'est pas imprimé. Quelqu'un

lui dit un jour, après l'avoir entendu ; *M. Robbé, vous avez l'air d'un auteur bien plein de son sujet.* Il passa ensuite du mauvais lieu au galetas des bateleurs de S. Médard ; il devint convulsionnaire et fanatique. Il donna un poëme qu'il appela *mon Odyssée*, que personne, je crois, n'a jamais pu lire, et dont je n'ai retenu que ces deux vers :

> Quoi ! tu te piques de courage,
> Me dis-je, et déja tu perds cœur !

Enfin après un silence de 20 ans, il s'est réveillé pour dire des injures à tout le monde, et certainement personne ne lui en répondra.

M.lle Raucourt est en route, dit-on, pour se rendre à Pétersbourg, et peut-être y sera avant que cette lettre y parvienne. Je souhaite que sa beauté lui tienne lieu de talent en Russie comme en France. Elle est remplacée ici par M.lle Sainval cadette, qu'on fait revenir de Lyon, et qui jouera incessamment à Paris.

Il paraît deux romans nouveaux, l'*Ecole des Pères*, par l'auteur du *Paysan perverti*, et *Jezennemours*, que l'auteur (M. Mercier) appelle un *roman dramatique*. Je n'entends pas trop ce titre : je sais ce que c'est qu'un

drame romanesque ; mais qu'est-ce qu'un roman dramatique ? est-ce que tout roman ne doit pas l'être, puisqu'il contient une action ?

On distribue aussi deux tragédies qu'on n'a point jouées, *Abimelech* et *Coriolan*. Je n'ai encore lu ni les deux romans, ni les deux tragédies ; ce sera de la matière pour le premier envoi. Je m'empresse aujourd'hui de transcrire des vers que M. de Voltaire a faits pour M. Turgot. J'y joindrai une pièce de vers de M. Dorat sur la mort de M. Colardeau, non qu'assurément ils soient dignes de servir de pendant aux vers de M. de Voltaire ; c'est au contraire une ombre au tableau : mais en lisant tout ce que fait cet auteur qui a quelquefois de l'esprit et de l'agrément, on se rappelle ce que Marmontel a dit très-hors de propos de notre Despréaux, et ce qui convient parfaitement à M. Dorat :

Jamais un vers n'est parti de son cœur.

V. A I. s'en convaincra en lisant ce qu'il dit sur la mort d'un ami, et ce qui est fort loin du sentiment de l'amitié.

LETTRE L.

M.lle Sainval cadette qu'on a fait revenir de Lyon pour remplacer M.lle Raucour, a médiocrement réussi; on l'a trouvée à-peu-près telle qu'on l'avait déja vue. Elle a une voix faible, dont quelquefois les accens sont fort doux, sur-tout dans les larmes et dans l'expression des sentimens tendres, mais qui le plus souvent n'est que le sifflement d'une poitrine fatiguée, ou un gémissement monotone. Sa sensibilité n'est point réglée par une intelligence sûre, et souvent elle se passionne au hasard. Sa figure est moins grimaçante qu'autrefois, mais toujours désagréable pour l'optique de la scène, quoique de près elle soit assez jolie. Il faut s'en contenter faute de mieux : le théâtre français a déja des symptômes de décadence. Les grands talens que nous avons vus, tels que M.lle Clairon, M.lle Dangeville, Grandval, ne sont point remplacés. Lekain ne le sera pas par Larive, et peut-être ne le sera-t-il jamais. Rien n'est si rare que la réunion de tous les dons naturels nécessaires

pour faire un grand acteur tragique, et quand on songe que c'est le plus souvent parmi des hommes sans éducation et sans études qu'il faut chercher le talent, on comprend fort bien pourquoi il est si difficile de le rencontrer.

L'été ne nous fournit guères moins de nouveautés que l'hiver, et la récolte des brochures est abondante. Nous en avons une en 3 vol. de M. Rétif de la Bretonne, auteur du *Paysan perverti*, qui parut l'année dernière, et qui fit quelque bruit. On lui avait reproché dans ce roman de trop mauvaises mœurs; il a voulu éviter ce reproche dans l'*École des Pères* qu'il vient de faire paraître. C'est une espèce de traité sur l'éducation; c'est une singerie d'*Emile*, qui ne sert qu'à faire sentir la supériorité de l'ouvrage de l'éloquent Genevois. Celui de M. Rétif est d'une assez bonne morale, mais un peu diffus et ennuyeux, et pour être utile, il faut commencer par être amusant.

Dans *Jezennemours*, autre roman de M. Mercier, on trouve un style un peu plus français; mais ce n'est encore, comme tant d'autres, qu'un tissu d'aventures communes, écrites quelquefois avec intérêt, et plus

souvent avec enflure. Le naturel dans le style est devenu bien rare, et la mauvaise rhétorique est bien à la mode. Les auteurs font toujours parler à leurs personnages un langage emphatique dont le modèle n'est nulle part. Qui peut souffrir, par exemple, d'entendre un amant qui racontant sa vie à sa maîtresse, débute ainsi : « Le premier lustre » de ma vie, évanoui pour jamais de ma » mémoire, se confond avec ce néant incom- » préhensible d'où nous sortons, lorsque » nous abordons à l'existence. Je ne crois » même avoir parcouru cette étonnante por- » tion de ma durée, etc. » Quoi de plus ridicule que cette métaphysique ampoulée ! Quel amant assis sur l'herbe à côté de sa maîtresse, a jamais parlé de ce ton ? Quand j'ai lu ce morceau, il me semblait que la femme à qui il s'adresse devait interrompre ce galimathias, et regardant son amant avec de grands yeux étonnés, lui dire naïvement : Mon ami, es-tu devenu fou, ou vas-tu faire un sermon ?

Le goût pour la déclamation et l'enflure est la maladie de toutes les jeunes têtes, et beaucoup d'auteurs en ce sens sont long-temps jeunes. La tragédie sur-tout est infectée

de ce mauvais goût que l'on prend pour du sublime. On vient d'imprimer une tragédie de *Coriolan* de M. Balze ; l'ouvrage est sans intrigue, sans action, sans intérêt ; mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'auteur semble avoir pris à tâche de se gonfler de toute la bouffissure de Sénèque le tragique. Son Coriolan est un capitan de comédie, qui met tout en poudre. Avec ce style, on gâterait le meilleur ouvrage.

L'extrême platitude est le défaut opposé, et c'est celui d'une tragédie d'*Abimelech*, reçue par les comédiens l'année dernière, à ce que porte le titre, et que l'auteur imprime, parce qu'il ne compte être joué que dans 15 ans. Assurément ce serait encore trop tôt, et quand on lit l'ouvrage, on n'est pas tenté de faire aux comédiens d'autre reproche que de l'avoir reçu. L'auteur ne sait pas même la mesure des vers, et voilà jusqu'où nous sommes descendus.

C'est un abbé Grosier qui s'annonce aujourd'hui pour le continuateur des feuilles de Fréron, auxquelles il travaillait du vivant de ce dernier. Ces feuilles, quoique toujours composées dans le même esprit, c'est-à-dire pour flatter la jalousie naturelle qu'ins-

pirent les réputations et les succès, n'ont pourtant pas repris faveur ; elles ont même (dit-on) perdu de leur débit depuis la mort de Fréron dont le nom excitait encore cette espèce de curiosité qu'on a toujours pour la satyre : je doute que l'abbé Grosier parvienne en ce genre au même degré de célébrité.

Voici des vers de M. de Voltaire qui n'ont point encore été imprimés. Ils furent adressés au roi de Prusse, à l'occasion d'une ville de ses états qu'il appela Rémusberg, parce qu'on y avait déterré une statue antique que l'on croyait être celle de Rémus.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asyle embelli par vos pas ;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome;
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'Africain bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque,
Qui faisait trembler Rome et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence *,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, d'entraîner les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix,

* Je ne me rappelle pas que jamais Scipion ni Cicéron aient été dans le Brandebourg, et je ne comprends pas trop comment l'art d'Ovide est *d'un plus grand prix* que celui des Scipion et des Cicéron. Cela pourrait se dire dans des vers galans: mais la galanterie est hors de place dans des vers adressés à Frédéric.

L'art d'aimer, de le dire, et sur-tout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé ; leur esprit vous éclaire.
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux ;
Vous suivez leur exemple ; ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte
Où les plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte ;
Rémusberg est la seule où je voudrais aller.

Quelqu'un demandait à M. d'Alembert l'explication du mot *infini* dans tous les sens. Voici la réponse qu'il donna par écrit.

« L'infini *des géomètres*, celui qui est l'objet de leurs calculs, n'est qu'une pure supposition métaphysique, quoi qu'en dise Fontenelle dans son gros et mauvais livre des *Elémens de la géométrie de l'infini*, où il prétend que l'infini géométrique existe réellement.

L'infini *métaphysique*, appelé Dieu, existe sans doute, *comme l'on sait, en dépit des gens qui prétendent n'en rien savoir* *.

L'infini *physique en temps* paraît exister ;

* Cette indécente ironie ferait croire que d'Alembert était athée : ceux qui l'ont connu savent pourtant qu'il ne l'était pas. Il était sceptique, et avouait que *la probabilité était pour le théisme* : c'est ce qu'il m'a dit à moi-même plus d'une fois. Il trouvait les athées dogmatiques prodigieusement ridicules, et leur intolérance arrogante le révoltait ; mais un intérêt commun rapprochait alors, comme aujourd'hui, les athées, les déistes, les sceptiques, les matérialistes, contre l'ennemi commun, la religion.

car s'il y a un être éternel, quel qu'il soit, il doit y avoir une durée éternelle et infinie *à parte ante*, comme disent les philosophes. Au reste, le temps pourrait bien n'être rien de réel que la succession de nos idées.

Pour savoir si l'infini *en nombre* existe actuellement dans la divisibilité de la matière, il faudrait pouvoir dire ce que c'est que la matière, et cela passe mes forces.

L'infini *en étendue* ne peut exister qu'en supposant l'espace infini ; mais qu'est-ce que l'espace ? Est-ce quelque chose de réel, ou une simple relation des parties de la matière ? c'est ce que j'ignore, et bien d'autres comme moi. »

Il y a loin sans doute de l'*infini* aux chansons ; mais un bon esprit ne dédaigne rien de ce qui est bien en son genre. Voici des couplets nouveaux intitulés *le Pot au lait*, qui m'ont paru fort jolis.

LE POT AU LAIT.

Alain était indifférent ;
Il voit Rose et n'est plus le même.
Rose ne voulait point d'amant ;
Alain parait, voilà qu'elle aime.
Prend-il sa main ? on veut gronder,
Mais c'est d'une façon si tendre !
On a peine à la lui donner,
Et plus encore à la reprendre.

Mais pour les amoureux projets,
Quel argus que l'œil d'une mère !
Celle de Rose est aux aguets ;
Elle remontre, elle exagère.
Vains efforts, inutiles soins !
Rose l'écoute sans comprendre,
Tandis que l'amour dans un coin,
Sans lui parler se fait entendre.

La mère un jour trait ses brebis,
Puis lui dit : Monseigneur nous aime.
Pare-toi de tes beaux habits,
Et porte au château cette crème.
Mais en chemin ne bronche pas ;
Car c'est comme l'honneur, ma chère :
Si tu fais le moindre faux pas,
Voilà le pot au lait par terre.

Rose ajuste son bavolet,
Puis ferme, appuyé sur sa tête,
Des deux mains tient son pot au lait,
Quand tout-à-coup Alain l'arrête.
Le malin demande un baiser ;
Rose de vouloir se défendre :
Mais le pot pourrait se briser ;
Il vaut bien mieux le laisser prendre.

La vieille qui suivait de loin,
Accourt dès qu'elle voit l'affaire :
Ah ! dit-elle en montrant le poing,
Tu désobéis à ta mère.
Rose dit d'un ton ingénu :
Voilà ce qu'on gagne à bien faire.
Si je me fusse *défendu* *,
Le pot au lait serait par terre.

* Faute de français : il faut *défendue*, même dans une chanson.

LETTRE LI.

On vient de ressusciter avec succès au théâtre Italien le genre de la parodie oublié depuis bien long-temps. Trois jeunes gens se sont amusés à parodier en vaudevilles l'opéra d'*Alceste*, sous le titre de *la Bonne Femme*. L'héroïsme de cette bonne femme consiste à se faire enrôler dans la milice à la place de son mari. Un voisin nommé Barbarico remplace l'Hercule d'*Alceste*, et Arlequin fait le rôle d'Apollon. Il y a de la gaîté dans cette parodie qui n'est pas sans esprit ; elle a été fort bien jouée et a réussi.

L'inépuisable *Mercier* vient de publier un nouveau drame qui s'appelle *Molière*, imité de la pièce italienne de Goldoni, *il Moliere*. Le sujet de la pièce est le mariage de Molière avec la fille de la Bejart, et la représentation du *Tartuffe*. Ces deux événemens marchent de front, et forment concurremment une intrigue faible et de peu d'intérêt, mal tissue et mal dénouée. La jalousie de la Béjart contre sa fille, et les efforts d'un hypocrite nommé Pirlon pour empêcher la

représentation du *Tartuffe*, voilà le nœud de la pièce, qui finit par le succès du *Tartuffe* et le mariage de Molière. Il y a quelques jolies scènes dans cet ouvrage, plus agréable en général, malgré ses défauts, que les autres drames du même auteur; il y a moins d'emphase et de mauvais goût. Le naturel du dialogue qui fait le principal mérite de Goldoni, a passé quelquefois sous la plume de son imitateur. Il y a des traits plaisans, sur-tout dans le rôle de Chapelle, ami de Molière. Ce n'est pas que ce Chapelle soit dans la pièce aussi gai et aussi original qu'il pouvait l'être; mais il y a un côté de son caractère qui est heureusement saisi; c'est la faiblesse qu'il avait d'être jaloux de Molière. Le rôle de celui-ci dans M. Mercier a un grand défaut, c''est que l'auteur a mis dans sa bouche une partie des principes de M. Mercier, et fait souvent parler Molière comme parlerait M. Mercier, et Molière n'y gagne pas.

On répète à l'opéra *les Romans*, opéra-ballet en trois actes, de feu *Fuselier*, nouvellement mis en musique par un compositeur Italien nommé *Cambini*. Au surplus, la discorde est au foyer de l'opéra comme ailleurs. Par les nouveaux réglemens de la

nouvelle administration, les danseurs ne sont pas si bien traités pour les appointemens ni pour les récompenses, que le sont les chanteurs. Cette inégalité paraît injuste aux premiers qui sont en possession depuis long-temps de faire le sort d'un spectacle où il n'y avait le plus souvent ni paroles ni musique. Les six principaux danseurs ont donné *leur démission*, comme des conseillers au parlement. Grand embarras qui inquiète beaucoup plus certaines gens de ce pays-ci, que la guerre des colonies Anglaises et les querèlles du Nord.

On répète à la comédie française *Coriolan*, tragédie de M. Gudin. M. Gudin est auteur d'une tragédie imprimée il y a douze ans, qui avait pour titre *le Royaume mis en interdit*. Elle fut brûlée à Rome, et ne fut pas lue à Paris.

Après bien des contestations, le répertoire de Fontainebleau est enfin arrêté : il contient les neuf pièces qui sont les premières en date pour être jouées; trois tragédies, trois comédies en cinq actes, trois en un acte. Les tragédies sont *Zuma* de M. Lefèvre, *Mustapha et Zéangir* de M. de Champfort *Gabrielle de Vergy* de feu Debelloy. Les

comédies sont l'*Avare fastueux* de Goldoni, le *Malheureux imaginaire* de Dorat, l'*Égoïsme* de Cailhava. Des trois petites pièces, je n'en connais qu'une, *le Dramomane*, d'un chevalier de C**, qui est bien le plus ridicule écrivailleur qui ait jamais barbouillé le papier.

Lekain est parti pour aller jouer sur le théâtre que M. de Voltaire a fait élever dans sa colonie de Ferney. M. de Voltaire a obtenu cette grâce de la reine, qui d'abord voulait que Lekain restât. M. de Voltaire a écrit à M.me la princesse d'Hénin, qu'il était bien éloigné de rien disputer à la reine, qu'il savait que les Grâces avaient dit aux Muses :

Imitez-nous, vous ferez bien :
A cette reine si chérie,
Nous ne disputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours servie.

Il n'était pas de si bonne humeur lorsqu'il a écrit la lettre que je vais transcrire, sur la nouvelle traduction de Shakespear : c'est la colère du génie, et jamais l'indignation poétique ne fut à la fois ni plus véhémente, ni plus plaisante.

« Il faut que je vous dise combien je suis

fâché contre un nommé Tourneur, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespear comme le seul modèle de la véritable tragédie ? Il l'appelle *le Dieu du théâtre !* Il sacrifie tous les Français, sans exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déja deux tomes imprimés de ce Shakespear, qu'on prendrait pour des pièces de la foire, faites il y a deux cents ans. Ce maraud a trouvé le secret de faire engager le roi, la reine et toute la famille royale à souscrire à cet ouvrage.

» Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il y aura encore cinq volumes? avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille? souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le

sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamités et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespear; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avois trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare.

» Tâchez, je vous prie d'être aussi en colère que moi, sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. »

Cette lettre me fait croire qu'il ne s'en tiendra pas là, et qu'il écrira quelque chose sur un sujet dont il est si plein.

Les hommes les plus médiocres font quelquefois quatre jolis vers quand l'occasion les inspire. Un abbé Yart, peu connu dans notre littérature, a fait ainsi deux quatrains assez heureux, l'un sur le Paradis perdu de M.me Duboccage :

Sur cet écrit, charmante Dubocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

L'autre sur un livre intitulé l'*Histoire secrète*, par un nommé *Dubois*.

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète que pour lecteur,
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois qui l'a faite.

Quoique l'académie française ne donne le prix que le jour de la Saint-Louis, il y a déja long-temps qu'elle a jugé; le jugement était prononcé le 13 de ce mois. Le prix de poésie qui devait être donné à un morceau traduit de l'Iliade, au choix des auteurs, a été partagé entre deux jeunes gens de 22 ans, l'un nommé Gruet *, qui a étudié sous l'abbé Delille; l'autre nommé André de Murville, qui avait déja concouru, et dont on avait fait mention une fois : leurs pièces annoncent quelque disposition. En général, ce sont des productions de jeunesse, que l'académie a cru devoir juger avec indulgence, parce qu'elle voulait encourager au travail utile et pénible de la traduction.

* Il mourut quelque temps après.

A propos de traduction, on vient de nous en donner une qui n'est pas très-intéressante, mais qui nous manquait; c'est celle d'Aulu-gelle. Le recueil que nous a laissé cet auteur, est souvent assez insipide; il y a cependant quelques morceaux curieux, et il est bon à consulter sur l'intelligence de beaucoup d'expressions latines. La traduction qu'on vient d'en faire est donc un ouvrage qui n'est pas sans utilité; elle est d'ailleurs exacte et correcte.

Le libraire Lacombe a mis en vente le *Dictionnaire dramatique* en 3 volumes. Nous avons déja plusieurs nomenclatures de cette espèce : ce qui peut donner quelque prix à celle-ci, c'est que les principes de l'art y sont traités par ordre alphabétique. C'est une petite Encyclopédie théatrale, et ces articles-là sont faits par un homme d'esprit et de mérite, M. de Champfort. Ils sont dictés par le bon goût et la saine critique; mais on n'en peut pas dire autant des jugemens sur les pièces de théâtre; aussi cette partie n'est-elle pas du même auteur. Elle est prise de tous côtés dans d'assez mauvaises sources, les journaux et les almanachs.

LETTRE LII.

Les directeurs actuels de l'opéra, peu favorables à la nouvelle musique qui prend faveur tous les jours, mais fort attachés à l'ancienne dont personne ne veut plus, n'en choisissent pas mieux les pièces qu'ils voudraient opposer à Gluck. Jusqu'ici tout ce qui a paru en concurrence avec lui, a tombé ; c'est ce qui vient encore d'arriver à l'*Opéra des Romans*, qui n'a pu être joué que trois fois. La musique et les paroles ont paru également misérables : l'une était de Cambini, et les autres qu'on avait attribuées mal-à-propos à Fuselier, sont de feu M. de Bonneval, intendant des menus. On a été obligé de reprendre *Alceste* et l'*Union de l'Amour et des Arts*, ballet très-agréable, qui seul depuis trois ans a pu se soutenir devant l'auteur d'*Orphée* et d'*Iphigénie*.

Les comédiens français ont joué le *Coriolan* en 4 actes de M. Gudin. L'ouvrage a eu peu de succès ; il est mal conçu et mal écrit ; cependant il n'est pas sans quelque mérite. Il y a un assez beau moment au troisième acte dans la

scène de Coriolan avec sa mère, mais quoique l'auteur ait resserré la grande carrière des cinq actes, il n'a pu même remplir celle des quatre où il s'était borné. Il n'a nullement surmonté la difficulté qui se présente dans ce sujet, de soutenir l'intérêt après la scène de la mère et du fils, ou de la rapprocher le plus possible du dénouement. Véturie emploie un moyen trivial pour ébranler son fils; elle lève le poignard sur elle-même : il se rend à ce danger de commande, et il ne devrait se rendre qu'à l'éloquence et à la nature.

M. Imbert vient de faire paraître un roman en deux volumes dans la forme épistolaire, qui pour un bon écrivain facilite les détails de morale et de raisonnement, et qui pour le commun des romanciers n'est qu'une occasion prochaine d'inutilités et de longueurs. Ce roman intitulé *les Egaremens de l'amour*, n'est en effet que l'égarement de l'esprit de l'auteur. Le fond en est incroyable et absurde : c'est un homme qu'on veut nous donner pour un personnage intéressant et *bon*, emporté par une passion furieuse, et qui loin de soutenir l'idée qu'on nous présente de ce caractère, commet des atrocités révoltantes et réfléchies, et des extravagances barbares.

Il force sa femme à passer volontairement pour morte, afin qu'il puisse de son vivant en épouser une autre. On sent que dans un pareil projet la démence est égale à la scélératesse, qu'il n'y a point de moyen possible d'exécuter un tel crime dans un pays policé, avec la probabilité du succès et l'espérance de l'impunité ; qu'il est hors de toute vraisemblance que la femme la plus docile, la plus résignée, consente à se prêter à un pareil dessein qui doit mener son mari à la potence. Toutes ces raisons n'ont pas arrêté l'auteur, parce qu'aujourd'hui les invraisemblances en tout genre sont fort à l'usage des romanciers et des dramaturges, comme des moyens plus commodes que la raison et la nature. A l'égard du style, tout lecteur éclairé sent en lisant ces sortes d'ouvrages, qu'on affaiblit en prose médiocre les sentimens qu'il a vus exprimés en beaux vers dans nos bonnes tragédies.

Un autre roman traduit de l'anglais, et qui n'en est pas meilleur, c'est l'*Erreur d'un moment*, faible imitation de Clarisse. Cet ouvrage est traduit par une femme qui a mis à la tête une préface beaucoup meilleure que le livre, et qui contient d'excellens

principes sur l'éducation des jeunes filles, développés avec une sensibilité qui décèle le cœur d'une mère, et avec une raison qui ne peut être que le fruit de l'expérience.

On a publié un prospectus d'une nouvelle histoire de la Chine en douze volumes in-4.°, traduite du chinois par le père de Mailla, missionnaire Jésuite qui a demeuré 30 ans dans ce pays, et cette annonce est vraiment intéressante pour les amateurs de l'histoire. On ne peut douter que les annales de la Chine ne soient rédigées par un tribunal de mandarins chargés spécialement de cette fonction, avec une intégrité scrupuleuse dont ailleurs on chercherait en vain le modèle. Le traducteur Jésuite ayant travaillé sous les yeux des historiens qu'il traduisait, a eu tous les secours possibles pour l'exactitude et la fidélité de sa version. Nous pouvons donc nous flatter de connaître enfin par cet ouvrage une nation célèbre, objet de tant de curiosité et de tant de discussions depuis plus d'un siècle, et sur laquelle nous n'avons que des notions contestées à plusieurs égards, éparses dans les *Lettres édifiantes*, et dans les compilations du père Duhalde.

Le prospectus de ces annales est l'ouvrage

de l'abbé Grosier ; il est écrit avec sagesse, d'un style pur et convenable au sujet. L'auteur du prospectus doit être l'éditeur de l'ouvrage qui, après la mort du père Mailla, devait être publié par le savant Fréret. La mort de cet académicien a suspendu ce projet, et depuis les frais considérables et nécessaires pour une entreprise si volumineuse, ont déterminé les libraires à proposer une souscription qui pourtant va bien lentement. Il semble que le public avide de brochures, de médisance et de scandales, soit de glace pour les ouvrages utiles et instructifs.

On peut observer que cet abbé Grosier est le continuateur des feuilles de Fréron. Je n'en ai pas lu encore une seule ; mais on dit qu'il se livre, comme son prédécesseur, à la satyre personnelle, quoiqu'il soit et plus instruit et meilleur écrivain : c'est une suite de ce malheureux esprit de parti qui a infecté la littérature. Pourquoi cet homme a-t-il recours à la satyre, s'il peut se faire lire sans cette méprisable ressource ? La satyre d'ailleurs trop souvent tolérée et même encouragée, est pourtant quelquefois punie : Linguet vient d'en faire l'expérience. Il avait inséré dans

le numéro du 25 juillet dernier un morceau scandaleusement injurieux contre l'académie française. Le magistrat qui préside à la librairie et à la justice, le garde-des-sceaux, lui a fait ôter le journal auquel il travaillait.

On distribue ici, mais non pas publiquement, une nouvelle édition des *Pensées de Pascal*, précédée d'un éloge de cet écrivain célèbre. Cet éloge est attribué à M. le marquis de Condorcet qui sûrement ne l'avouera pas. Ce même marquis de Condorcet vient d'être élu secrétaire de l'académie des sciences à la place de M. de Fouchi qui a demandé sa retraite absolue, à cause de son âge et de sa mauvaise santé.

M. de Voltaire a adressé à Lekain des vers à la louange de la reine, pleins de cette grâce qui caractérise toutes ses productions en ce genre.

Acteur sublime et soutien de la scène,
Quoi ! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris embelli par sa reine !
De nos beaux arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour !
On m'a conté que souvent elle-même
Se dérobant à sa grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux.
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah ! laissons-là les héros fabuleux ;
Il faut du vrai : ne parlons plus que d'elle.

LETTRE LIII.

V. A. I. connaît peut-être *Fleur d'Epine*, conte charmant du célèbre anglais Hamilton, si naturalisé parmi nous, et dont les ouvrages sont pleins d'une imagination si originale et d'une gaîté si piquante. Ce conte a fourni à feu l'abbé de Voisenon le sujet d'un petit opéra-comique que M.me Louis, femme d'un architecte, a mis en musique, et qui fut joué à Saint-Germain, sur le théâtre de M. le duc de Noailles, il y a quelques années. Cette petite pièce vient d'être jouee aux Italiens avec peu de succès. La pièce ne vaut pas le conte, il s'en faut de beaucoup, et la musique, quoiqu'il y ait quelques airs agréables, n'est pas assez bonne pour réchauffer le drame qui est aussi froid que l'étaient tous les ouvrages de l'abbé de Voisenon, dans lesquels parmi plusieurs traits d'esprit, on ne trouve pas un trait de sentiment. Il pouvait jeter de l'intérêt dans le rôle de cette jeune Fleur d'Epine opprimée par une méchante Fée, et soupirant après son amant et la liberté ; dans le rôle de cet amant qui

brave tous les dangers pour secourir ce qu'il aime ; mais l'abbé de Voisenon, malgré la réputation qu'il usurpa de son vivant, n'a jamais su faire que des calembours.

Il n'y a rien de nouveau ni à l'opéra, ni au théâtre français. L'académie française a tenu sa séance publique le jour de la Saint-Louis, et tout ce qu'on y a lu était excellent, excepté les ouvrages couronnés. L'abbé Arnaud a lu un fort bon morceau de critique sur Homère, qu'il imprimera on ne sait quand; car c'est le paresseux de meilleur goût qui existe. M. de Voltaire nous avait envoyé un morceau sur Shakespear, dans lequel, placé entre Corneille et Racine, il combat en brave général pour la gloire du théâtre français contre celui de Londres, et contre les sots enthousiastes qui ont voulu renverser notre scène pour y substituer les tréteaux de la barbarie. M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture d'un éloge de Destouches.

Il y avait dans l'assemblée un jeune Anglais de dix ou douze ans, élevé dans la religion de Shakespear, comme tout bon Anglais. Il pétillait de colère à tous les sarcasmes de M. de Voltaire et aux ris de l'assemblée.

Il demanda à ceux de sa compagnie un sifflet. *Je veux siffler ce Voltaire*, disait-il; on lui répondit qu'on ne sifflait point dans le le lieu où il était; *et pourquoi?* dit-il, *on y applaudit bien.*

Si les ouvrages couronnés sont si médiocres, on peut croire que les ouvrages de concours valent encore moins. On en a imprimé deux dont l'académie a fait mention, un de M. Doigny qui n'annonce guères de talent, et un autre de M. de Saint-Ange, dans lequel on cherche en vain un talent qui s'était annoncé, il y a quelques années, par d'heureux commencemens, et qui paraît s'être un peu éclipsé. Le morceau qu'avait choisi le premier, est *Priam au camp d'Achille*, l'un des chefs-d'œuvres du génie d'Homère : l'autre avait traduit le commencement de l'Iliade : ces deux traductions sont sans chaleur et sans vie.

Poullain de Saint-Foix, auteur des *Essais historiques sur Paris*, et de *l'Oracle* et des *Grâces*, est mort le mois dernier à 77 ans. Il était remarquable par le contraste de sa figure et de ses ouvrages. L'une était celle d'un ours, et son ton et son humeur y répondaient fort bien; les autres respiraient l'agrément et la volupté. C'est du moins le

caractère de l'*Oracle* et des *Grâces*, deux petites pièces restées au théâtre français. Au surplus, on peut observer que la réputation de cet écrivain, vanté jusqu'au dégoût par quelques journalistes, était fort au-dessus de son mérite. Il était du nombre de ces auteurs qui donnent leur mesure dès leur premier ouvrage, et que la médiocrité exalte sans crainte, dans l'assurance qu'ils ne grandiront pas. En effet, M. de Saint-Foix a donné quatre ou cinq volumes de pièces de théâtre, dont il fait lui-même le plus grand éloge dans ses préfaces, et qui, à l'exception des deux que nous venons de nommer, sont toutes absolument oubliées. Ses *Essais historiques* sont amusans, comme l'est tout livre qui contient des faits et des anecdotes; mais y avait-il un grand mérite à copier ces faits et ces anecdotes dans tous les livres connus, et à les placer sous les noms des rues? Il règne en général un bon esprit dans ce livre; mais rien n'y est au-dessus du médiocre, et quand il parle de goût, il se trompe. On cite quelques mots plaisans, quelques reparties bizarres de cet homme qui avait de la singularité dans ses manières. Il prit un jour querelle au spectacle avec un

homme à qui il reprochait de puer. Celui-ci lui proposa de se battre; Saint-Foix y consentit, mais il le pria de lui permettre encore une observation. *Si vous me tuez*, dit-il, *vous n'en puerez pas moins, et si je vous tue, vous puerez encore davantage*. L'autre, frappé de ce raisonnement, remit l'épée dans le fourreau et s'en alla. Une autre fois voyant un homme qui prenait du lait sucré avec du pain dans un café à l'heure du dîner, *Monsieur*, dit-il, *vous faites-là un plat dîner*, et il se servit d'un terme plus grivois et plus énergique. L'homme au dîner lui fait mettre l'épée à la main et le blesse. *Vous êtes un brave homme*, dit Saint-Foix, *mais en vérité, vous faisiez un plat dîner.*

Il se trouvait à la comédie des *Philosophes*, à côté d'un financier qui trouvait la pièce très-plaisante. *Monsieur*, dit Saint-Foix, *cela aura bien de la peine à être aussi plaisant que Turcaret.*

Je crois ne pouvoir mieux remplir le vide des nouveautés intéressantes, qu'en joignant ici une petite pièce de M. de Voltaire, très-peu connue et faite il y a plus de soixante ans, sur son emprisonnement à la Bastille; car cet homme-là a tiré parti de tout.

LA BASTILLE.

Or ce fut donc par un mardi sans faute,
Un beau matin, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla. *
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Je vois paraître auprès de ma ruelle,
. . . . vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton caffard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites;
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers et vos galans écrits;
Et comme ici tout travail vaut son prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos vers vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans l'un de ses châteaux.
Ces gens de bien qui sont à votre porte,
Benoîtement vous serviront d'escorte,

---

* L'auteur faisait ici plaisanter fort agréablement *un vieux valet ivre* sur la descente du Saint-Esprit. Je n'ai pas cru devoir transcrire ces gentillesses; mais on les trouvera dans les œuvres posthumes de l'auteur.

Et moi, mon fils, je viens, de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.
Truand, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début : c'est me jouer d'un tour.
Je ne suis point rimeur suivant la cour;
Je ne connais roi, prince, ni princesse,
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte : ils sont dieux sur la terre.
Je ne les veux de trop près regarder :
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis : c'est trop d'honneur pour moi;
Il ne me faut tant de cérémonie.
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille.
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai du repos; les rois n'ont rien de mieux.
J'eus beau prêcher et j'eus beau me défendre;
Tous ces messieurs d'un air doux et benin,
Obligeamment me prenant par la main,
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut me rendre,
Fallut partir : je fus bientôt conduit,
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,

Du nouveau gîte exaltant les beautés,
Perfections, aises, commodités,
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
N'y fit briller sa trop vive lumière.
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur:
Vous y serez avec plus de fraîcheur.
Puis me faisant admirer la clôture,
Double la porte et triple la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté,
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte;
Mais il me dit, c'est pour votre santé.
Me voici donc dans ce lieu de détresse,
Embastillé, niché fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Sans passe-tems, sans amis, sans maîtresse.
O Marc-René *, que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur!
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer,
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer:
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende.

---

* M. le comte d'Argenson, lieutenant de police.

FIN DU PREMIER VOLUME.

La Harpe, Jean François d
Correspondance littéra

